Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Pierre François LeCoq de Villeray  Edme Perrault

# Reponse Ou Critique Des Lettres Philosophiques De Monsieur de V***

A Basle: [Reims]: Chez Christophe Revis: [Verlag nicht ermittelbar], M.DCC.XXXV.

**http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825**

Druck  Freier Zugang  PUBLIC DOMAIN

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0001
DFG

Co-7187/2

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn862914825/phys_0002
DFG

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0003
DFG

# RÉPONSE
OU
# CRITIQUE
DES
# LETTRES
PHILOSOPHIQUES
De Monsieur de V***
*Par le R. P. D. P. B. * **

A BASLE,
Chez CHRISTOPHE REVIS
M. DCC. XXXV.

1948. q. 1308.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0006
DFG

# PREMIERE LETTRE

## MONSIEUR.

Il faudroit une plume bien plus féconde que la mienne, pour satisfaire vôtre curiosité sur les Lettres prétenduës Philosophiques de M. V..... de la façon dont vous m'en parlez, je vois bien que vous n'en avez qu'une notion fort imparfaite, & que ces pernicieuses Lettres n'ont point encore pénétré jusques dans vôtre Province. Il seroit à souhaiter qu'elles n'y parussent jamais, & que le peu qui s'en est distribué ici malgré la vigilance des Magistrats, n'eut jamais vû le jour; si celui qui est tombé entre mes mains étoit le seul, j'en ferois volontiers unsacrifice qui ne me coûteroit pas beaucoup.

Il faut cependant vous satisfaire & vous

donner une legere analyse de cet ouvrage; mais je crois qu'il est à propos avant d'entrer en matiere, de vous en faire l'histoire en abregé.

Avant que de rendre ces Lettres publiques l'Auteur les avoit confiées à quelques uns de ses amis, qui en avoient tiré des Copies qui ont été entre les mains de plusieurs personnes de consideration. Vous ne doutez pas que le nom d'un Auteur de la réputation de V..... sous lequel elles étoient dès-lors annoncées, ne les fit desirer par ceux qui étoient prévenus en sa faveur. Il voulut cependant en faire les premiers presens à l'Angleterre, en faveur de qui il prétend les avoir principalement écrites. Il emprunta une plume Angloise pour les traduire en cette langue, les fit paroître ainsi à Londres, & promit, *à son ordinaire*, au Libraire avec lequel il contracta, qu'il ne donneroit les mains à aucune Impression étrangere. Mais, *à son ordinaire* aussi, il ne tint pas parole, & c'est de son consentement & par ses soins qu'un Libraire de Roüen nous vient de donner l'Edition Françoise dont j'ai l'honneur de vous parler.

Le stile en est élégant; il est inutile d'en faire l'eloge: L'on convient que l'Auteur écrit presqu'aussi délicatement en prose qu'en

vers, qui est cependant son talent favori, & peut-être seroit-il capable de faire d'excellens Ouvrages, s'il vouloit se servir de ses talens pour le bien, que Satyrique déclaré, il s'attache uniquement à tout attaquer sans respecter plus le sacré que le profane, la vérité que le mensonge.

Il paroît même par cet Ouvrage, que ne trouvant plus d'Illustres en tous genres dans le sein de sa patrie dignes de sa colere, & sur lesquels il puisse exercer son génie caustique, il s'est fait un plan nouveau de critiquer la Religion, le Gouvernement & les loix du Royaume, auxquels il est assujetti, & dont il a merité plus d'une fois qu'on exerçât la séverité sur sa personne.

Tel est son projet: je ne lui en impose point; une courte analyse des Lettres dont il s'agit, vous en convaincra sans peine. Je vais tacher de la faire, & elle sera la matiere de plusieurs lettres.

Je me contenteray dans celle-ci de vous donner une idée generale de tout l'ouvrage.

Il est composé de vingt-cinq Lettres, dont les quatre premieres sont sur les Quakers ou Trembleurs, Fanatiques pacifiques par principes, dont la Secte est fort répanduë en Angleterre. Il en fait l'histoire, mais si superficiellement & avec si peu d'exacti-

tude, que l'on voit bien qu'il ne s'est pas donné la peine d'approfondir cette matiere.

Il fait de Guillaume Penn qui a établi cette Secte dans une contrée de l'Amerique où elle est encore en honneur & fort puissante, un éloge très-pompeux : Il n'y avoit qu'un Sectaire qui pût faire quitter pour un moment à l'Auteur le génie satyrique où il s'abandonne dans tout le reste de ces Lettres. En general tout ce qu'il y dit de la conduite & des maximes des Quakers, & les impies & froides ironies contre les dogmes de l'Eglise Catholique, dont il assaisonne son recit, rendent son Ouvrage d'autant plus pernicieux, quand il s'en seroit même tenu à ses quatre premieres Lettres, que le libertinage d'esprit, n'est que trop à la mode aujourd'hui, & que le nombre des Genies superficiels est extrêmement grand.

Les cinq. six. & septiéme de ses Lettres sont sur *la Religion Anglicane, sur les Presbyteriens & les Sociniens*, toutes Sectes qui sont en crédit en Angleterre; il convient comme il est vray que l'Anglicane est la dominante dans ce Royaume & en Irlande; & que le Presbiterianisme est celle que l'on suit en Ecosse. Pour le Socinianisme, il en fait une petite Secte particuliere tolle-

rée dans ce Royaume, comme toutes les autres Religions, & il lui donne quelques éloges qui prouvent qu'il y a une grande difference entre un Poëte & un Sçavant & plus encore entre un Homme d'esprit & un Chrêtien, quoique le Christianisme renferme dans son sein bien des Gens d'esprit. Mais il apprend à en faire un meilleur usage que celui qu'en fait l'Auteur des Lettres.

*Le Parlement d'Angleterre* fait le sujet de sa huitiéme Lettre, *le Gouvernement* de ce Royaume & son commerce font celui de la neuviéme & de la dixiéme.

Le sieur de V..... parle assez exactement sur ces trois sujets, mais son humeur caustique se montre à découvert dans quelques endroits où la verité & la prudence auroient dû le rendre plus équitable & plus circonspect, & elle lui fait faire des comparaisons qui ne sont pas à l'avantage de sa Nation, & qui font douter s'il est meilleur Citoyen que Catholique.

L'onziéme Lettre est sur l'*Insertion de la petite verole* : L'Auteur s'égaye dans cette Lettre : il voudroit nous faire adopter *tout doucement*, pour me servir de ses termes, des fables qu'il nous fait venir de Circassie, & qu'il prétend avoir été adoptées par les Turcs, je dis qu'il prétend : car il suppo-

se tout sans rien prouver. Cette maniere convient à son genie superficiel, & les Esprits qui lui ressemblent s'en accommodent.

Mais lui sied-t'il bien (*Page* 83.) de vouloir tourner l'érudition en ridicule, en renvoyant aux Benedictins, *pour éclaircir*, dit-il, *par plusieurs Volumes in folio*, si les Circassiens ont pris la coûtume des Arabes, de donner la petite verole à leurs enfans: Quelle fade plaisanterie! Le Bon-Homme avoit passé apparamment la nuit, lorsqu'il écrivit cette Lettre.

*Le Chancelier Bacon* fait la matiere de sa douziéme Lettre; il loüe ce grand Homme, & son éloge est assez juste, mais l'espece de parallele qu'il en fait avec l'illustre M. Newton, dont il releve aussi le mérite & la capacité, tombe à faux sur plusieurs points.

M. Lock qui fait le sujet de sa treiziéme Lettre, lui donne occasion de se développer sur ce qu'il pense de la Religion. On voit qu'il est à l'aise quand il trouve l'occasion de dévoiler ses impietés. Quand il n'attaque que les hommes, il lui arrive de garder souvent quelques mesures, mais la Divinité ne mérite pas ses réserves; en reconnoit il une?

Le sistême de ce fameux Logicien & sa façon de penser le conduisent insensible-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0012
DFG

ment à exaler son venin contre la Religion, & à faire parler les Peres de l'Eglise qu'il n'a jamais lû, suivant les idées libertines avec lesquelles il s'est depuis long-tems familiarisé.

Il faudroit être tout ce que je ne suis pas, pour refuter des impietés aussi marquées que celles qu'il ose avancer; mais j'espere pour l'honneur de la Religion, que quelqu'Auteur plus versé que moi dans ces matieres en prendra la défense, si cependant un poison aussi grossier que celui qu'il verse demande d'autre remede que le mépris qu'il merite.

Je ne laisseray pas de vous faire part de mes réflexions sur cette lettre qui pourra seule en faire le sujet d'une autre.

M. Newton revient encore sur la scene avec l'illustre *Descartes*; Ils sont l'un & l'autre le sujet de sa quatorziéme Lettre : je vous avoüeray que je n'ai pas peu été surpris de voir parler votre Auteur avec la justesse que l'on remarque dans cette Lettre sur les sciences que ces deux grands hommes ont poussé si loin; & m'étant imaginé jusqu'à present le Sr. de V. très-superficiel, non sans quelque fondement dont je ne suis pas même encore désabusé, je ne puis croire

que quelqu'un plus versé que lui dans ces sortes de matieres, ne lui ait prêté en cette occasion ce qu'il donne comme de lui.

La quinziéme Lettre qui roule sur *le sistéme de l'attraction.* la seiziéme, *sur l'optique du même Mr Nevton.* & la dix-septiéme sur *l'infini & la Chronologie*, me confirment plus que jamais dans cette idée; en un mot ces differentes sciences sont trop bien discutées dans quelques endroits, pour que je change de sentiment sur le compte de l'Auteur, & elles sont trop hors de sa portée, pour que je puisse me résoudre à penser autrement.

Sa dix-huitieme Lettre sur la *Tragedie*, le fait reconnoître au contraire; il revient dans son centre, & l'on découvre aisément qu'il en est l'Auteur dans toutes ses Parties; on le reconnoît surtout à son affectation libertine de donner la traduction en vers de sa façon, des endroits les plus libres des pieces dont il fait l'éloge aussi-bien que des Auteurs, je vous en parleray de même que de sa dix-neuvieme Lettre *sur la Comedie* qui est dans le même goût.

La vingtiéme Lettre *sur les Seigneurs qui cultivent les lettres*, est une satyre sur la Cour & les Courtisans, qui le conduit je ne

ſçai trop pourquoi à exercer ſa critique ſur la Cour de Rome; il n'en excepte pas ce qui y eſt de plus reſpectable, & le lambeau de tradition en vers d'une deſcription d'Italie faite, dit-il, par un Milord ſans nom, n'eſt placé là que pour calomnier plus à ſon aiſe, & ſous le voile d'autrui.

*M. le Comte de Rocheſter & Mr Valler* qui ſont les Heros de ſa vingt-&-uniéme Lettre lui donne occaſion de remuer les cendres de quelques illuſtres Auteurs du ſiecle paſſé, dont apparamment il lui reſtoit encore quelque mal à dire, malgré les éloges qu'il en avoit fait dans ſon *Temple du goût*, eloges qui, à mon avis, deshonorent encore plus un honnête homme, que ſes Satyres.

Sa vingt-deuxiéme Lettre *ſur M. Pope & quelques autres Poëtes fameux d'Angleterre*, eſt une des plus moderées. Il n'y parle de ce Poëte celebre, que comme il convient d'en parler. Il en prend même occaſion d'en rendre juſtice, peut-être pour la premiere fois de ſa vie, à un nouvel Académicien qui nous a donné la Traduction en vers de l'eſſai de ce Poëte ſur la Critique. Si cette Traduction n'avoit pas été reçûë avec applaudiſſement dès qu'elle a paruë, je ne ſçai ſi

cet éloge ne seroit pas suspect étant fait par V..... quoiqu'il en soit, il faut que vôtre Satyrique soit bien des amis de M. Pope pour en avoir bien parlé, lui qui n'a jamais sçû dire du bien de personne, excepté de lui-même, dont il a toûjours été le perpetuel Apologiste; je n'en veux d'autre preuve que *son Temple du goût*, qui a révolté tous ceux qui font profession de suivre les lumieres du bon sens. Il ne faut pas même aller si loin, il suffit de lire le titre de sa vingt-troisiéme Lettre *sur la consideration que l'on doit aux Gens de lettres*; n'est-ce pas son apologie particuliere qu'il a voulu faire en se confondant parmi le general. N'est-ce pas en même tems une Satyre contre le Gouvernement, parce que les Gens de merite comme lui, ne sont pas recompensez à sa fantaisie? N'a-t-il pas encore trouvé le moyen d'y placer sa tendre *le Couvreur* dont il avoit hazardé dans son prétendu Temple du goût une Oraison funebre d'une espece assez singuliere; mais convenable à son génie, & à celle qui en fait l'objet.

Sa vingt-quatriéme Lettre *sur les Académies* est une suite de la précedente & toûjours dans le même goût.

Enfin le croirez-vous, Monsieur, la vingt-cinquiéme & derniere de ses Lettres, est

*sur les Pensées de l'illustre M. Pascal.* Je m'exprime plus correctement, elle est contre cet Ouvrage, qui a reçû avec justice tant d'applaudissement de la part des esprits les plus sensés & les plus judicieux, depuis qu'il a paru, jusqu'aujourd'hui. Mais le sensé & le judicieux ne sont jamais entrez dans le caractere du Sr de V..... sur tout en matiere de Religion. Qui s'y seroit attendu, de voir un Poëte de Théâtre le Dénonciateur de M. Pascal! si ce Génie sublime qu'il plaît à V..... de qualifier de *Misantrope*, parce qu'il a fait son portrait dans plus d'un endroit de ses pensées, si ce grand homme qui a forcé Bayle lui-même à lui donner les plus grands éloges, vivoit encore, ne seroit-il pas bien étonné de se voir attaqué par un Auteur de cette trempe, & après avoir été en butte aux plus beaux Génies de son tems, & les avoir confondus plus d'une fois, de trouver pour seul Antagoniste, le Panegiriste *de la le Couvreur*, & l'ennemi de toute pieté.

Cependant y a-t'il bien pensé! a-t'il lû les approbations que les hommes les plus instruits & les moins superstitieux ont donné aux pensées de M. Pascal? a-t'il fait quelque réflexion à ce que le celebre M. de Choiseuil Evêque de Comenge en dit,

vous ne ſerez peu-être pas fâché que je vous raporte les propres termes de cet illuſtre " Prelat; " Elles touchent ſi bien (ces pen- " ſées) les principaux points de la Morale, " qu'elles découvrent d'abord la ſource & " le progrès de nos déſordres, & les moyens " de nous en délivrer; & elles effleurent les au- " tres ſciences avec tant de ſuffiſance, que " l'on s'apperçoit aiſément que M. Paſcal " ignoroit peu de choſe de ce que les hommes " ſçavent; quoique ces penſées ne ſoient que " les commencemens des raiſonnemens qu'il " méditoit, elles ne laiſſent pas d'inſtruire pro- " fondement. Ce ne ſont que des ſemences; " mais elles produiſent leurs fruits en mêmes " temsqu'elles ſont répanduës, &c. ",

Convenez donc M. de la témerité de cet imprudent Auteur, peſez ſes raiſonnemens avec celui-ci dans une juſte balance, je ne ſuis pas en peine pour qui vous vous déterminerez, ce ſçavant Prelat n'eſt pas le ſeul qui parle ainſi : M. l'Evêque d'Olonne en parle de même, l'illuſtre M. Faure Evêque d'Amiens, & M. l'Abbé le Camus depuis Evêque de Grenoble & Cardinal, ſe ſont expliqués de la même façon, ſans compter un nombre infini de ſçavant Theologiens, celebres par leur pieté & leur profonde érudition, qui ont penſé de même.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0018
DFG

Cela n'a cependant pas empeché ce témeraire Auteur d'entreprendre de se mesurer avec M. Pascal, il s'est imaginé avoir plus de connoissance que tous ces grands Hommes, & qu'il étoit réservé à lui seul d'être le Réformateur de celui qu'il attaque.

Plaignez la misere de l'homme dans ce présomptueux Auteur, en attendant que je puisse vous faire voir le ridicule de ses réflexions, ce qui fera le sujet d'une autre lettre dans son tems: je ne me suis proposé dans celle-ci, que de vous faire un plan abrégé de tout l'Ouvrage, je crois m'en être acquité; l'ordinaire prochain, je vous ferai part de mes réflexions sur les quatre Lettres qui regardent les Quakers. Je prendray les autres de suite pour les examiner en détail.

J'ai l'honneur d'estre, &c.

A Paris ce 6. May 1735.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0019
DFG

# SECONDE LETTRE

## *Servant de réponse aux quatre Lettres sur les Quakers.*

J'Aurois voulu demander à l'Auteur des Lettres qu'il lui plaît qualifier de Philosophiques, le but qu'il s'est proposé en faisant part au Public de l'Histoire & de la Doctrine des Quakers ; Est-ce le Public éclairé qu'il a prétendu instruire davantage ? Sont-ce les ignorans à qui il a voulu faire connoître cette Secte ? S'il a envisagé le premier, il a bien perdu son tems. Il n'y a personne un peu au fait de l'Histoire, qui ne fut en état de lui apprendre sur celle-ci des circonstances que le Quaker avec qui il feint de s'être entretenu, ne lui a pas apparamment communiquées.

Si ce sont les ignorans qu'il a voulu instruire, a-t'il bien pensé de quelle conséquence il étoit de vouloir faire l'éloge d'une Secte qui n'a d'autre principe que celui de

se soustraire totalement à la subordination; qui dans toutes sortes d'Etats, soit Despotique, Monarchique ou Républicain, est le premier fondement sur lequel sont établies les loix differentes auxquelles tous les Peuples du monde sont assujettis selon leurs usages & la forme de leur gouvernement.

Je ne prétend pas cependant vouloir pénetrer dans les vûës de l'Auteur, mais il me sera permis au moins de l'accuser de témérité, puisque ne devant faire dans cette Lettre que la fonction d'Historien, il s'érige en Controversiste, donne ses ignorances pour des preuves, & fonde ses décisions sur ses ironies indécentes & impies.

Pourquoi nous raporter un entretien chimerique avec son Quaker pour lui donner la licence de lui faire faire le recit de ses blasphêmes, & pour ne lui répondre lui-même que par des blasphêmes nouveaux?

Le prétendu Quaker rejette le Baptême: il appuye son erreur sur les preuves les plus foibles, & telles qu'elles ne feroient pas la plus legere impression sur un homme qui seroit instruit des premiers principes du Christianisme. Le Sr de V..... l'écoute, à l'entendre il veut le faire revenir de ses égaremens; quelle réponse lui donne-t'il? Comment le refute-t'il? Par une raillerie aussi

froide qu'impertinente. (*page* 4.) *Pauvre Homme*, lui dit-il, *tu ſerois brûlé en Pays d'Inquiſition.*

Eſt-ce donc que le Baptême n'a rien de réel? Croit-il auſſi que ce n'eſt qu'une pure cérémonie? Accuſe-t'il l'Egliſe comme ſon Quaker, d'ériger en dogme ce qui ne l'eſt pas? La néceſſité du Baptême qui eſt reconnuë de tous les Chrêtiens, de quelque ſecte qu'ils ſoient, n'eſt-elle donc ſelon lui, qu'une ſuite des préjugés de l'enfance & de l'éducation.

Je ſçai bien qu'un homme qui donne la moitié de ſes jours au jeu & à la volupté, & l'autre à compoſer des Piéces de Theatre ou des vers ſcandaleux, n'a pû acquerir aucune lumiere Theologique, mais a-t'il abſolument oublié les premiers élemens de de ſon Catéchiſme, ou ſon projet eſt-il de ſe déchaîner ſans pudeur contre toute vérite, & de ſe faire honneur de ſon Déïſme.

Si ce n'eſt pas là ſon but, que ne s'en tenoit-il à la ſimple qualité d'Hiſtorien, & que ne ſe bornoit-il comme tel à raporter ſimplement les faits, on n'auroit eu rien à lui dire: mais puiſqu'il vouloit raiſonner avec le prétendu Quaker; n'avoit-on pas lieu d'exiger de lui qu'il raiſonnât en Chrêtien & en homme ſenſé? Après avoir laiſſé

débiter tranquillement en sa presence & dans une conversation dont on fait partie, les absurditées les plus grandes & sur les matieres les plus sérieuses, est-on excusable de n'y opposer que quelques airs de Petits-Maîtres ou quelques froides ironies sous le vain prétexte qu'on ne gagne rien avec de tels *Enthousiastes*. Si M. de V..... (*pag.* 7.) y eut fait un peu de réflexion, il n'eut pas rédigé sur le papier une pareille conversation qui vraye ou feinte est presqu'aussi dangereuse que l'exposition de foi de cette Secte raportée par Barclay & que son Quaker lui propose de méditer pour le convertir.

Tout respire dans cette Lettre le mépris de la subordination, qui fait, comme je viens de le dire, la stabilité & le bon ordre de tous les Etats. Sous prétexte de rendre compte des façons extraordinaires de ces Sectaires & de leur prétenduë égalité de conduite; quels traits de Satyre ne lance-t'il point sous le nom de son Quaker contre des titres respectables admis chez toutes les Nations? Il croit se justifier en lui faisant dire que ceux de cette Secte n'ont (*pag.* 10.) *du respect que pour leurs loix*; mais il n'a pas voulu faire attention que leur principale loi est de n'en avoir ni de n'en suivre aucune que celles que leur ima-

gination échauffée leur dicte. Enfin le reste de cette Lettre est une Critique continuelle de nos loix, & de nos maximes même les plus saintes, qui entretiennent si bien & depuis tant de siécles l'harmonie entre le Souverain & le Citoyen. Mais elles ne sont pas apparamment du goût de l'Auteur, & on ne laisse pas de démêler ses sentimens, au travers des voiles de son Quaker sous lesquels il cherche envain à se cacher. Il en fait inutilement une espece d'honnête homme, & qui sçait à fonds sa Religion, il le fait tomber en contradiction (deuxiéme Lettre *pag.* 12.) avec lui-même dans sa seconde Lettre, lorsqu'il raconte son entrée dans leur Eglise, & les impertinences dont il fut le témoin; mais ce recit découvre encore son intention: c'est la Religion qu'il cherche à attaquer, & c'est le but des questions qu'il fait à son Quaker: s'il lui demande entr'autres, *pourquoi ils n'ont pas de Prêtres*? Que ne lui fait-il pas dire là-dessus? quelle foule de réflêxions malignes ne lui fait-il pas faire sur les Ministres sacrez de nos Autels, qu'il désigne (*pag.* 15.) sous le nom d'*hommes vêtus de noir*? Combien de blasphêmes ne lui met-il pas dans la bouche? A-t'il dessein de porter le Peuple à les faire respecter en ne les lui repre-

sentant que comme d'indignes marchands de ce que nous avons de plus sacré? S'il y a des abus, ignore-t'il que l'Eglise les condamne comme lui & avec plus de sincerité que lui? Où prétend-il les réformer par des traits de Satyre qui ne peuvent retomber que sur lui-même?

*Ibid.* Enfin pour lui démontrer *qu'il n'y a point de Christianisme sans une revelation immédiate*, il se sert d'une fausse comparaison, d'où il infere *que le Créateur de l'ame donne à l'esprit . . . . . les idées que son cœur merite.*

Si l'on adoptoit un pareil sistême, que deviendroit le Christianisme, l'Evangile & la tradition qui en font la base fondamentale, ne seroient plus d'aucune utilité si cette morale avoit lieu. Ne voit-on pas le but de l'Auteur qui se recrie & s'imagine reconnoître *le Pere Malbranche*: il en fait un Quaker, à la verité imparfait; mais où a-t'il puisé ces principes, ou plûtôt les a-t'il trouvé dans les ouvrages de ce grand Homme? Non en vérité, il ne le place en cet endroit que pour avoir le secret plaisir de donner, s'il pouvoit, un ridicule à son sistême, qu'un esprit aussi superficiel que le sien sur pareilles matieres, ne comprendra jamais.

L'Auteur n'est pas plus versé dans, *troi-*

*siéme Lettre*, la Chronologie, & n'eſt pas plus exact dans les faits, que dans les matieres de Religion; il nous en donne une preuve certaine dans ſa troiſiéme Lettre, en nous annonçant que cette Secte *datte depuis Jeſus-Chriſt*: il prétend même hardiment l'avoir démontré dans les précedentes; il n'y en a cependant pas un mot. Enfin *cette lumiere*, continuë t'il, *preſque éteinte depuis 1600. ans, s'étendit en Anglettere en 1642.* Mais des Auteurs qui méritent plus de croyance que lui, nous aprennent que cette Secte prit ſa naiſſance en Angleterre en 1649. & que *Georges Fox* Presbytérien de Religion, en fut le Pere; il avoit quelque tems auparavant formé ſon ſiſtême *des revelations immédiattes* qu'il rédigea par écrit pour être plus en état de répondre à la contradiction de ſes opinions qu'il avoit prévûë, il ſuit aſſez correctement, à la vérité, les progrès de cette Secte, mais il auroit pû ſe diſpenſer de faire quelques applications peu convenables, & de raporter un prétendu bon mot de Sixte-Quint, *pag.* 21., qui ne ſe trouve peut-être que dans ſes Lettres Philoſophiques. Voyez l'hiſtoire des Trembleurs du Pere Catrou Jeſuite. Il a tiré d'un celebre Hiſtorien tout ce qu'il raporte de cette Secte, mais il ne l'a pas ſuivi ni

dans son exactitude, ni dans sa moderation, l'on s'apperçoit même qu'il ne l'a pas consulté exactement sur ce qui regarde le fameux *Guillaume Penn* qui est le Heros de sa quatriéme Lettre touchant cette Secte, car il le fait dès l'âge de quinze ans un Quaker parfait, lorsqu'il faisoit ses études à Oxford, & il ne met qu'un an d'intervalle pour le faire chef de cette Secte, puisque dès l'âge de seize ans, il lui en accorde le titre glorieux.

S'il avoit lû avec plus d'attention l'Historien dont je parle, il auroit appris que ce fameux Chef vint à Paris après avoir été élevé dans l'Université d'Oxford; qu'il parut à la Cour de France avec distinction, qu'il s'y perfectionna dans la politesse, & qu'il y signala son courage en plus d'une occasion, *Hist. des Trembl. pag.* 129. dans un tems où les duels étoient encore très-fréquens, il étoit donc encore bien éloigné d'avoir embrassé la Secte du Quakerisme: Ce même Historien nous apprend encore une circonstance bien frapante, *Ibid.*, qui détruit ce que nôtre nouvel Historien veut nous insinuer, puisqu'il ne fixe son entrée dans cette Secte qu'à son retour en Angleterre, lorsque le vaisseau qui le transportoit ayant été obligé de relâcher dans un Port d'Irlande, le hazard pendant

le séjour qu'il fut obligé d'y faire, l'eût conduit dans une assemblée de Trembleurs, ce fût là, & non à Oxford que Guillaume Penn puisa les premiers principes de cette Secte qu'il embrassa en peu de tems avec tant de zele qu'il devint son Protecteur & son Chef, pour en être ensuite le Législateur & le soutien dans *le Pensilvanie* en Amérique.

Mais notre Auteur a crû se devoir dispenser de faire voir, sans doute, pour ne pas contredire son Docteur Quaker, tant est grande sa complaisance, que le nouveau ministere fut forcé de dresser des formulles de sermens, (*Ibid. pag.* 253.) preuve incontestable qui en démontre l'indispensable nécessité pour soûtenir un Etat, & pour en contenir les sujets dans leur devoir.

Nôtre Poëte Philosophe conduit assez exactement Penn (*Lettre quatriéme pag.* 35.) jusqu'à son premier & second voyage en Angleterre, où il mourut, mais ce qu'il ajoûte que ses descendans vendirent au Roi le Gouvernement de la Pensilvanie pour douze mille pieces dont on ne leur en paya que mille, est-il bien vrai? Cette circonstance n'est-elle pas placée là pour amener la réflexion suivante, qui est si hors de propos; mais où V..... ne se fait-il pas toûjours

connoître pour ce qu'il est ? « Un Lecteur „ François, dit-il, croira peut-être que le „ ministere paya le reste en promesse, & „ s'empara pour toûjours du Gouvernement. „ Vous m'avouërez que cette fade pointe est bien digne de lui ? A-t'il vû de pareils exemples dans nôtre France ? Et en combien d'occasions au contraire n'a-t'il pas vû éclater la liberalité de nos Rois, lorsque quelques Sujets proprietaires de Terres ou Seigneuries se sont trouvez à portée de faire des échanges, ou à prix d'argent, avec leur Souverain, soit par raisons d'Etat ou de bienseance, avec quelle profusion ne les a-t'on pas indemnisé de la privation de ces heritages de leurs Ancêtres.

N'en a-t'il pas un exemple récent sous ses yeux dans la Comté de Belle-Isle en Bretagne? C'est donc vouloir attaquer visiblement & de gayeté de cœur le ministere; mais il est incorrigible sur ce point.

Il est obligé enfin de convenir que la Religion des Quakers déperit tous les jours à Londres, & que ceux qui la suivent encore soit de bonne foi ou par libertinage, sont cependant honteux d'être appellez Quakers qu'ils se cachent le plus qu'ils peuvent, & qu'ils *se font Protestans* ou feignent de l'être, *pour être à la mode.*

Voilà M. une partie des Réflêxions que les quatre Lettres de M. de V..... sur les Quakers m'ont fournies ; j'aurois pû m'étendre davantage sur cette matiere, si elle n'étoit pas traitée plus à fond dans bien d'autres écrits. Je n'ai prétendu vous faire connoître que les absurditées dans lesquelles cet Auteur est tombé, & relever ses réflêxions malignes & dangereuses : Les trois suivantes sur les autres Religions qui sont favorisées en Angleterre, pourront faire le sujet d'une autre Lettre l'ordinaire prochain ; en attendant, J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris ce 9. May 1735.

TROISIEME

# TROISIE'ME LETTRE.

LE début de la cinquiéme Lettre de M. de V..... (*Cinquiéme Lettre.*) me paroit un peu Cavalier:, *pag.* 37., *un Anglois* dit-il, *comme un homme libre, va au Ciel par le chemin qu'il lui plait.* Quel langage? Et quelles inductions n'en peut-on pas tirer; j'aime mieux croire cependant que l'envie de railler a eû plus de part à cette saillie mal placée, que le desir de faire croire qu'il pénetre beaucoup pour l'indifference des Religions.

Combien le Clergé Anglican n'essuye-t'il pas des siennes? S'il avouë, *pag.* 38., que *ce Clergé a retenu beaucoup de nos Ceremonies*; Ne croyez pas que ce soit pour loüer le Rit Anglican, ni le nôtre; ce qui est l'objet de la Religion fait rarement le sujet des éloges de l'Impie. Il n'a dit ces quatre mots que pour lancer ce trait de Satyre: que la principale Cérémonie du Clergé d'Angleterre, comme du nôtre, *Ibid.*, *est de recevoir scrupuleusement les Dimes*; mais indé-

pendamment de ce trait Satyrique, ne voilà-t'il pas un homme fort au fait de ce qu'on apelle *Cérémonies* dans l'Eglise, & ce Critique sévere qui se pique de connoître la précision des termes, & de n'en employer jamais que de convenables aux matieres qu'il traite, est-il bien correct en confondant les Dîmes avec les Cérémonies? Absurdité dans laquelle il est peut-être le seul qui ait tombé. N'avoit-il pas d'autres exemples à nous proposer sur ce sujet? Que ne se rapelle-t'il ce qu'il a été à portée de voir de ses yeux, lorsque Londres lui ouvrit ses portes pour lui donner un azile que sa mauvaise conduite l'avoit forcé de chercher hors de sa Patrie! Que n'ouvroit-il l'histoire du Regne d'Elizabeth; il auroit trouvé dans ces sources fécondes une infinité de Cérémonies conformes à nos usages, qui lui auroit servi de preuves, & plus réelles & plus honorables pour lui; mais son esprit satyrique l'a emporté, & aussi peu reconnoissant envers une Nation étrangere qui lui a offert si généreusement l'hospitalité, que peu respectueux pour un Ordre aussi venerable que le Clergé de France, il n'a ménagé ni l'un ni l'autre, comme le prouve encore la phrase suivante, *Ibid., ils ont aussi la pieuse ambition d'être les Maîtres.* Je demande à l'Auteur sur

qui il a prétendu faire tomber le mot *auſſi*.

Il continuë enſuite ſa narration aſſez exactement, & fait voir la contrarieté qui ſubſiſte encore entre les *Wigs* & les *Toris*, mais toûjours animé du même eſprit; les comparaiſons lui ſont familieres, elles ont cependant le ſort de preſque toutes les comparaiſons qui eſt de n'être jamais juſtes: Elles ſont trop ſenſibles (*Voyez pag.* 40. & 41.) & en trop grand nombre pour les relever. Cet ouvrage curieux, curieux comme vous êtes de toutes les productions nouvelles & ſingulieres, pourra parvenir juſqu'à vous, ainſi je vous en laiſſe le ſoin.

Venons aux mœurs du Clergé Anglican dont l'Auteur nous fait l'éloge aux dépens de celui de notre France. Que dit-il, ou plûtôt, que ne dit-il pas? Si l'on vouloit l'en croire, il voudroit nous faire entendre que l'Univerſité de Paris, que cette Capitale même de notre Royaume (*p.* 42.) ſont des ſources de corruption pour les jeunes Eccleſiaſtiques qui y ſont élevez.

Que cet Auteur connoît mal l'Univerſité de Paris! l'on s'aperçoit aiſément qu'il n'y a pas puiſé les exemples de ſageſſe & de vertu qui y ont toûjours brillé. Y a-t'il quelque choſe à reprocher aux Supérieurs de nos Séminaires d'irréguliers ſur les mœurs?

Pourroit-il nous en citer quelque exemple éclatant? Non assurément! Mais dit-il, *Ibid.*, *les Ecclesiastiques* (d'Angleterre) *ne sont apellez aux Dignitez de l'Eglise que très-tard, & dans un âge où les hommes n'ont d'autre passion que l'avarice.* D'où il conclut qu'il n'est pas étonnant qu'ils soient plus reglés qu'en France.

Vous vous égarez Monsieur le Raisonneur, vous songiez apparamment en écrivant ceci à fabriquer quelque nouveau Temple du goût aussi ridicule que celu dont vous avez été l'infortuné Artisan. Un Prelat que l'avarice domine, est-il donc plus reglé que celui qui est livré à la dissipation? Est-ce d'ailleurs un éloge & un sujet de préference d'avoir plûtôt une passion qu'une autre? Faites-vous honneur au Gouvernement d'Angleterre en le gratifiant d'un si mauvais discernement? En faites-vous un à celui de France en le dotant d'un encore plus mauvais? Quel aveuglement, & peut-on s'oublier de la sorte! Mais supposé qu'il y eut quelque réalité dans ce que dit V..... lui convient il de trouver à redire aux actions de son Prince? Est-ce à un Particulier à entrer dans de certains détails? La charité même pour son prochain ne doit-elle pas lui faire cacher ses deffauts, su-

posé qu'il en trouve, mais c'est une vertu que notre Auteur ne connoît guéres: tous ses écrits nous en sont de sûrs garants.

Que peut prouver autre chose cet, *p.* 43., assemblage de calomnies qu'il accumule contre l'Etat Ecclesiastique, & par où il finit sa Lettre; tout ce qu'il dit en cet endroit va même jusqu'à l'impieté, & je ne puis m'empêcher de dire que l'heretique le plus déterminé & le plus ennemi de notre Religion, ne parleroit pas de ses Ministres, comme il fait. Je suis persuadé que tout Lecteur sensé en pensera de même.

( *Sixiéme Lettre. Voyez p.* 47. *& suiv.* ) La sixiéme Lettre sur les *Presbyteriens* est toûjours dans le même goût, les portraits vifs & satyriques n'y sont point épargnez, après nous avoir dit que le Presbytérianisme n'est autre chose que le Calvinisme, tel qu'il subsiste à Geneve, ce qui n'est pas exactement vrai, il fait venir devant son Tribunal, les Evêques, les Cardinaux, le Janséniste, le Jesuîte, toute la Hierarchie enfin, & ce Juge ignorant y prononce contre tous une sentence de condamnation qui le couvriroit lui-même de confusion, si l'insensé étoit capable de rougir. Tout y respire un acharnement continuel contre eux, les mauvaises mœurs & l'irrégularité

de cet Ordre respectable sont les seules vertus qu'il lui attribuë, & il faudroit toûjours répeter la même chose, si l'on vouloit toûjours faire remarquer ses égaremens & ses excès.

Voyons donc s'il sera plus moderé dans sa septiéme Lettre sur les Sociniens, Arriens ou Antitrinitaires, qui est le sujet qu'il prétend y traiter.

Il n'y attaque pas, *Septiéme Lettre.*, à la verité, les Ministres de la Religion; mais la réflexion qu'il fait faire, *p. 49. & suiv.*, aux Sociniens sur la réponse qu'il met dans la bouche d'un Empereur au fils de qui un St Evêque avoit tiré le nez pour chercher l'occasion de montrer à cet Empereur par un exemple sensible, ce que l'on doit penser du dogme de la Consubstantiation, que de meilleurs raisonnemens n'auroient pû faire entendre à ce Prince, cette réflexion, dis-je, n'est pas assûrément bien édifiante; il leur fait dire que cet Empereur auroit dû répondre à ce St Evêque, *qu'il y avoit deux façons de lui manquer de respect, la premiere de ne pas rendre aßez d'honneur à son fils, & la seconde de lui en rendre autant qu'à lui*..... Ne voilà-t'il pas un raisonnement bien concluant! Et quoiqu'il paroisse l'adopter avec assez de complaisance, je ne

crois pas qu'il fasse fortune chez aucun bon Catholique, qui se contentera de respecter ce Mystere & de ne le regarder qu'avec les yeux de la foi. Il ne s'agit donc point ici de faire de nouveaux raisonnemens Géométriques, ni de s'en raporter à ce que le celebre M. Newton en pense, il faut uniquement s'en tenir à la tradition; mais c'est trop exiger d'un Philosophe de nouvelle édition comme V.....

Je fais grand cas néanmoins du Docteur Clark & du portrait qu'il nous en trace: je suis même persuadé que si ce qu'il en dit est vrai; aimant naturellement la vertu, avec un caractere doux & capable de raisonnement, qu'il n'auroit pas été difficile, malgré sa prévention pour ses opinions, de le faire revenir de son erreur; car tout homme droit, pénétré de l'existance de Dieu, comme il le dit, & qui réfléchit sensément, ne paroit pas avoir grand chemin à faire pour renoncer à des erreurs qui ne sont ordinairement que des effets de la prévention & du préjugé. Le livre même de ce Docteur dont parle V..... qui contient les témoignages pour & contre les Unitaires, en est une preuve; son désintéressement même, ayant mieux aimé mourir Curé que Primat d'An-

gleterre, m'eſt un ſûr garant que tous ces Prêtres Anglicans ne ſont pas ſi attachez à l'interêt que le Cenſeur impitoyable nous l'a voulu faire entendre; ſi nôtre Auteur avoit été dans le cas du Docteur, il n'auroit pas balancé, je n'ai pas de peine à le croire, il ne faut que le connoître.

Il trouve plaiſant qu'un nombre de Sectaires conſiderable ayent été les Peres de pluſieurs Sectes qui partagent encore l'Europe, tandis que les Newtons, les Clarks, les Locks & les le Clercs, tous Gens fort au-deſſus du commun des Sçavans, au moins en de certains genres, n'ont pas fait un grand nombre de Sectateurs de leurs erreurs; mais qu'y trouve-t'il de ſi étonnant? Ceux dont il parle, excepté *le Clerc*, ont-ils cherché à dogmatiſer & à ſe faire des Proſélites? ont-ils ſollicité les Princes à en donner l'exemple, & à ſe ſervir de leur autorité pour obliger les autres à le ſuivre? Les écrits que ces ſçavans ont donnés ſont-ils à la portée du commun? Et enfin des ſçavans qui ne ſortent de leurs cabinets, où ils ne paſſent la plus grande partie de leur tems, que pour vacquer aux devoirs de la vie, ou à des emplois qui les lient aux interêts de l'Etat, penſent-ils à ſe faire Chefs de Secte? D'ailleurs celui qui préſide ſur tou-

tes les actions des hommes & qui se rit de tous leurs projets, ne sçait-il pas les renverser quand il lui plaît? on ne voit pas non-plus à quoi tend cette réflexion. Si M. de V..... eut dit qu'il étoit étonnant que des hommes comme Luther, Calvins & tant d'autres, eussent fait tant de Proselites malgré l'irrégularité de leur conduite & l'absurdité de ce qu'ils proposoient à croire, & que les sçavans dont il parle, vivant moralement bien, raisonnant juste, écrivant avec solidité, parlant sensément, n'avoient attiré que très-peu de personnes à leurs sentimens, ce raisonnement eut eû un peu plus de justesse: encore la réponse seroit-elle encore facile, & n'y verrois-je rien de si surprenant? Car rien ne l'est moins que de voir un grand nombre de personnes après des hommes qui les flattent dans leurs passions, qui enflâment leurs cupidités, qui les soûtiennent dans leurs désordres, qui les soustrayent aux peines que leurs mauvaises conduites leur avoit méritée, qui les nourrissent dans l'amour naturel que l'on a pour l'indépendance. Il seroit au contraire fort étonnant de rendre la multitude des hommes bons Philosophes, habiles Géometres, profonds Mathematiciens, & de lui faire goûter des raisonnemens qui de-

mandent beaucoup d'application & une pénétration d'esprit dont très peu sont capables.

L'étonnement de M. de V..... ne prouve donc que son deffaut de Logique & le manque de justesse de son esprit. Tel est cet homme qui se donne néanmoins pour le Phœnix des beaux esprits, & qui ne trouve presque dans Mr Paschal que de la petitesse, du ridicule, & du faux raisonnement.

Ces trois Lettres M. auroient pû fournir à tout autre qu'à moi des réflexions bien plus étenduës & bien plus solides, j'en conviens : mais ces matieres sont trop élevées pour moi, vous sçavez que je ne suis pas Theologien, ainsi je me suis restrains à ce que je vous ai promis; je m'en acquiteray dans la suite sur le reste des Lettres: & je compte au premier jour vous entretenir sur les trois suivantes qui ont pour objet *le Parlement*, *le Gouvernement & le Commerce* d'Angleterre, je crois que je pourrai vous démontrer que l'Auteur s'y est du-moins autant égaré que sur les précédentes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris ce 11. May 1735.

## QUATRIE'ME.

# LETTRE.

JE ne sçais (*Huitiéme Lettre*) si la Nation Angloise approuvera la maniére dont notre Philosophe s'explique dans sa huitiéme Lettre sur le Parlement. Il me semble aussi que c'est trop gratuitement qu'il prête aux membres de ce Parlement, l'amour qu'ils ont de se comparer aux anciens Romains.

Cette Nation pense ordinairement trop juste & est trop instruite pour s'abandonner à des idées chimériques. Sur quel fondement croit-il encore qu'un Peuple aussi policé n'a pas senti mieux que lui la ressemblance qu'il y a entre la Majesté du Peuple Anglois & celle du Peuple Romain. Ce sont autant de questions que l'on pourroit faire au Censeur, & en attendant qu'il y réponde, qu'il me soit permit de dire que l'Histoire de l'ancienne Rome a presque toujours été trop familiere aux Anglois, pour ignorer que le Sénat Romain n'a jamais été appellé vraiment Sénat, que lorsqu'il gouvernoit par lui-même les Peuples qui lui étoient soûmis, &

qu'il n'en a conservé que le nom sans l'autorité dès que les Empereurs s'en sont rendus les maîtres.

C'est donc mal-à-propos qu'il vient s'égayer aux dépens de cette fiére Nation qu'il imagine avoir adopté une phrase singuliere, qui fait le commencement d'un Discours d'un Orateur de la Chambre des Communes, & qui malgré *l'éclat de rire*, *pag.* 54, qu'elle causa fut néanmoins approuvée, par la fermeté que cet Orateur fit paroître en la répetant.

C'est du commencement de cette Harangue dont les premiers mots sont, *la Majesté du Peuple Anglois seroit blessée*, qu'il tire sa preuve de comparaison ; & toujours fertile en discours frivoles, toute la ressemblance qu'il trouve entre le Sénat de Londres & le Romain, est que les membres du premier vendent leurs suffrages comme faisoient ceux du Sénat de Rome : *du moins*, dit-il *pag.* 55, *en sont-ils soupçonnez, quoy qu'à tort*; & c'est le seul correctif dont cette Nation lui doit sçavoir quelque gré.

Il est vrai qu'il n'y eut point de guerre de Religion chez les Romains, parceque la multiplicité des Dieux étoit si grande que chaque famille avoit les siens, & qu'il étoit libre à un chacun d'honorer ceux qu'il choisissoit.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0042
DFG

Cette liberté qui plaît tant à M. de V.... n'étoit que l'effet des superstitions extravagantes où ce Peuple, sage sur tant d'articles, se livroit aveuglément ; devoient-elles être l'objet des éloges, je ne dis pas d'un Chrétien, cette qualité, ce titre ne touchent guére notre Philosophe, je dis même d'un homme sensé qui doit appercevoir du premier coup d'œil le ridicule de ces superstitions & l'extravagance de ceux qui s'y abandonnoient, & qui en faisoient comme autant d'actes de pieté ?

Ce qu'il dit sur les avantages & les pertes, qui sont les suites des guerres civiles est plus raisonnable. Il est bien fondé quand il dit que les Romains ont trouvé dans ces guerres la perte de leur liberté ; & que les Anglois y ont recouvré la leur : Le fait est vrai en lui-même, mais il ne mérite pas d'être applaudi & avec un peu de jugement M. de V.... eut encore été plus attentif à ne le point appuyer par cette réfléxion si dangereuse que, *p. 56, la Nation Angloise est la seule qui soit parvenuë à regler le pouvoir des Rois en leur resistant.*

Quelles horribles conséquences cette maxime ne peut-elle pas attirer après elle, surtout dans un Etat comme le nôtre ? Je trouve bien de la témérité dans M. de V....,

de la semer parmi nous ; & quand il n'auroit écrit que pour les Anglois, n'est-il pas toujours très-dangereux de donner à quelque Peuple que ce soit, des armes contre les Princes à qui il doit obéïr, & n'est-ce pas lui en donner que de lui enseigner des maximes qui ne peuvent que fomenter l'esprit de révolte.

Ces réfléxions peuvent être du goût des Anglois, j'en conviens, & c'est par cette raison qu'un homme ne doit pas les réveiller, puisqu'elles ne peuvent qu'exciter en eux, ce que les Loix divines & humaines tendent à éteindre chez toutes les Nations. Mais ces maximes sont aussi dangereuses parmi les François, puisque dans des tems critiques elles pouroient produire des effets pernicieux, malgré l'amour que nous avons pour nos Princes & qui nous est héréditaire, & l'esprit de soumission pour leurs volontés qui nous est si naturel.

Les comparaisons qu'il fait ensuite des deux Nations & de leur différente forme de Gouvernement, qu'il auroit néanmoins pû placer ailleurs, sont assez éxactes ; mais une réfléxion qu'il fait sur la modération du Gouvernement Anglois qui *n'a point la brillante folie de faire des conquêtes*, me paroit fausse, & ce qu'il veut nous donner pour vertu de

la part de ce Gouvernement est une chose forcée, étant hors d'état de pouvoir conserver des conquêtes s'il lui prenoit fantaisie de tenter d'en faire. Sa réfléxion est donc plûtôt un trait de satyre contre notre Gouvernement.

Je ne trouve pas plus de justesse dans ce qu'il dit que les Anglois n'ont fait la guerre au feu Roy LOUIS XIV. que *parce qu'ils lui croyoient de l'ambition.* Cet Auteur n'a pas tout-à-fait pénétré les intentions de cette Nation; le succès de la derniere guerre qu'elle a faite à ce Prince, l'a fait ainsi parler de LOUIS XIV. mais les Anglois en ont été la dupe, puisque l'interêt qui les faisoit agir en lui suscitant une guerre injuste leur a si mal réussi.

Tout le monde convient qu'il a beaucoup coûté de sang à l'Angleterre pour arriver au point de liberté où elle se trouve, & pour subjuguer le Despotisme qui lui plaît tant; mais notre Auteur a beau dire, l'esprit remuant de cette Nation sera toûjours chez elle une source de révolutions, & malgré la sagesse de son Gouvernement, elle ne sera jamais en repos tant qu'elle sera divisée & qu'il y aura des partis différens tels que ceux qui y sont encore aujourd'hui.

Il est même forcé, *pag.* 59, de convenir

que nous pensons juste sur la forme de ce Gouvernement orageux: On convient encore avec lui que les guerres civiles n'ont jamais d'objet sage pour principe, puisque l'intérêt & le mécontentement particulier font toûjours agir les Chefs de Parti dans ces sortes d'occasions, à l'ombre néanmoins du bien public; nous n'en avons que trop la preuve dans les tems tristes que notre Auteur nous rappelle, & qui devroient être pour jamais ensevelis dans un éternel oubli.

Avons-nous tort de reprocher aux Anglois leur barbarie? Ne sera-ce pas éternellement une tâche pour eux d'avoir ozé tremper leurs mains dans le sang de leurs Princes! Et dans quel égarement l'Auteur ne se jette-t'il pas lorsqu'il nous donne pour maxime, & pour les excuser de cet horrible attentat, qu'*ils en ont agi avec leur Roy en Vainqueurs, & que si ce Prince eut été heureux, il les eut traitez de même.*

Je n'avois jamais oüi dire qu'à M. de V.. que la Loi du Talion fut égale entre le Sujets & le Souverain; & puisqu'il me laisse la liberté de juger, mettant, cet attentat approuvé généralement de toute une Nation, dans une balance, avec ceux des trois Henrys de glorieuse mémoire que nous pleurons encore, j'y mets une grande différence; ces

trois

trois derniers ont été vengez par la Nation même qui aura toujours en horreur le nom des traîtres qui les ont commis, du-moins tant que l'on penſera ſenſément ; & que celui de Charles Premier eſt reſté juſqu'à preſent ſans vengeance.

*Neuviéme Lettre.* Ce que notre Auteur ajoute dans ſa neuviéme Lettre ſur le *Gouvernement* eſt une ſuite de la précédente : Il fronde néanmoins avec un peu trop de vivacité l'autorité que les Papes ont exercée dans ce Royaume ; il auroit pû taire par reſpect certaines applications qu'il fait ſur la levée des impôts ordonnez par les Bils du Parlement ; en un mot il n'auroit point dû marquer tant de paſſion en exaltant le Gouvernement Anglois, pour abaiſſer celui auquel il eſt ſoûmis, qui quoique très-différent, n'eſt ni moins ſage ni moins judicieux.

Il eſt vrai que nos Financiers un peu trop avides paſſent quelques fois les régles qui leur ſont preſcrites, mais quand leurs excès viennent à la connoiſſance du Miniſtere, on a grand ſoin d'y mettre ordre : Ces véxations de leur part rendent à la vérité le Payſan un peu plus timide, mais au fond il n'eſt guéres moins heureux que celui d'Angleterre.

*Dixieme Lettre.* L'Auteur nous fait l'éloge du *Commerce* d'Angleterre avec aſſez de

juſteſſe, il nous en répreſente les avantages dans tout leur jour, ſes progrès, ſon utilité: On ne peut pas en diſconvenir, non plus que de l'uſage qu'a fait cette Nation des fruits qu'elle en retire; mais encore une fois tout cela n'eſt amené que pour retracer au Public l'uſage qu'elle en a fait contre ſon Roy & ſa Patrie, & vous m'avouërez que cette intention qui eſt ſi clairement marquée, ne peut être regardée que comme très-criminelle.

Il voudroit nous faire entendre à la fin de ſa Lettre, que tout un Etat ne devroit être compoſé que de Négotians, & qu'en France, ils ſont ſouverainement mépriſez. Il ne perſuadera point, du-moins aux gens ſenſés qui ſçavent rendre à notre Gouvernement toute la juſtice qui lui eſt dûë, qu'une pareille politique puiſſe être miſe en pratique; le Gouvernement même ne ſçait que trop de quelle utilité eſt le Commerce, puiſqu'il fait tous ſes efforts pour rétablir ce que le fameux ſiſtême en avoit alteré; c'eſt un événement que la poſteriré ne croira qu'avec peine. Vous n'ignorez pas que c'eſt un Anglois qui en a été l'auteur, aprés avoir abuſé de la confiance d'un grand Prince.

Notre Nobleſſe ne donne point non plus dans le ridicule que V.... lui prête; il parle contre ce qu'il ſçait: il doit être en état de

ſçavoir ſa façon de penſer, ayant quelques fois l'honneur d'être admis parmi ce qu'il y a de plus grand dans le Royaume.

Je finis M. le peu de réfléxions que ces trois Lettres m'ont ſuggerées. La modérrtion de M. de V.... ne m'a pas donné plus de priſe ſur lui, c'eſt une preuve que je ne ſuis point ſon ennemi déclaré, car j'aimerois mieux faire ſon éloge que d'être forcé de rélever ſes égaremens, & je vous proteſte que j'en ſerois reſté où je ſuis, ſi la ſuite de ſon ouvrage dans lequel il s'eſt encore bien plus écarté ne me forçoit à vous en parler, indépendemment de l'envie que j'ai de ſatisfaire votre curioſité ſur l'ouvrage entier.

Je continuërai puiſque vous le ſouhaitez, & ſa onziéme Lettre *ſur l'Inſertion de la petite vérole*, ſera la matiere du commencement de celle que j'aurai l'honneur de vous écrire l'ordinaire ſuivant.

J'ai celui d'être, &c.

A Paris ce 14. May 1735.

# CINQUIE'ME LETTRE.

LE sérieux badin avec, *Onziéme Lettre.*, lequel M. de V..... traite l'*insertion de la petite verole*, est assez singulier, mais la maniere dont il prétend, *p.* 77. *&* 78., que les Anglois sont regardez par les autres Européens, parce qu'ils se sont livrés à cette inoculation, & celle dont il croit que les Anglois regardent les autres Peuples, parce qu'ils ne les suivent pas dans cet usage, ne viennent que de son imagination; mais il falloit bien forger des accusations chimeriques pour s'arroger le droit de justifier les Anglois aux dépens des autres Peuples de l'Europe.

Le beau début d'une Apologie qu'une Fable ridicule? Ouy une Fable, Monsieur, c'est par où commence l'Histoire de *l'insertion de la petite verole*, que M. de V..... nous débite sérieusement: ce n'est pas qu'il la croye plus véritable que vous & moi; mais il falloit laisser reprendre haleine à son Lecteur, & préparer ses idées à ce qu'il s'est proposé de traiter dans la suite de ses Lettres.

Il raconte donc son Histoire ou plûtôt sa Fable de l'insertion de la petite verole, avec tout l'art & l'agrément dont il est capable; il releve ensuite la beauté des filles de Circassie, doù il fait venir cet usage, il nous apprend que ce Peuple qui trouva le moyen d'en exempter leurs enfans en leur donnant la petite verole dès l'âge le plus tendre, que ce Peuple naturellement pauvre eleve leurs filles *en tout bien & tout honneur* pour en faire des Courtisanes & peupler les Serrails des Princes d'Orient, & des riches Particuliers de ces contrées, c'est là, dit-il, *leur plus grand trafic*. Il nous apprend ensuite la maniere de faire cette insertion, & nous en fait voir l'utilité très-au-long, & les avantages que le beau sexe, sur tout, en peut tirer, par le peu de danger qu'il y a de mettre cet usage en pratique, que les Turcs en Gens sensés adopterent les premiers, convaincus de la réalité de l'expérience.

Il veut nous faire entendre que les Peuples de Circassie ont tiré cette coûtume des Arabes, pour avoir occasion de lancer un trait de satyre contre une Congrégation celebre à laquelle la posterité sera redevable des précieuses recherches qu'elle nous a données, & qui sont les fruits des Veilles

des sçavans Hommes qui la composent; je vous en ai assez dit l'à-dessus dans ma premiere Lettre, & en vérité ce trait ne méritoit pas d'être relevé une seconde fois, cette sçavante Congrégation devant être à l'abri de pareille plaisanterie.

Tout ce que l'on peut dire sur cette Lettre, en un mot, est que l'Auteur a prétendu faire sa cour aux Dames, en leur voulant insinuer de se servir de ce beau & rare expédient pour conserver leurs graces, l'unique objet de leurs soins pour l'ordinaire, & le triste sujet de leurs larmes, quand par quelqu'évenement inopiné, elles se les voyent enlever ou se flêtrir.

D'ailleurs je serois assez de l'avis *du Chapelain de Madame de Wostley*, pag. 84., *qui ne trouvoit pas cette experience Chrêtienne.* Il avoit grande raison : c'est un principe certain qu'il n'est jamais permis d'user d'un remede qui est mortel de sa nature, ni même de se procurer de gayeté de cœur un mal réel dont l'effet est toûjours dangereux, pour éviter un mal fort incertain : ainsi quand l'expérience sur ce sujet seroit aussi constante que M. de V..... a tort de le prétendre, il seroit toûjours très-dangereux de la mettre en pratique, ce qui suffit pour empêcher tout homme sensé de s'en servir,

non-seulement par principe de Religion, mais encore par le danger que les personnes sur lesquelles on l'expérimenteroit, pouroient courir, malgré l'exemple *des dix mille enfans qui doivent la vie à la Reine d'Angleterre.*

Les correspondances de M. de V..... qui s'étendent apparamment, *pag.* 87., jusqu'à la Chine, lui ont appris aussi que ce Peuple dont il vante la sagesse, fait depuis cent ans une heureuse expérience de *l'inoculation.*

En croirons-nous M. de V..... sur sa parole, & le Proverbe *a beau mentir qui vient de loin*, ne mérite pas plus de lui être appliqué? Quoiqu'il en soit, les extravagances des autres ne peuvent jamais préjudicier à des principes qui sont fondez sur le bon sens & sur le droit naturel; & la prédiction de l'Apologiste de l'inoculation, *si les Anglois*, Ibid., *s'en dégoûtent par inconstance, les François la recevront par fantaisie*, n'aura pas plus son effet, comme on a tout lieu de l'esperer, que les prédictions des Almanacs du Pont neuf.

*Douziéme Lettre.* Le tour que prend M. de V..... pour faire l'éloge des Grands-Hommes d'Angleterre est assez ingénieux. Il commence par l'éloge du *Chancelier*

*Baton* qu'il a tiré de la Vie de ce Grand-Homme, qui est à la tête de ses Ouvrages; mais son Extrait est trop abregé; il auroit dû s'étendre d'avantage sur les grandes qualités de ce Magistrat: sa moderation & sa douceur envers les Criminels, quand par son état, il étoit obligé de prononcer contre eux, sa facilité à s'énoncer & à contenter tous ceux qui avoient à faire à lui, son génie heureux pour réüssir dans les négociations les plus épineuses, son respect pour la Religion, sa fidélité pour son Prince, étoient autant de traits frapans qui auroient pû fort bien entrer dans son éloge; Si la Chambre des Pairs *le condamna à une amende pécuniaire pour s'être laissé corrompre par argent*, il fût peut-être accusé à faux, & par le crédit de ses ennemis, toute personne en place peut-être dans le même cas que lui, n'ayant fait toute sa vie que le bien, car vous sçavez que malgré tout cela les grandes dignités font toûjours des jaloux, & la jalousie dégenere en haine contre ceux qui les rempliſſent.

Mais si M. de V..... péche ici par deffaut, vous allez le voir tout de suite tomber dans l'excès. Comment puis-je en effet qualifier autrement ce qu'il ajoûte que toutes les inventions si utiles aux Arts & aux Sciences que l'on a trouvées depuis le quatorziéme

zième siécle, n'auroient dû être l'ouvrage que des Philosophes ! Comme si le bon sens, le jugement, la réflexion & l'industrie ne s'étoient pas trouvés dans tous les tems dans beaucoup de personnes qui n'avoient étudié ni Aristote & Platon.

A l'égard de ce qu'il dit que ces inventions n'ont été faites que dans un tems *de la plus stupide Barbarie*, rien ne prouve mieux combien les décisions de V.... sont hazardées; s'il eut mieux connut le siécle où la plûpart de ces inventions sont nées, il lui eût rendu plus de justice, ou il l'eût dû au-moins.

Il n'a pas moins de tort de mépriser *Christophe Colomb*, parce qu'il n'entreprit, dit-il la découverte du nouveau monde, *Ibid.* que *sur la foi d'un Capitaine de Vaisseau* qui lui fit le raport de ce qui lui étoit arrivé. Eût-il été plus sage de courir les mers au hazard pour découvrir des terres dont l'existance étoit ignorée. Mais ne falloit-il pas au contraire beaucoup de courage, de zele & d'intrépidité, pour aller à cette découverte, quoiqu'il ignorât la juste position des lieux dont on lui parloit, la route certaine qu'il falloit tenir, & les dangers qu'il pouvoit courir ?

Quand *Christophe Colomb* eut approfondit

tout ce que l'ancienne Philosophie a de plus rare, cette connoissance ne lui eût certainement servi de rien pour executer l'entreprise qui lui a si bien réüssi.

En vérité la plus grande partie des hommes seroient bien miserables, si par la seule raison qu'ils ne ressemblent pas aux grands Philosophes que V..... préconise, ils n'étoient pas capables de rien entreprendre, encore moins d'y réüssir.

Etoit-ce encore un sujet légitime de censure de blâmer des siécles dont il parle, parce que *pag. 95. 96. & suiv., si l'on y sçavoit prendre des Villes; on n'y connoissoit point encore la circulation du sang, la pesanteur de l'air, les loix du mouvement, la lumiere & le nombre des Planettes.*

Ces dernieres connoissances sont très-utiles, sans doute: je conviendray même qu'il est étonnant qu'on ne les ait pas eûës plûtôt; mais leur ignorance n'empêchoit point qu'il n'y eut alors de la valeur & du courage dans les Gens de guerre, & un brave Capitaine n'avoit pas besoin de ces découvertes pour former des Siéges & prendre des Villes, ni un habile Pilote pour sçavoir bien conduire son Vaisseau.

Je trouverois M. de V..... lui-même bien à plaindre s'il ne vivoit qu'au milieu

d'un Peuple tout composé de Philosophes & je doute qu'il y conservât bien long-tems toute son humeur Poëtique ; avec le goût qu'il affecte d'avoir pour la Philosophie, il n'eut pas dû mépriser comme il fait, *Ibid.* celle des Grecs, encore moins lui supposer des ridiculités qui ne s'y trouvoient point ou qui n'étoient tout au plus que quelques deffauts de mauvais Philosophes particuliers comme il y en a eu de tous les tems; c'est une façon de raisonner aussi injuste que peu sensée de conclure du particulier au general, & si de l'irréligion dont M. de V..... se fait un si indigne honneur, j'en allois conclure qu'il n'est qu'un fort mauvais Poëte, parce qu'il est mauvais Chrêtien en apparence quediroit-il lui-même de mon raisonnement?

Pour revenir à Bacon, que je n'ay un peu perdu de vûë qu'après son Panegyriste même, jesçai comme lui qu'il peut être regardé comme le pere de la Philosophie expérimentale; quoique je vous avoüe que je ne le sçai comme nôtre Poëte, que sur la foi d'autrui. La seule difference qu'il y a entre lui & moi, c'est que j'ai appris l'histoire de Bacon & de sa Doctrine par les Auteurs de son tems, & que M. de V..... n'a raisonné en Philosophe dans cette Lettre, & les

cinq suivantes que sur les matériaux qu'un plus habile homme a bien voulu lui fournir; c'est une Anecdote que j'aurai peut-être occasion de vous découvrir en vous parlant de la Lettre de nôtre Poëte Philosophe sur Lock.

Je n'aurois pas crû que ces deux Lettres ci m'eussent mené si loin ; mais puisque vous m'assurez que les miennes ne vous ennuyent point, c'est une preuve de votre indulgence pour moi qui me détermine à continuer la treiziéme quisuit, & dont M. *Lock* est le sujet elle sera seule la matiere de celle que j'aurai l'honneur de vous écrire ; je tremble d'avance au détail que je seray obligé de vous faire des nouveaux égaremens où notre Auteur s'est plongé.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris ce 16. May 1735.

# SIXIEME LETTRE

JE ne sçai M. (*Treiziéme Lettre.*) si je dois m'acquitter de la promesse que je vous ai faite dans ma derniere de vous découvrir la main qui a fourni à nôtre Auteur les Matériaux, dont il a pû se servir pour composer sa Lettre sur M. Lock, & quelques unes des suivantes.

Plus j'ai relû ces Lettres, plus je me suis persuadé qu'il étoit seul capable de les avoir faites. Il y avance, dit l'Ecrivain d'une piéce que je lisois, il n'y a pas long-tems, mille propos si vains qu'on peut l'en croire Auteur. Ce n'est pas assez dire s'il ne se montroit que frivole, on pourroit encore le méconnoître; mais aux impietés & aux blasphêmes dont ces Lettres fourmillent on ne peut plus s'y méprendre.

Si un sçavant du premier ordre & que je connois, a donc bien voulu s'abaisser jusqu'à l'instruire sur ce qui fait la matiere des Lettres dont il est question, il a fait assûrément un fort mauvais Disciple, super-

ficiel en tout genre. V..... ne sçait rien approfondir, & le Déïsme même entre ses mains, quoiqu'il semble être son sistême favori, est un tableau si imparfait, qu'il faut vouloir être duppe pour s'y laisser tromper. Ce qui me fâche c'est qu'il veut se couvrir de l'autorité d'un homme tel que M. Lock, & qu'il ne l'encense, que pour se donner le droit de lui faire autoriser ses impietés. A-t'il donc crû que l'on ne connoîtroit ce Philosophe Anglois que par ses prétenduës Lettres Philosophiques?

Quand il dit, par exemple, que *Plusieurs Peres de l'Eglise dans les premiers siécles ont crû l'ame humaine*, pag. 104. *les Anges & Dieu même corporels*: Que jusqu'à M. Lock, tous ceux qui ont raisonné sur l'ame ont été d'avis differents, parce que leur ignorance leur a caché ce qu'elle est: Est-ce d'après M. Lock lui-même qu'il parle? Non, dirois-je à M. de V..... si je l'entretenois comme j'ai l'honneur de vous écrire! Non M. le Philosophe, c'est d'après votre cervelle toûjours en délire; M. Lock connoissoit mieux que vous l'Etre Eternel & la nature de l'ame, & si vous aviez lû avec attention son essai sur l'entendement humain il vous auroit appris que " le premier de " tous les Etres, *qui est Dieu*, l'Etre Eternel,

" (Abregé de l'eſſay de M. Lock ſur l'en-
" tendement ch. x. pag. 191.) doit être
" une ſubſtance penſante, qu'il doit renfer-
" mer toutes les perfections qui peuvent
" exiſter. „ D'où il conclut que " la ma-
" tiere ne peut pas être le premier de tous
" les Etres, l'Etre Eternel. "

Ce Philoſophe que vous vantez tant, vous auroit encore appris dans le même endroit où il traite, *Ibid.*, *de la connoiſſance pag. 192.*, *que nous avons de l'exiſtance de Dieu*, *que* " quand nous ſommes convain-
" cus de l'exiſtance néceſſaire d'un Eſprit
" Eternel, „ ce qu'il a prouvé auparavant „
" il s'en ſuivra, que s'il a créé des Etres
" intelligens, il a donné auſſi l'éxiſtance aux
" parties les moins conſidérables de cet U-
" nivers. c'eſt à-dire deux corps inanimés,
" que tous les Etres intelligens qui ont com-
" mencé à éxiſter doivent dépendre de lui
" & n'avoir de connoiſſance & de puiſſance
" qu'autant qu'il leur en a donné : Par-là,
" *dit-il*, on établira ſa toute ſcience, ſa
" puiſſance, & ſa providence, attributs deſ-
" quels par des conſéquences néceſſaires on
" peut déduire toutes ſes autres perfections.

Après un tel raiſonnement, Monſieur, croirez-vous que V..... ſe ſoit bien familia-riſé avec les ouvrages de ce Philoſophe,

croirez-vous qu'il ait bien approfondi sa façon de penser? Vous croirez encore moins qu'il ait trouvé dans aucuns des Peres de l'Eglise le blasphême qu'il vient d'avancer; mais qu'il est honteux pour lui d'être confondu par le raisonnement du Philosophe même qu'il préconise & que tout hérétique qu'il étoit, il sçache rendre à la Divinité l'hommage qu'un Catholique lui refuse à l'ombre de l'autorité respectable de quelques Peres de l'Eglise qu'il ne nomme pas, qu'il n'a jamais lû & qui lui sont tous contraires.

Il connoit aussi peu Saint Bernard, quand il en parle avec tant de mépris. On sent bien que de la maniere dont il le fait penser, il se substituë en sa place; c'est V..... qui pense & non un Pere de l'Eglise aussi profond & aussi judicieux, & il ne le fait paroître sur la scene que pour avoir occasion d'exercer son humeur caustique & rapeller les impertinences qui ont été rebatuës tant de fois sur les Croisades de son tems.

Quelle idée, *pag.* 105., cet Auteur nous veut-il donner des Peres & des Docteurs modernes de l'Eglise, dont il lui plaît de designer quelques-uns sous des noms ridicules, croit-il par ce qu'il en dit, détruire les définitions qu'ils ont données de la na-

ture de l'ame, pour établir celle de Locke, qu'il adopte avec tant d'aveuglement, & je le répéte, sans la connoître ; car Mr. Locke lui-même dans sa troisiéme réponse à Mr. *Stillingfleet* en 1699. fait voir la certitude qu'on peut avoir par la raison ou par les idées, de l'immatérialité de l'ame, & démontre que ses principes s'accordoient avec la foi & ne tendoient nullement au Scepticisme que cet Evêque lui reprochoit.

Il falloit bien, *Ibid.*, après les Peres & les Docteurs Catholiques que l'illustre *Descartes* eut son tour ; quoique tout homme sensé soit obligé de convenir que personne n'a mieux défini la nature de l'ame que ce rare Philosophe ; cela n'a pas empêché notre Auteur de tourner en ridicule sa démonstration.

Le Pere Malbranche, *pag.* 106., n'a pas été exempt lui-même de sa critique, puisqu'il ne veut pas convenir avec ce grand homme que *nous voyons tout en Dieu*, & qu'il révoque en doute que l'ame soit un souffle & une portion de la Divinité ; & il prend de-là occasion de traiter les idées de ce Sçavant du premier Ordre, *d'illusions sublimes.*

Il faut avouër, Monsieur, qu'il faut être V..... pour avoir le front de tenir un

pareil langage! Dans quelles absurdités ne tombe-t'il pas après avoir déclamé contre tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'antiquité? N'a-t'il pas même la sotte vanité de se comparer à son Heros Philosophe dont il adopte le système, en disant comme lui, *pag.* 108., *qu'on ne lui fera jamais croire, qu'il pense toûjours.*

Je suis presque tenté de le croire; car il ne faut pas penser pour écrire comme il fait; il y a deux façons *de penser*, la bonne, & la mauvaise, notre Auteur a adopté la derniere, & il a eu beau être *une ame sçavante* dans *l'uterus* son penchant naturel ne lui a jamais fait oublier les idées malignes qu'il y a contractées, & qu'il a mises malheureusement à profit jusqu'aujourd'hui.

Qu'il ne vienne donc plus nous citer M. Lock, & nous dire, *Ibid, qu'il a ruïné les idées innées*, ni ce Philosophe ni lui ne vous le persuaderont point; car de deux choses l'une, si ce qu'il lui fait dire avec *Modestie* pag. 109. *que nous ne serons jamais capables de connoître si un Etre purement matériel pense ou non*, est vrai; ce Philosophe est tombé en contradiction avec lui-même plus d'une fois. Par exemple, (Essay sur l'entendement de M. Lock ch. x. p. 189.) voici comme il s'explique dans son Essay

" sur l'entendement, „ Nous ne pouvons " concevoir que deux genres d'Etres, *les* " *uns* sont purement matériels & destituez " de tout sentiment & de toute perception comme les roignures des ongles... (voyez Memoi. de Trevoux Septembre 1725. *pag.* " 1681.) *les autres* ont du sentiment & " de la perception, nous nous reconnoissons " dit-il, dans cette classe d'Etres, j'apelle- " ray ces genres d'Etres, Etres pensants & „ Etres non-pensants ...„ Ce raisonnement signifie-t'il autre chose que nous sommes des Etres pensants & nullement matériels, & que sa premiere proposition fut déclarée scandaleuse par les Theologiens de sa Secte, & que le feu Evêque de Worchester qui la combatit ne se servit pour le confondre que de ses propres écrits : ce Prelat ne fut pas le seul & cette proposition révolta tous les Anglois de bon sens.

*p.* 109. *Il ne s'agit point de Religion dans cette affaire* : C'est la réflexion de notre Auteur. Où a-t'il pris qu'il ne s'agit point de Religion? Si l'ame est matérielle & mortelle, que devient-elle après sa mort? Rien : A quoi serviroit donc la Religion, il n'est donc plus besoin d'aucun culte, nous ressemblons aux bêtes qui retournent dans le néant? Quelles horribles conséquences! Et

je frémis quand je sçai que c'est un Chrêtien qui les veut réduire en maximes.

*Il falloit*, dit-il, pag. 210., *examiner sans aigreur si la matiere peut penser, & si Dieu peut communiquer la pensée à la matiere*: Mais il ne sçait pas encore comment on en use avec les Blasphêmateurs & les Impies, il faudroit lui apprendre qu'on n'outrage point impunément la Majesté Divine, & que l'on ne se tire point d'affaire par une sotte comparaison, telle que celle qu'il fait de *Despreaux* avec les mauvais Poëtes.

En un mot nous sommes persuadés de l'immortalité de l'ame, il n'y a que les impies qui la revoquent en doute; tout nous démontre la connoissance d'un Etre créé, tous les Chrêtiens, je dis même plus, toutes les Sectes du monde en conviennent, & l'Auteur lui-même nous fait la grace de convenir, *pag.* 111. *que le bien commun de tous les hommes demande qu'on croye l'ame immortelle*, il a bien de la bonté; mais s'il en étoit bien persuadé, douteroit-il du genre de sa nature? Feroit-il ensuite tant de raisonnemens faux? Et les conséquences absurdes qu'il en tire seroient totalement ignorées. Il ne feroit pas dire à M. Lock, *pag.* 113. & *suiv. Vous ne concevez ni la matiere ni l'esprit, comment osez-vous assûrer quelque chose?*

Avec un pareil raisonnement, quelle multitude d'impietés ne débite-t'il pas ! Ne veut-il pas nous comparer aux bêtes, à qui il accorde *les mêmes organes, les mêmes sentimens & les mêmes perceptions* que nous avons : De-là combien d'argumens peu consequens ne tire t'il point, & qui cependant ne prouvent rien à son ordinaire.

Enfin il veut nous prouver que *la modeste Philosophie de* Lock *loin d'être contraire à la Religion, elle lui serviroit de preuve.* Nous ne nous y laisserons pas surprendre, nous avons des regles certaines, dont tout homme sensé ne s'écartera point, & puisque ce Sistême Philosophique n'a pas fait fortune en Angleterre, où il a été refuté si solidement, quoiqu'en dise l'Auteur des Lettres, je ne crois pas qu'en aucune partie du monde Chrêtien, il trouve d'autres Apologistes que lui ; il est même obligé d'en convenir en quelque façon, lorsqu'il dit que, *p.* 116. *Les Philosophes ne feront jamais une Secte de Religion.*

Ce discours est un préservatif qu'il donne sans y penser contre son prétendu Sistême, & il a beau dire que les Theologiens sont ceux qui mettent ordinairement le trouble dans la Religion ; on sçait à quoi s'en tenir là-dessus ; il ne faut qu'ouvrir les

livres pour demontrer le contraire, & prouver que le libertinage & l'indépendance seuls ont donné la naissance à toutes les heresies.

Il n'auroit pas été difficile à tout autre qu'à moi de relever bien des endroits particuliers que j'ai passé sous silence; mais je vous avouëray que ces matieres sont trop délicates pour moi; je ne suis pas Philosophe né comme M. de V..... & je n'ay pas la science infuse; je me suis contenté de vous développer tout ce qui m'a paru contraire au bon sens, & que tout homme un peu sensé auroit aperçû aussi-bien que moi. Je ne sçai pas même si je n'ai pas été plus loin que ma portée; mais il faut convenir que les erreurs y sont semées trop grossierement pour ne pas sauter aux yeux, ainsi je me persuade qu'elles ne feront aucune impression sur qui que ce soit.

Je passeray fort legerement sur les trois ou quatre Lettres suivantes qui feront le sujet de la premiere que j'aurai l'honneur de vous écrire: je seray peut-être assez heureux pour vous y faire voir que l'Auteur est aussi mauvais Philosophe que dans ses précedentes il m'a paru mauvais Chrêtien.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris ce 23. May 1735.

# SEPTIE'ME LETTRE

IL faut vous satisfaire M. & devenir Philosophe malgré moi, puisqu'absolument vous me forcez à vous rendre compte des Lettres sur *Descartes & Newton* & sur les suivantes qui sont dans le même genre ; mais je vous avoüe que je suis presqu'aussi étonné que l'Auteur nous apprend qu'il le fut quand il arriva à Londres, de traiter des matieres que j'entends peu ou presque point du tout, & qui ne sont pas même de mon goût, de quelqu'utilité qu'elles soient.

L'Auteur débute assez bien en faisant voir la contrarieté de sentimens des deux Philosophes qui ont chacun leurs partisans en Angleterre : mais en parlant de Newton, il ne nous donne uniquement que l'époque de sa mort, & releve beaucoup la magnificence de la pompe funebre qu'on lui fit. *Il fût enterré*, dit-il, pag. 120., *comme un Roy qui auroit fait du bien à ses Sujets.* Il me paroit qu'il auroit pû trouver dans le cours de la vie de ce grand Homme de quoi s'é-

tendre d'avantage sur les loüanges qu'il mérite; l'anecdote à laquelle il réduit tout son éloge, flattent plus la vanité des vivans qui aspirent au même honneur, qu'elle ne releve le mérite & les grandes qualités de celui que l'on veut préconiser.

Notre Auteur néanmoins ne prétend pas lui refuser ce qui lui est dû. Il sçait les éloges qu'on lui a donné, il nous parle de celui que *M. de Fontenelle* a prononcé, mais il n'en parle que pour avoir occasion de nous apprendre qu'il ne fut pas bien reçû en Angleterre; *il fut critiqué de plusieurs*, dit-il, pag. 121. (*& ceux là ne sont pas les plus Philosophes*) *parce que*, ajoûte-t'il, *Descartes étoit François.*

Quelle étoit donc le crime de M. de Fontenelle? M. de V..... nous l'apprend, c'est qu'il avoit comparé Newton à Descartes. M. de V..... a été sans doute du nombre des censeurs dont il parle, outre qu'à ses yeux il suffit presque d'être *François* pour ne plus mériter le titre d'homme de mérite, il étoit alors refugié en Angleterre, & son interêt qu'il sçait souvent consulter aux dépens de la justice & de la vérité, demandoit qu'il parlât comme ceux des Anglois à qui il vouloit plaire.

Il sera pourtant forcé d'avoüer que M. Newton

Newton avoit puisé toute sa Philosophie dans la Geométrie *de Descartes* & les ouvrages de *Kepler*, il a été plus loin qu'eux dans ses connoissances; si dès l'âge de vingt-quatre ans il avoit fait de très-grands progrès dans la Géométrie, c'est que son assiduité à l'étude, la pénétration de son génie & les réflexions sur les écrits qu'il lisoit, lui en avoit fait sentir la solidité comme les deffauts, qu'il avoit évité ceux-ci, & que l'autre avoit toûjours été son guide & sa lumiere.

Il leur devoit donc en quelque sorte la perfection même où l'on prétend qu'il est arrivé, & ce seroit lui faire injure que de croire qu'il cessât de regarder comme ses Maîtres, ceux dont il s'étoit fait d'abord tant d'honneur d'être le Disciple, & qui lui avoient ouvert la route dans laquelle il avoit si heureusement marché, à l'aide de leurs lumieres. L'ingratitude n'est pas ordinairement le défaut des Grands-Hommes; plus ils ont été de bons génies, plus ils ont évité ce vice, qui n'est le partage que des esprits vains & superficiels.

M. de V..... lui-même louë quelques fois M. Descartes, & il a raison: Mais comme ce Poëte ne se suit pas long-tems dans ses principes, il blâme en plus d'un endroit ce Philosophe sans équité, comme il l'a peut-être

loüé sans connoissance. Par exemple, seroit-il bien caution de l'anecdote qu'il nous donne à la fin de son éloge? *On lui proposa*, dit-il page 124., *une pension de mil écus pour l'attirer en France, il y vint, paya les frais de la Patente qui se vendoit alors, n'eut point de pension, & fut obligé de s'en retourner.*

A ce trait de satyre je reconnois V....? Mais a-t'il bien pensé qu'un pareil procedé qu'il met sur le compte de notre Gouvernement de ce tems-là, n'a ni fondement ni même de vrai-semblance? On connoissoit trop alors le vrai mérite pour l'insulter, & s'il y avoit quelque profusion dans le ministere, ce n'étoit presque qu'en faveur des Gens de Lettres. Le Philosophe en cela n'étoit point distingué du Poëte ou de l'amateur de l'antiquité, & l'on ne manquoit pour l'ordinaire à recompenser que ceux qui n'étoient point connus. Je ne crois pas que M. de V..... l'ignore; mais s'il l'eût avoüé il n'eut pas trouvé de matiere à sa satyre, c'est par la même raison qu'il revient sur les honneurs que l'on a rendus en Angleterre à M. Newton, le parallelle qu'il en fait avec le prétendu traitement fait à Descartes & *le bonheur* du premier *d'être né dans un Pays libre*, n'est mis ici que pour faire conclure à quiconque ne connoit point

notre Gouvernement, que l'on n'y est traité qu'avec dureté, & qu'on ne sçait point y estimer le merite.

Mais si cette réflexion, conséquence naturelle des paroles de nôtre Auteur, est injurieuse à la France, quel mépris ce hardi Censeur ne témoigne-t'il pas pour les regles les plus certaines de la Morale Evangelique, quand il dit, *qu'on peut admirer Newton d'avoir vécu sans aucune passion, mais qu'il ne faut pas blâmer Descartes d'avoir eu des foiblesses*: car ce qu'il apelle ici des foiblesses, les loix Ecclesiastiques & civiles même, les condamnent comme de grandes fautes. Mais un Apologiste de la nature humaine corrompile, tel que V..... se montre dans ses Lettres, & surtout dans celle où il ose se mesurer avec M. Pascal, est-il capable de respecter quelques loix? Non: M. de V..... oublie même souvent celles du bon sens. Dans cette même Lettre, tantôt Descartes à ses yeux est un *rêveur*, & tantôt c'est un grand Philosophe: Newton a le pas sur lui, dans une page, & ailleurs c'est, *pag.* 126., *un Hercule de la fable à qui l'on a attribué tous les faits des autres Heros.* Ici Descartes peut être lû avec beaucoup d'utilité, & là ses ouvrages fourmillent de fautes. L'homme de Descartes

n'eſt ſelon lui que l'homme de Deſcartes, fort éloigné de l'homme véritable. Il le dit mais à qui le fera-t'il croire? Je ne ſçai ſi j'augure bien, mais je crois que toute ſa Critique toute hardie qu'elle ſoit, ne fera point fortune; & *l'homme de Deſcartes, pag.* 128. *&* 129., ſera toûjours préferé à l'homme de V..... qui eſt trop ſuperficiel lui-même pour en ſçavoir faire une juſte difference.

Mais voyons ſi Newton eſt auſſi ſupérieur à Deſcartes qu'il le dit, & ſuivons-le s'il m'eſt poſſible ſur le ſiſtême de *l'attraction.*

*Quinziéme Lettre.* Avant que de parcourir ce que M. de V..... en dit, il eſt bon de vous avertir que M. Newton a eû ſoin de prévenir ſon Lecteur qu'il ne traite rien que Mathematiquement, & qu'il n'a jamais prétendu que les cauſes de ſon ſiſtême fuſſent phiſiques. C'eſt ce qui a trompé notre Auteur, qui les croit & nous les donne pour telles; le mauvais uſage qu'il a fait des matériaux qu'on lui a fourni, l'a induit en erreur, les raiſonnemens qu'il a faits ſur le ſiſtême de ce Philoſophe portent tous à faux: pourquoi auſſi va-t'il ſe mêler de ce qu'il n'entend point? Je n'entreprendrai pas cependant de le refuter: il faudroit compoſer un volume, & ſi je n'ai pas

assez de lumieres pour traiter solidement ces sortes de matieres, je seray du moins assez sage pour n'en point parler. Les disputes d'ailleurs qui se sont excitées sur ces differens systêmes, ont tellement éclairci ses questions de part & d'autre, qu'il y auroit de la témérité de vouloir y ajoûter quelque chose de nouveau; M. de V. lui-même me rend sage à ses propres dépens, & j'adopte volontiers sa maxime, *qu'en Philosophie il faut*, pag. 132., *se défier de ce qu'on croit entendre trop aisément, aussi-bien que des choses qu'on n'entend pas.*

S'il avoit suivi cette maxime, il ne seroit pas entré si avant dans ces systêmes; il n'auroit pas tenté de vouloir en être Juge, avant que d'avoir sérieusement essayé ses forces; il auroit entrepris encore moins de donner des leçons à Descartes.

Il voudroit nous insinuer que Newton anéantit les tourbillons grands & petits; mais il n'oseroit l'assûrer affirmativement, & se contente de dire, *pag.* 134. *& suiv. il semble anéantir.* Sur cette prétenduë autorité, il déclare une guerre implacable aux grands & petits tourbillons, & tout de suite il glisse une tirade de preuves mal cousuës de Newton qu'il n'entend point lui-même, & qui parconséquent deviennent inintelli-

gibles à ceux qu'il voudroit endoctriner ; & il conclut enfin d'après ce Philosophe *pag.* 136. *que le plein est impossible*, & est obligé de convenir *qu'il nous ramene le vuide qu'Aristote & Descartes avoient banni.*

N'êtes-vous pas bien persuadé M. par ces raisonnemens du renversement des tourbillons de Descartes? Je crois que vous n'en êtes pas plus sçavant, pour moi je vous assûre que je ne suis pas plus instruit que je l'étois auparavant : la prétenduë connoissance *du principe secret qui cause à la fois le mouvement de tous les corps*, pag. 137., *celestes*, *& qui fait la pesanteur sur la terre*, n'est pas plus certaine malgré la découverte que M. *Picart.*, pag. 139., fit de l'exacte mesure de la terre, & qui engagea M. Newton à reprendre ses premieres idées qu'il avoit abandonnées, les calculs qu'il fait ensuite, sa prétenduë démonstration, *que la Lune pese sur la terre*, celle *que la terre & la Lune pesent sur le Soleil qui est le centre de leur mouvement*, les raisonnemens & les conséquences qu'il en tire ensuite, sont si singulieres & portent tellement à faux, quoique autorisées par le celebre Newton, qu'elles ne méritent qu'un parfait mépris, & l'Auteur qui les adopte auroit gardé, selon moi, sur ces matieres un silence qui

lui eut fait honneur, si son amour propre ne l'eut pas aveuglé sur le mérite universel qu'il croit avoir, & dont tout homme un peu éclairé se mocque.

C'est par une suite de cette suffisance, qu'il attribuë hardiment au fameux sistême de l'attraction, la cause du flux & du reflux de la mer, pag. 144. & suiv., *la proximité de la Lune dans son plein, & quand elle est nouvelle, & son éloignement dans ses quartiers combinez avec l'action du Soleil rendent*, dit-il, *une raison sensible de cet évenement* dont la cause jusqu'à present nous est inconnuë : voilà toute la raison qu'il en donne, *qui potest capere capiat.*

Quelle solution, il vaudroit bien mieux ne rien dire.

Les Cometes auſquelles il veut donner une véritable place, toûjours suivant le sistême de M. Newton, ne sont pas dans une demeure ni plus assurée ni plus fixe : mais l'incertitude de tous les Philosophes, tant anciens que modernes sur ces Phœnomenes extraordinaires, la diversité même de leurs sentimens sur les évenemens heureux ou malheureux qu'ils annoncent, disent-ils, ne sert encore qu'à me confirmer dans le doute où je suis de leurs causes, & malgré la probabilité du sentiment de Newton qui

croit les Cométes bienfaisantes & les raisons qu'il en donne, je n'y vois rien qui m'engage à l'adopter plûtôt que celui des autres, & j'observe là-dessus comme bien d'autres personnes sensées, une éxacte neutralité.

Je ne suis donc point étonné si MM. Sorin, & de Fontenelle, aussi-bien que tous les autres Sçavants François, ont fait des reproches à M. Newton sur son principe de l'Attraction qui ne s'entend qu'avec beaucoup de peine, & il faut y être aussi réellement familiarisé que V..... s'est imaginé être pour y comprendre quelque chose, car il faut convenir que le terme d'*impulsion* est bien plus significatif & se fait mieux sentir, & malgré les prétenduës bonnes raisons qu'il met dans la bouche de M. Newton, qui se seroit peut-être rendu à celles de nos Philosophes François, ses décisions mêmes accompagnées du ton décisif avec lesquelles il les donne, ne seront toûjours rien moins que des Oracles. Ses raisonnemens, d'ailleurs, ne sont point assez concluants pour faire loy parmi nos Sçavants, ni parmi ceux des autres Nations, ni des Anglois mêmes.

Ils conviennent tous néanmoins du mérite de M Newton, de la profondeur de son érudition & de sa modestie au sujet de ses découvertes. Comment n'en pas convenir quand on est équitable, après les preuves qu'il en a

tant

tant de fois données ? Je me rappelle entr'autres celles-ci qu'il est bon de vous faire remarquer. Je la trouve dans une Lettre du *Commercium Epistolicum*. Quand *Nicolas Mercator* eut publié sa Logarithmotechnie, quoique M. Newton eut déja fait sa découverte *des suites infinies*, il eut la modestie de dire, *qu'il avoit cru que son secret étoit entierement trouvé par Mercator, ou le seroit par d'autres, avant qu'il fut d'un âge assez mûr pour le composer.*

Mais revenons : le calcul des proportions & la démonstration des effets ne prouvera jamais la réalité phisique de l'Attraction ; & jamais l'Auteur, sans peut-être y penser, ne l'a si bien démontré que lorsqu'il dit que *la cause de cette cause est dans le sein de Dieu*, par conséquent impénétrable pour lui & pour tous ceux qui cherchent ou qui veulent en démontrer la réalité.

*Seiziéme Lettre.* Parcourons presentement les réfléxions de M. de V..... sur l'Optique de ce Philosophe & voyons si ses réfléxions ont plus de solidité que celles qu'il vient de faire sur le Sistême de l'Attraction.

Le début de notre Auteur dans cette Lettre est presque celui d'un poëme, cela n'est point étonnant ; mais un si pompeux préambule n'étoit pas absolument néceſſaire pour nous annoncer la venuë de Newton, qui *avec le*

*seul secours du Prisme, a demontré aux yeux que la lumiere est un amas de rayons colorez qui tous ensemble donnent la couleur blanche.* Il auroit pû s'en tenir à l'exposition simple du Sistéme de M. Newton sans vouloir faire des raisonnemens à perte de vuë, qui portent à faux & qui ne feroient que jetter dans la confusion ceux qui voudroient s'en servir & approfondir ses raisonnemens: A quoi bon cette longue & ennuyante subdivision de rayons, aussi-bien que la cause des couleurs dans la nature qu'il s'efforce de démontrer clairement, mais qui néanmoins est fort obscure? Car ne pourroit-on pas lui demander dans quelle vuë il a composé ses Lettres; l'on sçait que sa premiere intention a été de les donner aux Anglois, comme il a fait effectivement; a-t'il donc prétendu leur apprendre quelque chose de nouveau sur le compte de leur illustre compatriote, eux qui tiennent journellement ses ouvrages entre leurs mains; s'est-il imaginé rendre ce Sistéme plus à la portée du vulgaire? Si cela est il s'est donné bien de la peine envain pour y réussir; car non-seulement il n'a pas rendu correctement le Sistéme de l'Auteur, ni selon ses idées, mais encore si j'en crois les Sçavants que j'ai consulté, il l'a estropié: Je crois plûtôt que l'unique but qu'il s'est proposé n'a été que de démontrer la

supériorité de *Nevvton* sur *Descartes* en fait de Philosophie, ou bien qu'il a voulu suppléer à ce que Newton n'a pas achevé dans son Traité d'Optique demeuré imparfait.

*Dix-Septiéme Lettre.* Il est aussi confus dans sa dix-septiéme Lettre *sur l'Infini & la Chronologie* de ce Philosophe ; & toûjours forcé d'avoüer que notre Descartes fut toûjours *son précurseur.* M. *Vallis* le suivit & alla plus loin. *Mercator* dont je vous ai déja parlé publia sa démonstration de la Quadrature de l'hyperbole, & Nevvton enfin y mit la derniere main.

M. de V..... tâche d'en démontrer la pratique, mais avec quelle imperfection ! il fait ensuite des dissertations assez inutiles sur différens sujets pour prouver combien MM. *de Leibnits* & *Bernoully* étoient injustes de lui en avoir disputé l'invention.

Enfin il le veut faire encore le Pere de la Chronologie : Il est vrai que M. Nevvton en avoit composé un Sistéme, mais il est mal digeré & très-défectueux : Ce Sçavant l'avoit senti lui-même, comme il y a lieu de le croire, & c'est sans doute par cette raison qu'il n'eut jamais le dessein de le donner au Public. S'il ne pût refuser un précis à la Princesse de Galles, il fut très-mortifié lorsqu'il le sçut traduit en François sous le titre d'*abregé de la*

*Chronologie de Newton.* Il s'en plaignit très-vivement à M. *Freret* de l'Académie des Belles Lettres qui y avoit joint de sçavantes observations auſquelles je vous renvoye ; & ce fut peut-être pour la premiere fois que M. Newton ſe laiſſa emporter au reſſentiment, de ce qu'on ne lui avoit pas tenu parole.

Tout ce que j'en dirai, c'eſt qu'il y a lieu de croire que ce Siſtéme, tout ingénieux qu'il eſt, ne fera fortune nulle part, ſur tout quand il n'aura que des Poëtes pour apologiſtes.

Je ne ſçai, Monſieur, ſi vous ſerez content de mes courtes réfléxions ſur tant de ſujets importans que notre Auteur a voulu traiter, mais il faut que ce ſoit vous pour avoir entrepris d'y répondre ; je ſuis perſuadé que vous me trouverez au-moins auſſi ſuperficiel ſur ces matieres que M. de V..... Mais encore une fois c'eſt votre faute. Je vous ai fait l'aveu ſincere de mes foibles connoiſſances là-deſſus, ou plûtôt de mon ignorance parfaite, ainſi ne vous en prenez qu'à vous-même ſi je ne vous ai pas ſatisfait autant que vous l'auriez deſiré & que je l'aurois ſouhaité, mais je ne me ſuis pas engagé à davantage.

Les Lettres ſuivantes de Monſieur de V. pourront me mettre plus à portée de remplir votre attente par les réfléxions dont elles me donneront occaſion de vous faire part ;

ces Lettres roulent sur *la Tragedie* & *la Comedie* : Notre Auteur s'y dévelope lui-même sans le secours de personne : je vous le ferai connoître dans celle que j'aurai l'honneur de vous écrire l'ordinaire prochain.

J'ai l'honneur d'estre, &c.

A Paris ce 29. May 1735.

## HUITIEME.

# LETTRE.

IL est tems, Monsieur, de retrouver M. V..., 18. *Lettre. pag.* 220., depouillé du caractere de Philosophe qu'il avoit emprunté & qui lui convenoit si peu ; il va se montrer tel qu'il est dans sa Dix-huitiéme lettre sur la *Tragedie.*

Il se fait reconnoître aux premiers signes de cette lettre par son affectation a humilier, s'il pouvoit, sa Nation en ne negligeant pas les plus petites occasions de la mortifier.

La maniere dont il parle des premices de nôtre Theatre, fait sentir visiblement combien les nations étrangeres lui paroissent en tous genres préferables a la sienne.

Croit-il nous apprendre quelque chose de nouveau, quand il nous donne *Shakespear & Lopez de Vega* pour les Peres du Theatre d'Angleterre & d'Espagne ? je n'entre point dans la question de sçavoir s'ils firent representer leurs pieces sur de vrays Theatres, tels que nous les avons aujourd'hüy, ou s'ils

se servirent de *Treteaux*; mais je sçay que dans ces tems là nous avons eû des genies heureux qui meriterent les éloges des plus grands hommes de leur tems.

*Jacques Grevin* qui mourut en 1570. à l'âge de vingt-neuf ans auroit peut-être été aussi loin que Shakespear dont il étoit contemporain, si la mort n'eut pas sitot tranché le cours de sa vie. Sa Tragedie de *Cæsar* auroit pû aller de pair avec celle du *More de Venise*, & je ne doute pas que M. de Voltaire qui passe pour avoir du goût en genre de Theatre n'en eut trouvé dans cette piece, lui qui convient que son Shakespear en étoit totallement depourvû. Notre poëte au contraire étoit un des plus beaux genies de son tems, il mettoit de l'esprit dans tout ce qu'il faisoit, ses idées étoient pour l'ordinaire assez justes; enfin il merita les loüanges de MM. *de Thou & duVerdier*, & ces deux sçavans, surtout le premier, ne les prodiguoient point pour l'ordinaire mal à propos; le celebre *Ronsart* ne dédaigna pas même de le chanter dans ses vers.

On ne trouveroit point à la verité dans les pieces de Grevin ces *morceaux si grands & si terribles* qui sont l'objet de l'admiration de M. de V.... dans *ces farces monstrueuses*, mais qui ne sont point de notre

goût, & malgré le succez que ces pieces Tragiques ont encore aujourdhuy en Angleterre, je ne puis convenir avec l'auteur que *le tems qui fait seul la reputation des hommes, puissent rendre à la fin leurs deffauts respectables.* Cette reflexion me paroit contre les loix du bon sens; l'experience même peut nous convaincre tous les jours de sa fausseté, sur tout en fait d'ouvrages de Theatre, puisqu'a mesure qu'un auteur s'y apperçoit de quelque deffaut qui blesse le public, auquel il s'efforce de plaire, il fait tout ce qu'il peut pour le rectifier; notre Auteur lui-même s'est trouvé plus d'une fois dans le cas: & les Anglois ne sont pas assez depourvûs de bon sens pour adopter sa réfléxion: que M. de V.... dise plûtôt que le genie de cette nation en fait de Tragedie & de quelque spectacle que ce soit, est de vouloir que toutes les parties de l'action soient represéntées avec toutes leurs circonstances, il dira vray: ils sont même assez dans le goût de voir la scene ensanglantée, & je croy que ce sont les seuls qui ayent conservé d'après les Grecs, qui sont les premiers inventeurs de la Tragedie, un goût aussi bizarre, pour ne pas dire aussi cruel.

Grevin ne fut pas le seul de son tems qui travailla avec succez pour le Theatre. Ei-

enne *Jodelle* ce poëte presque aussi fecond que *Lopez de Vega* fut le premier qui donna des Tragedies en notre langue; *sa Cleopatre Captive & sa Didon se sacrifiant* lui firent un nom, plûtôt par le merite de la nouveauté que par les pieces en elles mêmes, j'en conviens; mais il faut avoüer aussi que depuis lui, notre Theatre s'est poli de telle façon que j'ay de la peine à croire qu'il s'en trouve chez quelque nation que ce puisse être, de plus épuré ni de plus parfait.

J'avouë que le Grand *Corneille* commença à le mettre dans le jour où nous le voyons aujourdhuy, en 1632. mais je doute que les Theatres Anglois & Espagnols fussent au degré de perfection où le notre étoit pour lors. Lopez de Vega étoit vivant encore puis qu'il ne mourut qu'en 1636. il est vray que Shakespear étoit mort bien auparavant, ce fut en 1576. mais toutes les sotises qu'il faisoit representer sur la scene & dont M. de V.... convient lui-même, ne me le feront jamais regarder comme le *Corneille des Anglois*, qualité qu'il lui donne bien gratuitement; car encore une fois je ne puis comprendre comment des sottises aussi palpables que celles qu'il raporte, *p.* 212 & 213., ont été retranchées dans les pieces *d'Otway*, & que celles de Shakespear

ayent été conservées jusques a present *jure antiquitatis* uniquement: cette preference me paroit singuliere?

Ce n'est donc point faire honneur au discernement d'une nation aussi éclairée que celle d'Angleterre, mais voyons si *quelques traits frappans* dont l'auteur nous donne la traduction versifiée, pourra justifier cette nation de son indulgence pour son auteur favori.

Il y a de la pensée il est vray: mais l'affectation que l'auteur fait paroître, *p.* 215., en traduisant ce monologue peu édifiant, me paroit un peu hors de saisons & même plus j'y réfléchis & moins j'y trouve une certaine grandeur d'ame qui doit toujours être inseparable du caractere de Heros & le rôle de Chretien qu'il lui fait faire est en effet trop timide.

Je vous avoüe que le second passage du Poëte Dryden, *p.* 217, est plus de mon goût. Il me paroit plus naturel, plus simple, & en même tems très-élevé: au reste il est étonnant que l'Auteur n'eut trouvé dans ces deux auteurs que ces deux passages à citer, où son affectation trop marquée a choisir ce qu'il y a de plus libertin n'est point du tout pardonnable, & d'ailleurs vous m'avouërez que de petits morceaux detachez, de cette espece, quelques beaux qu'ils puissent être

morale à part, ne peuvent point faire passer des pieces barbares telles que M. de V... nous les dépeint : en un mot c'est un goût si extraordinaire, que je ne puis tout réel qu'il est chez les Anglois, leur passer de preferer leur *Shakespear* a M. *Adisson*, ni a M. de V.... de les en applaudir en quelque façon en le qualifiant de *Corneille de leur Theatre.*

Je n'entend point trop pourquoy l'auteur se plaint de M. *Muralt dans sa 19 Lettre p.* 221. de ce que dans ses lettres sur les Anglois, il s'est contenté, en parlant de la *Comedie*, de critiquer le Comique *Shadwal* : il me paroit néanmoins que sa critique est juste, puisqu'il convient lui-même que cet auteur étoit mepriſable & qu'il n'étoit tout au plus regardé que comme un farceur.

Je croirois au contraire que ce sage écrivain n'a fait que ce qu'il a dû, puisque les excellens Auteurs qui, sur la bonté de leurs ouvrages, sont à l'abri de toute critique, se font assez connoître par eux mêmes, & M. de V.... a beau dire qu'il a vû en france *tout Paris condamner des pieces & tout Paris les courir*, cela est très rare ; & il faut que ce soit ou la nouveauté du spectacle, ou le sujet qui est traité, qui y attire la foule : d'ailleurs les auteurs en France, ne sont pres-

que pas en usage de soumettre dans les commencemens, leurs pieces à la critique du Public, par l'impression; V .... lui même a senti plus d'une fois l'utilité de cet usage. Car il faut convenir que souvent le talent de l'Acteur aide à faire passer les endroits foibles d'une piece, qu'on ne pouvoit suporter en les lisant: je ne blameray donc point le public de suspendre son jugement sur les pieces qu'on lui donne: l'action representée avec art peut le seduire; mais sitôt qu'on le met en état de juger par la lecture, il ne s'y trompe point; c'est ce que je vois tous les jours.

Mais revenons à *Wicharley* qui paroit être un des Auteurs favoris de V...., le portrait qu'il en fait semble flatter son amour propre par la connéxité qui se trouve entr'eux: mais je ne puis approuver le parellele qu'il fait du Misantrope de *Wicharley* avec celui de *Moliere*, & le defaut d'intrigue qui s'y trouve, dit-il, & qui est oublié dans Moliere, n'en fait pas, selon moy, un éloge parfait, puisqu'il est obligé lui même de convenir qu'il est non-seulement contre nos mœurs. mais que même sur ce qu'il en dit, il doit être contre celles de toute nation policée

L'Auteur ignore-t'il combien les obscenités quelques ingenieuses qu'elles soient, sont mépriſables? elles revoltent même les plus

libertins dans de certaines occasions & lors qu'elles sont mal placées ; & à plus forte raison sur le Theatre Comique, dont l'unique but doit être de corriger les vices.

Est-ceque le Theatre Anglois est entierement depourvû de sujet ? je ne le puis croire : & en verité il est honteux à M. de V .... d'affecter de nous donner, *p.* 126., pour *l'ecole de l'esprit*, l'école du vice le plus honteux, dont les libertins mêmes les plus outrés ne pouroient s'empecher de rougir, & quelque libre que soit *l'école des femmes* de Moliere, elle n'a jamais pû servir de modele a son Wicharley sur le canevas qu'il nous donne de sa piece.

L'Auteur ne se fait pas moins connoître sur ce qu'il seroit capable d'entreprendre, lors qu'il parle du Chevalier Wanbrouck ; quoy que le portrait qu'il en fait ne soit pas avantageux pour lui, il ne le place dans sa lettre que pour pouvoir être à porté de blâmer la moderation de cet Auteur de n'avoir pas marqué son ressentiment de sa detention a la Bastile, dans l'ouvrage qu'il y composa. Il faut être bien aveuglé sur son propre compte pour se faire connoître à si peu de frais.

M. de V .... ne connoit rien au-dessus du titre d'Auteur, le compliment qu'il fait dans sa lettre à M. *Congreve* le prouve assez

la modestie de cet Auteur Anglois ne lui convient point parce-qu'il n'est pas aussi presomptueux que lui. Je suis neanmoins étonné de l'éloge qu'il en fait, puisque des trois Auteurs Anglois dont il parle, celui-cy est dit-il, le plus spirituel & le plus exacte.

Cet aveu ne lui coûte pas peu à faire, mais le merite de M. Congreve l'a emporté. Aussi n'est-il pas long-tems sans s'en dédomager par un trait de satire contre le gouvernement.

La pension de mille Ecus que le Roy d'Angleterre donne à M. *Gibber* en qualité de son Poëte lui en a fourni l'occasion; mais le motif qui le fait parler est trop bas pour qu'il merite d'être relevé.

Au reste je ne crois pas qu'il prenne envie à personne d'aller à Londres, & d'y rester trois ans pour voir seulement la Comedie tous les jours, ce seroit un tems bien mal employé, sur tout, sur le portrait que nous en fait l'Auteur, je ne comprend pas, pour un homme d'esprit comme M. de V... & qui se donne lui même partout pour tel, le raisonnement qu'il fait sur *Plaute & Aristophane*; car la consequence de n'être ni Grec ni Romain ne conclut pas qu'on ne puisse connoître le genie de ces deux Nations, & par consequent *la fineße des bons mots*; une pareille decision n'est pas juste & porte à faux

Je suis faché du peu de discernement de l'Auteur, les ouvrages de ces deux grands hommes qui se sont conservez jusqu'à nos jours avec tant de soin en sont une preuve bien plus concluante.

Je ne puis cependant m'empêcher de lui rendre la justice qui lui est duë sur ces deux lettres, où l'on trouve des réflexions très judicieuses sur le Theatre Anglois; il auroit bien fait de s'en tenir là, mais son génie caustique & libertin l'emporte toujours: je compte vous le demontrer dans la premiere lettre que j'auray l'honneur de vous écrire en vous faisant l'analise de la sienne sur les Seigneurs qui cultivent les lettres.

J'ai celui d'être, &c.

A Paris ce 1 Juin 1735.

# NEUVIE'ME LETTRE,

LA Cour de France (*Vingtiéme Lettre*) est l'objet de l'imprudente Critique de notre Auteur, & ce que vous ne croirez qu'avec peine, Monsieur, notre Monarque lui-même n'en est point exempt.

Les beaux Arts, selon lui, sont négligez en France; les Courtisans qui les cultivoient autrefois les ont abandonnez aussi-bien que les Belles Lettres.

Tel étoit, selon lui, l'état des Lettres en France en 1727. On seroit tenté de demander si celui qui parle ainsi est un étranger qui n'est jamais sorti de son païs & qui ne connoit la France que de nom. Car quoiqu'il soit peut être vrai de dire que les Lettres ne sont pas aujourd'hui aussi cultivées à la Cour que du tems de LOUIS XIV. on ne peut dire cependant qu'elles y soient entierement négligées, encore moins qu'elles y soient abandonnées.

Il y avoit en 1727. comme en 1680. des Courtisans qui occupoient leur loisir aux Beaux Arts, qui cultivoient la belle Littera-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0094
DFG

ture, qui aimoient les Gens de Lettres, qui les recherchoient, qui se plaisoient à leur conversation. Les exemples n'en sont inconnus qu'à ceux pour qui la France est un païs aussi étranger que la Chine. Mais pour M. de V..... qui y a vêcu, qui n'y a été recherché qu'à titre de Bel-Esprit, & qui sans ses talens y eut été entierement inconnu, c'est mauvaise foi, ou une furieuse démangeaison de contredire cequ'il y a de plus évident, qui l'ont porté à parler ainsi.

Que l'on prenne la liste de nos Sçavans, de ceux qui font honneur aux Lettres, combien en trouvera-t'on, même encore aujourd'hui, parmi ceux que leur rang & leurs dignitez élévent d'ailleurs au-dessus du vulgaire?

S'il vouloit loüer l'Angleterre, étoit-il nécessaire qu'il cherchât à fonder ses éloges sur les mépris qu'il prétend que mérite notre Nation? Ne croiroit-on pas que la premiere n'est estimable que par comparaison, & qu'elle ne peut paroître grande qu'en la mettant à côté d'un Nain. Pourquoi l'équité ne lui dictoit-elle point de rendre à chacun cequi lui convient? D'estimer l'Angleterre par ce qu'elle a d'estimable, & de ne point abaisser la France, qui en fait de sciences & de beaux arts attire même les yeux des plus éclairez de l'Angleterre.

Mais il y a des gens extrêmes en tout,

à qui l'on préchera inutilement la justice qu'ils veulent toûjours méconnoître.

Est-ce encore l'équité qui lui a dicté ce trait de Satyre, qu'on ne sçait point en France *avoir l'esprit de son état*? On trouve dans tous les Royaumes des gens qui méconnoissent leurs devoirs ou qui les mépriſent, qui abusent de leurs talens ou qui ne sçavent pas les faire valoir, comme ils le doivent; ces sortes de gens se trouvent en France comme ailleurs. V..... en est lui-même un exemple sensible: Mais on trouve aussi en France, plus qu'ailleurs, des hommes droits & judicieux qui raisonnent, qui réfléchissent, qui pensent avec justesse, qui ont du goût, qui le font briller dans leurs productions, qui ne regardent pas les dignitez comme donnant un mérite réel, mais qui n'estiment les autres & ne s'estiment eux-mêmes qu'à proportion qu'ils font usage de leur jugement, de leur génie, de leurs talens, pour le bien de la République, ou pour employer utilement leur loisir.

Les productions ingénieuses que nous voyons tous les jours sur toutes sortes de genres de littérature, sont de sûrs garants de ce que j'avance, & M. de V..... n'oseroit le contester, à moins de vouloir passer pour insensé. Mais si ce n'est pas là son intention, pourquoi forcer les autres à conclure le contrai-

te, en le voyant raisonner d'une maniere si extraordinaire? Pourquoi les obliger à pousser même plus loin leurs idées fâcheuses sur son compte, en leur mettant devant les yeux la Satyre la plus impudente que l'on ait jamais faite, mais où on le reconnoit visiblement malgré le voile d'un Mylord imaginaire sous lequel il affecte de se cacher.

Notre Cour n'est point exempte de défauts, je le veux: Les hommes qui la composent sont des hommes comme les autres & par conséquent susceptibles comme eux des plus grandes foiblesses; mais on n'y fait point profession d'irréligion comme V..... le suppose, l'indignation que l'on y témoigne contre ses Lettres en est une preuve évidente. Sa Satyre du prétendu Mylord n'est pas l'endroit qui révolte le moins de ce pernicieux ouvrage, & l'on n'y trouve pas beaucoup de Voltairés qui s'applaudissent de leur impieté, supposé même qu'il y en ait qui lui ressemblent. Car comment peut-on regarder autrement cette réflexion de notre Poëte au sujet de cette indigne Satyre? *Peut-être dira-t'on que ces vers sont d'un heretique; mais on traduit tous les jours Horace & Juvenal qui étoient Payens.* Non, l'on ne dira point que ces vers sont d'un Heretique, au moins d'un Heretique honnête homme & sensé, on ne sçait point en

France se méprendre si grossiérement. On dira que l'impieté les a dictez, & l'on y reconnoîtra le libertinage dont l'Auteur fait trophée.

*On traduit bien tous les jours des Payens*, cela est vrai; mais Horace & Juvenal que M. de V..... apporte en exemple, ont respecté la vertu par tout où ils l'ont apperçu, & ont appris communément à respecter la Religion telle qu'ils l'imaginoient. Que n'eussent-ils pas dit, s'ils eussent reçu les lumieres que V... a eû sur la véritable! Que leur langage eut été différent du sien, puisqu'il est déja si opposé à ses impietés, tout ensevelis qu'ils étoient dans les ténébres du Paganisme!

Vous voyez, Monsieur, que mon zéle m'emporte; mais qui peut le contenir en voyant tant d'horreurs réünies dans un même ouvrage! je ne vous les ai cependant pas dévoilé toutes, & outre celles dont j'ai voulu vous épargner le récit, je serai obligé de vous en rapporter de plus grandes encore dans les Lettres qui suivront celle-ci.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris ce 4. Juin 1733.

## DIXIE'ME.

# LETTRE.

LE fameux Jean Wilmot, *Comte de Rochester*, s'est trop fait connoître par son Athéïsme, & l'histoire de sa conversion par *Burnet*, Evéque de Salisburi, a trop fait de bruit, pour qu'il ne soit pas étonnant que ni M. de S. Evremond ni une infinité d'autres qui ont eu occasion de parler de lui, ayent passé sous silence les talens qu'il avoit pour la composition & son goût distingué pour les Belles Lettres.

M. de V..... néanmoins auroit fort bien pû se dispenser de nous donner un échantillon de l'impieté de ce Comte, en se donnant la peine de traduire un lambeau de sa Satyre sur *l'homme*, fort différente de celle de Monsieur *Despréaux qui lui avoit*, dit-il, *servi de modele*.

Mais après avoir répandu le venin de ses idées libertines, un Auteur en sera-t'il quitte pour dire qu'il ne veut point examiner la chose en Philosophe? Non, lui dirois-je, cela ne vous est point permis & vous pou-

viez vous contenter de faire connoître le génie de ce Poëte sans faire parade de pareilles productions ignorées jusqu'ici & qui ne se trouvent tout au plus que dans quelques porte-feüilles de libertins.

Mais notre Auteur ne veut (*pag.* 127.) *point changer de ton*, il nous en assûre de peur que nous en perdions la mémoire, & si Mr. *Waller* dont il parle après le Comte de Rochester, lui eut donné occasion de traduire quelque passage impie de ses ouvrages, il n'auroit pas manqué d'en décorer sa Lettre. Mais *on ne connoit de lui*, dit-il, *que son nom.*

M. de Saint-Evremond en connoissoit assurément davantage : (*Saint-Evrem. Tome* 3. *p.* 32. *Edit. de Londres*, 1725.) " Je n'ai point " connu d'homme, *dit cet Auteur si poli & si* " *délicat*, à qui l'Antiquité soit si obligée " qu'à M. Waller, il lui prête sa belle imagi- " nation aussi-bien que son intelligence fine " & délicate ; en sorte qu'il entre dans l'esprit " de Anciens, non-seulement pour bien en- " tendre ce qu'ils ont pensé, mais pour em- " bellir encore leurs pensées.

Voilà pourroit-on dire à M. de V..... de quelle façon l'on peut faire connoître des génies aussi rares que celui de Waller : Mais il y a tout lieu de presumer que l'éloge de ce grand homme n'étoit pas ce qui le touchoit le

plus : il n'ignoroit pas que ce Poëte que M. de la Fontaine appelle l'*Anacreon d'Angleterre*, fit sur la fin de sa vie un Poëme sur l'*amour divin* qui se trouve imprimé avec ses autres ouvrages qui ne lui étoient pas inconnus ; mais pour satisfaire son génie satyrique *son nom* suffisoit pour avoir le prétexte d'affoiblir, s'il étoit possible, la réputation du célébre *Voiture* & d'en marquer avec trop d'affectation son chagrin, jaloux de tout ce qui s'appelle mérite approuvé, il fait un crime à ceux qui y applaudissent. *Voiture*, dit-il, p. 240., *auroit été inconnu s'il fut venu après les grands hommes qui ont illustré le Regne de* LOUIS XIV. *il auroit été mépriſé ou il auroit corrigé son stile.*

Ne serois-je pas en état de lui demander quel langage il parloit ? N'étoit-ce pas le plus pur de son tems ? Son stile naturel & simple n'est il pas encore du goût d'aujourd'hui à quelque chose près ? Et quand l'illustre Boileau, tout jeune qu'il étoit, ne lui refusa pas ses loüanges, il étoit en état de juger du mérite avec plus de justesse que ne feroit M. de V. tout consommé qu'il croit être dans l'art de décider.

Enfin *Waller meilleur que Voiture n'étoit pas encore parfait.* Votre auteur craint toûjours d'en trop dire, même de ceux qu'il veut ho-

norer de son approbation: Ce qui est un *chef-d'œuvre au jugement d'autrui*, (*p.* 241.) n'est point *sans deffauts* selon le sien.

Le peu de sincerité dont il fait un crime à Waller dans sa reponse qu'il fit à Charles II. *Voyez p.* 242. *& suivantes*, ne me paroit pas mieux placée que celle de l'Ambassadeur Hollandois qu'il préconise. Il s'agissoit d'un Usurpateur qui par son austere severité s'étoit plus fait craindre qu'aimer, au lieu que le Souverain legitime à qui on parloit, meritoit par sa douceur la justice que lui rendoit Waller par sa reponse, & ne meritoit pas au contraire, le peu d'égard que l'Ambassadeur avoit pour lui dans la sienne.

Je m'en raporteray donc uniquement sous le bon plaisir de V .... aux éloges que l'on a faits de celui-cy sans m'arrêter à l'encens qu'il prodigue au Comte de Rochester. & j'adopteray avec plaisir les Eloges qu'il fait de MM. *Prior*, *Roscommon* & des autres dans sa vingt deuxiéme lettre. Toujours prest à dire du bien & a lui accorder mon suffrage de quelque peu de poids qu'il soit, j'approuve avec plaisir ses reflexions sur les ouvrages de ces grands hommes.

Je ne scaurois cependant lui passer les mauvaises plaisanteries que le parallele qu'il fait du Docteur *Swift* avec *Rabelais*, lui fait debiter avec tant de complaisance. Les

Les ouvrages de ce dernier ne seront jamais dans l'oubly, *tout inintelligible* qu'il paroisse, on y trouve des beautés & du naturel, & bien des gens judicieux n'ont pû encore se resoudre a le mépriser. Mais chez M. de V .... tout ce qui est étranger à notre Nation l'emporte toujours dans son esprit, il l'a juré, & c'est un contrat qu'il a passé avec les Anglois qu'il ne veut pas laisser tomber dans le cas de la prescription.

Venons à M. Pope qui est le sujet principal de sa lettre.

L'idée que M. de V .....en donne est sensée & judicieuse, j'en conviens; mais je ne puis comprendre que pour nous faire connoître le genie de cet Auteur il aille chercher son Poëme *de la boucle de cheveux* preferablement à son *eßay sur la critique*, universellement goûté & regardé avec justice comme le meilleur de ses ouvrages.

Est-ce pour ne point prevenir le jugement de M. l'abbé *Duresvel* qui en faisoit pour lors une traduction en vers françois qui a enlevé depuis les suffrages de tous ceux qui l'ont luë? non M. de V .... n'est point si complaisant, c'est plûtôt comme il le dit, pour avoir le plaisir de *traduire avec sa liberté ordinaire* les endroits les plus libres d'un ouvrage, & tout ce qui tient un peu

de la Satire, rien ne lui échape dans ce genre

Si les Anglois avoient eu quelques historiens de nom, il ne faut pas douter qu'ils n'eussent eu aussi la préference sur les nôtres, suivant le concordat de M. de V .... avec eux; il n'est pas malheureux pour nous que la sterilité d'Auteurs en ce genre, l'ait forcé à nous faire grace sur ce point.

Au reste je suis de ses amis; on ne sçauroit trop profiter de ce qui est bon quelque part où il se trouve & sans acceptation de scrupule de profiter des lumieres des étrangers, comme ils recherchent avec avidité celles que nous sommes en état de leur fournir. Il seroit à souhaiter pour M. de V .... qu'il voulut mettre en pratique cette maxime si sage, il ne tomberoit pas aussi souvent qu'il fait dans des égaremens qui ne sont point pardonnables à un homme d'esprit; un peu plus de moderation, un génie moins caustique, & plus de respect pour le Sacré dans ses ouvrages est tout ce qui lui manque, c'est en peu de mots le caractere de l'Auteur qui a d'ailleurs tout ce qu'il faut pour s'acquerir une réputation ou tant d'honnéte homme peut aspirer.

Il ne me reste plus M. qu'à vous rendre compte des deux lettres suivantes sur la *consideration que l'on doit aux gens de lettres*

*& sur les Académies.* il me tarde d'y avoir satisfait pour pouvoir vous faire part tout à mon aise & avec toute la precision dont je suis capable, de mes réfléxions sur les égaremens de notre Auteur contre le Celebre M. Pascal. Je serai en état de remplir votre attente le premier ordinaire prochain.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris ce 5. Juin 1755.

# ONZIE'ME LETTRE.

LE commencement de cette Lettre, M. (*vingt-troisiéme Lettre. Pag.* 252.) feroit croire que l'Auteur promet ce qu'il n'a point envie de tenir, en faisant l'éloge des utiles établissemens faits en faveur des Beaux Arts, & dont la Nation est redevable à la liberalité de Louis le Grand, le dernier Pere & Restaurateur des Lettres.

Il a beau nous marquer son étonnement de ce que le Parlement d'Angleterre a eû tort de ne pas imiter en cela la magnificence de Loüis XIV. L'heureux climat d'Angleterre l'emporte sur le nôtre pour la recompense du mérite.

Vous ne vous seriez pas attendu à une pareille chûte, pour peu néanmoins qu'on se soit familiarisé avec le Genie de M. de V..... & que l'on ait étudié son caractere, il n'est nullement méconnoissable, flatté de son interêt seulement, les honneurs qui ne raporteroient aucun profit, lui seroient fort

indifferens, il ne connoît d'autre Dieu que la fortune. S'imagine-t'il en bonne foi en imposer au Public, & que l'on ne pénétre pas sa pensée ; mais je ne m'aviseray pas de relever toutes les impertinences qu'il débite sur le Gouvernement, en parlant de M. *Adisson*; croit-il que si ce grand Homme n'eût été capable, *Voyez pag.* 254., que de faire des vers & des piéces de Theatre, & qu'il n'eut pas eu d'ailleurs des talens plus utiles à la République, on l'eut fait Secretaire d'Etat ? On sçait en France aussi-bien qu'en Angleterre distinguer les differentes especes de mérite, chacun trouve sa place quand il s'est fait connoître : les *Flechiers*, les *Massillons*, un nombre infini de grands Hommes de tous états, & que notre France a produits, n'ont-ils pas été honorez des plus grandes places suivant leur état & leurs talens personels ; & s'il en échape quelques-uns dont on ne recompense pas le mérite ils ne sont pas pour cela ensevelis dans la poussiere, Paris n'est pas dénué de gens de goût pour y suppléer.

La mémoire des grands Hommes n'est pas moins honorée en France qu'en Angleterre, & si on ne leur rend pas après la mort les mêmes honneurs qu'on rendit à l'illustre Newton le jour de son inhumation, on

ſçait la rendre recommandable de race en race de bien plus d'une façon; ces honneurs chimeriques ne ſont pas plûtôt paſſez que celui à qui on les rendoit eſt ſouvent mis bien vîte en oubli, & il pourroit fort bien arriver que la mémoire de ce grand Homme ſeroit plus en honneur en France que dans ſon propre Pays qui a été néanmoins le Theâtre de ſon érudition.

Que l'Auteur ne vienne point ici jetter de la poudre aux yeux de ceux qui ne connoiſſent qu'imparfaitement les uſages d'Angleterre, en nous faiſant un pompeux étalage, *p.* 256., des magnifiques monumens érigez à la mémoire des grands Hommes de cette Nation poſez indifferemmentà côté de ceux de leurs Rois? Croit-il que l'on ignore que l'on peut acquerir ce prétendu chimerique honneur pour de l'argent. La conformité qu'il y a entre la Comédienne qui partage ce même honneur avec le grand Newton, eſt-elle bien honorable pour lui, ou plûtôt pour ſa poſtérité, & ne prouve-t'elle pas ce que je viens d'avancer.

Mais je me trompe, ce tendre Auteur ne s'eſt ſervi de ces deux exemples que pour avoir occaſion de reprocher à ſa Nation de n'avoir pas rendu les mêmes honneurs à ſa chere *le Couvreur*, dont toute morte

qu'elle eſt, il regrette juſqu'aux talens qui lui ont fait refuſer la ſépulture des Chrêtiens.

D'ailleurs, il y a bien de la difference entre un Citoyen & un Chrêtien; & je ſuis ſurpris que M. de V..... les confonde ſi facilement; il faut donc l'aſſurer que l'on n'a jamais refuſé le titre de Citoyen aux ſemblables de Mademoiſelle le Couvreur, & bien loin de les regarder comme des infâmes, on les admet dans toutes les ſocietez, & l'on ſçait comme par tout ailleurs, rendre juſtice à leurs talens, que la Religion néanmoins n'autoriſe pas lorſqu'ils ſe trouvent dans le triſte cas de la Demoiſelle le Couvreur.

Avec quelle complaiſance nôtre nouvel Apologiſte des ſpectacles, qui a ſes raiſons pour l'être, ne raporte-t'il pas le traitement fait à M. *Prynn*, pour avoir écrit contre la Comédie? Combien de mauvaiſes plaiſanteries ne débite-t'il point à cette occaſion, & ſi le *Grand Boſſuet* de qui nous avons un ouvrage auſſi ſolide qu'édifiant contre la Comédie, a évité la cenſure de nôtre Auteur, il ne faut pas douter qu'il n'eut eû le même ſort que celui du Pere *le Brun*, s'il y avoit penſé, puiſque M. de V..... ne ſçait pas infiniment reſpecter ce qu'il y a de plus ſacré.

Enfin M. il ne me reste plus qu'à parcourir sa Lettre sur les *Académies*, suivons-y nôtre Auteur dans tous ses raisonnemens & dans tous ses préjugez pour une Nation qui lui est si chere.

*Vingt-quatriéme Lettre. Pag.* 262. Il est cependant forcé de convenir que les loix de nos Académies sont bien plus sages que celles des Académies d'Angleterre, quoique leurs origines soient bien plus anciennes que les nôtres; les places que l'on n'obtient que par concours dans quelques unes, rendent les Aspirans plus attentifs à se perfectionner dans le genre d'érudition qu'ils adoptent, pour pouvoir mériter d'y parvenir; mais ne voit-on pas que tout le but de l'Auteur est d'attaquer l'Académie Françoise & d'exercer sa satyre contre les sujets qui la composent: ceux même qui en faisoient l'ornement depuis son origine jusqu'à nos jours & qui ne subsistent plus, n'en sont pas exceptez.

Je ne suis point étonné que le projet d'établir une Académie en Angleterre pour la langue, qu'avoit formé le Docteur Swift, n'ait point eû d'execution, elle auroit été bien inutile, puisque cette Langue est fixée dans son point de perfection, & qu'on ne peut la pousser plus loin; mais il falloit un

prétexte à M. de V..... pour se déchaîner contre l'Académie Françoise, & pour tâcher d'en imposer au Public par le parfait mépris qu'il fait des premiers Académiciens qui en jetterent les fondemens sous la protection du grand Ministre qui en avoit formé le dessein.

Quelle difference n'y avoit-il pas du langage de ce tems-là à celui d'à present; c'est à ces mêmes Académiciens néanmoins à qui l'on a l'obligation d'avoir commencé à purifier ce que leurs sçavans successeurs ont mis au degré de perfection, où nous le voyons aujourd'hui, & malgré le peu de cas que l'Auteur fait de ces Académiciens, les ouvrages qu'ils nous ont laissé ne sont pas si mépriſables; *l'honnête homme* de *Faret* l'un d'eux, en est une preuve bien convaincante, puisque les Etrangers ne dédaignerent pas de le faire traduire dans leur Langue; il fut traduit en Italien, en Espagnol & en Allemand: les Anglois même en voulurent avoir aussi une version dans leur langue, indépendemment de la Latine que nous en avons d'*Oginski*.

Je ne prétends pas, néanmoins, faire l'apologie de ces Académiciens au préjudice des grands Hommes que l'Académie nous a fournis, non-plus que de ceux qui

la composent aujourd'hui ; les ouvrages solides en tous genres que nous avons d'eux, qui enrichissent nos cabinets, sont des monumens précieux de leur profonde Erudition, qui nous prouvent assez qu'ils sont capables de donner autre chose à la République des Lettres, que des Harangues, dont notre Auteur fait de si basses & ridicules plaisanteries.

C'est un usage établi dans cette Académie, que chaque Académicien fasse l'éloge de celui qu'il remplace. Cet usage me paroît fondé sur la justice, & l'Auteur a beau se récrier que c'est *vitium temporis*, je ne serai jamais de son avis, persuadé que je suis qu'on ne sçauroit trop immortaliser la mémoire des fondateurs d'un établissement si utile & qui fait tant d'honneur à la Nation : j'avoüe que ces champs d'éloges peuvent être usez depuis le tems qu'ils sont traitez, mais les tours ingénieux que l'Orateur y donne, font souvent trouver du nouveau, qui bien-loin d'ennuyer, satisfont & le Lecteur & l'Auditeur.

L'Académie des Sciences & des Belles-Lettres a trouvé grace au contraire auprès de notre Auteur à quelques petits traits malins près. Les réflexions qu'il fait sur les mémoires de ces Académies sont trop judi-

cieuses pour y trouver à réformer, si ce n'est celle qu'il ne faut pas être Algébriste pour devenir un parfait négociant, & que les quatre Regles d'Arithemétique suffisent, cette réflexion, dis-je, me paroît en cet endroit très-déplacée aussi-bien que les personnes qu'il y nomme, qui sont tout-à-fait étrangeres à tout ce qui s'appelle Académie, mais notre Auteur est irréformable sur ce point.

M. de V..... encore une fois n'aime point les complimens, & sur tout ceux de l'Académie Françoise, puisqu'il ne peut se lasser d'en reparler; je ne crois pas cependant malgré son goût trop décidé là dessus, qu'on puisse pousser plus loin la pureté de notre Langue, & c'est à cette celebre Académie à qui l'on en a l'obligation: combien d'expressions dures & barbares n'en a-t'elle pas retranchez pour en substituer de plus polies & de plus correctes? Avoit-on attendu jusques aujourd'hui son avis pour donner des Editions plus correctes de nos meilleurs Auteurs, l'attention journaliere que l'on a pour en donner de nouvelles au Public & plus chatiées que celles que nous avons, prouve assez l'envie que l'on a de fixer la pureté du langage, & quoiqu'en dise l'Auteur, on peut se flatter aujourd'ui d'y être parvenu.

Voilà, Monsieur, le précis des idées que ces deux Lettres m'ont fourni; j'aurois pû m'étendre davantage, l'Auteur m'en ayant fourni plus d'une occasion, mais tout François de bon sens sçait assez par lui même le cas que l'on fait en France des Gens de Lettres, les exemples sans nombre que nous en voyons en sont des preuves bien sensibles, le nombre des Académies qui se sont formées dans le sein des Provinces, & à qui celle de la Capitale a servi de modele, ne nous prouvent-elles pas combien l'amour des Belles-Lettres & des Beaux Arts, est en recommandation en France! Combien y a-t'il à Paris de Societez particulieres qui forment autant d'Académies, & qui ne s'assemblent que pour conferer entr'eux des ouvrages anciens ou modernes, sur lesquels ils font de sçavantes & judicieuses réflêxions, & dont le plus souvent on fait part au Public!

Non, Monsieur, l'Angleterre ne l'emportera point sur nous; détaché de tout esprit de prévention en faveur de ma Patrie, je sçaurai rendre justice aux grands Hommes qu'elle a produit, sans diminuer rien de ce qui est dû à nos Voisins: le mérite est de tout Pays, & l'on doit lui rendre hommage par tout où il se trouve & sans prévention.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0114
DFG

L'Angleterre a fourni de grands Hommes, qui en doute? l'Allemagne lui cede-t'elle? L'Italie eſt-elle moins féconde? je veux que quelques unes de ces ſçavantes Nations nous ayent ſervi de modele, j'y conſens: mais que M. de V..... avoüe avec moi que ſi nous n'avons pas ſurpaſſé nos Maîtres, au moins que nous ſçavons les égaler, & c'eſt être bien modeſte.

Il ne me reſte plus qu'à venger M. Paſcal du témeraire Auteur qui a oſé exercer ſa critique ſur lui, & quoiqu'il n'ait pas beſoin d'autre Apologiſte que lui-même, je tâcheray malgré ma foibleſſe, de vous démontrer le ridicule de ſes réflêxions & l'abſurdité de ſes raiſonnemens, l'ordinaire prochain.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris ce 10. Juin 1735.

# DOUZIE'ME
# LETTRE.

QUi se seroit, *vingt-cinquiéme Lettre*, imaginé, Monsieur, qu'après plus de soixante ans, il se seroit élevé un homme assez téméraire pour oser être l'Antagoniste & le Censeur de M. Pascal? Auriez-vous jamais soupçonné, sur tout, que ce fut un Auteur de Theatre, un M. de V . . . . ? je me trompe, il ne pouvoit se trouver qu'un homme tel que lui qui osât faire une pareille entreprise; tout ce que vous avez vû jusqu'à present de ses excès, vous a dû convaincre qu'il étoit homme à tout entreprendre : le caractere & le génie de cet Auteur que j'ai été forcé de mettre dans son jour dans plus d'un endroit de mes Lettres ne vous permettent plus d'en douter.

Si l'on en croit cet Auteur, il fait part au Public de ses remarques critiques sur les pensées de M. Pascal *qu'il avoit faites depuis long-tems.* ce n'est point l'ouvrage d'un jour, il veut qu'on ne l'ignore point, & que ce n'est qu'après une mûre & ju-

dicieuse déliberation qu'il s'est déterminé à les donner; voilà à mon sens tout ce que l'on peut présumer du début de sa Lettre.

Mais nôtre Auteur quelqu'assuré qu'il feigne de l'être demande grace néanmoins, & prie qu'on ne le compare point à *Ezechias*.

Personne n'ignore que les Pensées de M. Pascal n'étoient que des commencemens de raisonnemens qu'il méditoit, & comme le Canevas du grand ouvrage qu'il avoit dessein de faire sur la Religion; *elles n'étoient* donc point jettées au *hazard*, comme il voudroit le faire entendre: le but de ce grand Génie étant en particulier de faire sentir à l'homme dans l'ouvrage qu'il méditoit, sa grandeur & sa bassesse, ses foiblesses, les ténebres dont il est environné, son peu de lumiere, en un mot de lui apprendre à se connoître lui-même, pour lui montrer ce qu'il doit devenir: il n'est donc pas étonnant que la plus grande partie des réflexions que l'on trouve dans son essay, roule sur ces matieres.

Bien éloigné de vouloir écrire contre *la nature humaine*, & dire *des injures au genre humain*, il ne vouloit que l'instruire sur des doutes qui se presentent naturellement, & qui conduisent insensiblement au mal, faute de les approfondir & de réflêchir sur soi-même.

M. de V..... plus Chrêtien & de meilleure foi, auroit aperçû avec tout homme ſenſé que M. Paſcal devoit écrire ce qu'il a écrit, pour arriver au but qu'il s'étoit ſi ſagement propoſé. C'eſt donc contre toute raiſon qu'il a l'audace de nous aſſurer que M. Paſcal n'a eu en vûë que la ſatyre, *qu'il impute*, pag. 274. , *à l'eſſence de nôtre nature, ce qui n'apartient qu'à certains hommes*, & qu'il traite ce rare Génie de *Miſantrope ſublime.*

Que M. de V..... faſſe un petit retour ſur lui-même, s'il eſt poſſible, je ſuis perſuadé qu'il ſe reconnoîtra dans le portrait que M. Paſcal fait de l'homme, & quoiqu'il n'ait pas pris à beaucoup près, le ſens de l'Auteur qu'il a la témérité de vouloir refuter; il aprendroit néanmoins à ſe connoître lui-même, & que quand on ſe laiſſe aller au penchant naturel qui conduit au mal, on devient capable de tout entreprendre; de plus il reviendroit de ſon erreur & conviendroit aiſément que ſi le grand Homme qu'il attaque ſi mal-à-propos, avoit pû executer le deſſein de l'ouvrage qu'il s'étoit propoſé de faire, bien éloigné d'être rempli de *fauſſetès* & de *paralogiſmes*, ç'auroit été un ouvrage très-utile & plein de vérités, où l'homme ayant appris à ſe

connoître auroit pensé des moyens infinis de parvenir au point de perfection qui conduit à faire son salut.

Convient-il à V....., *pag.* 275., de décider de l'Orthodoxie de certains livres qu'il n'a jamais lû, & qui ne sont point à sa portée? La fausse application qu'il en fait est aussi scandaleuse & aussi injurieuse à la Religion que ses réflexions sur les pensées de l'illustre Auteur contre lequel il ose se mesurer.

Mon dessein avoit été d'abord de les refuter en general sans mettre ici le texte de la pensée de M. Pascal & la réflexion de l'Auteur; mais j'ai crû M. qu'il vous seroit plus facile, vous mettant l'un & l'autre sous les yeux, de juger si la réfutation que je fais de ses raisonnemens, vous paroîtra aussi sensible que je me suis proposé de vous le démontrer.

Je vais faire tous mes efforts pour y réüssir, & profiter de la permission de M. de V..... en jugeant non seulement que ses réponses sont fausses, mais encore qu'il est tombé dans des égaremens qui ne sont pas pardonnables à un homme qui a comme lui la faculté de penser.

# TEXTE
## DES PENSE'ES
## DE MONSIEUR PASCAL.

### I.

*LEs grandeurs & les miſeres de l'homme ſont tellement viſibles, qu'il faut néceſſairement que la véritable Religion nous enſeigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur & en même tems quelque grand principe miſere ; car il faut que la véritable Religion connoiſſe à fonds notre nature, c'eſt-à-dire qu'elle connoiſſe tout ce qu'elle a de grand & tout ce qu'elle a de miſerable & la raiſon de l'un & de l'autre ; il faut encore qu'elle nous rende raiſon des étonnantes contrarietés qui s'y rencontrent.*

## RE'PONSE DE MONSIEUR V..

### I.

Cette maniere de raisonner paroit fausse & dangereuse ; car la Fable de Promethée & de Pandore, les Androgines de Platon, & les dogmes des Siamois, &c. rendroient aussi-bien raison de ces contrarietés apparantes. La Religion Chrétienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tireroit pas ces conclusions ingénieuses qui ne peuvent servir qu'à faire briller l'esprit.

Le Christianisme n'enseigne que la simplicité, l'humilité, la charité, le vouloir réduire à la Métaphisique, c'est vouloir en faire une source d'erreur.

## RE'PONSE CRITIQUE.

### I.

La premiere partie de cette pensée est inconteſtable, & je suis étonné que l'Auteur se soit aveuglé au point de la qualifier de *contrarietez apparantes*. J'aurois bien voulu qu'il se fut é-

étendu un peu davantage & que dumoins avec les Fables qui viennent à son secours, il nous eut prouvé avec quelque vrai-semblance la prétenduë fausseté du raisonnement de M. Pascal; mais malgré les comparaisons fabuleuses de l'Auteur, *la Religion Chretienne demeurera toujours vraye*, elle-seule doit nous instruire de nos devoirs, & si M. de V. avoit suivi jusqu'au bout la pensée de ce grand homme & qu'il l'eut pesée avec la simple lumiere de la raison, il auroit été forcé d'avoüer que c'est son raisonnement qui est faux; car Mr. Pascal n'a point prétendu ici faire briller son esprit, il a prétendu seulement nous faciliter les moyens de mettre en pratique la véritable Religion, nous enseigner à n'aimer & n'adorer que le principe & la fin de tout, & bien loin de vouloir *reduire le Christianisme á la Metaphisique*, il nous démontre le Christianisme même par une Métaphisique aussi sage que profonde.

## II.

*Qu'on examine sur cela toutes les Religions du monde, & qu'on voye s'il y en a une autre que la Chrétienne qui y satisfasse; sera-ce celle qu'enseignoient les Philosophes qui nous proposent pour tout bien un bien qui est en nous? Est-ce là le vrai bien? Ont-ils trouvé le reméde à nos maux? Est-ce avoir gueri la presomption de l'homme que de l'avoir égalé à Dieu: Et ceux qui nous ont égalé aux bêtes & qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, ont-ils apporté le reméde à nos concupiscences?*

## II.

Les Philosophes n'ont point enseigné de Religion: Ce n'est pas leur Philosophie qu'il

s'agit de combattre. Jamais Philosophe ne s'est dit inspiré de Dieu ; car dès-lors il eut cessé d'être Philosophe & il eut fait le Prophête. Il ne s'agit pas de sçavoir si Jesus-Christ doit l'emporter sur Aristote, il s'agit de prouver que la Religion de Jesus-Christ est la véritable, & que celle de Mahomet, des Payens & toutes les autres sont fausses.

## II.

J'aperçois dans ce raisonnement bien de la mauvaise foi jointe à beaucoup d'ignorance. C'est un effet de l'une & de l'autre, d'avoir tû ce qui précede l'examen que M. Pascal propose de faire.

Si l'on n'avoit pas recours au Texte il sembleroit que le commencement de cette pensée n'est relatif qu'à ce que l'Auteur dit après sur ce qu'enseignoient les Philosophes ; & quand on lit le Texte avec d'autres yeux que ceux du Censeur on trouve le contraire.

Mr Pascal en parlant toujours de

la Religion, nous apprend que c'eſt „ elle qui nous montre qu'il y a un „ Dieu, que notre veritable felicité „ eſt d'être à lui, que notre unique „ mal eſt d'être ſeparé de lui.... & „ qu'en fin il faut qu'elle nous rende „ raiſon de l'oppoſition que nous „ avons à Dieu.... qu'elle nous en „ enſeigne les remedes & le moïen „ de les obtenir. „ C'eſt après tout cela qu'il nous propoſe cet examen ſi conſolant pour un Chretien qui eſt perſuadé de tout ce qu'il vient de dire & qui réellement n'en peut être convaincu que par la Religion même: ce raiſonnement le conduit inſenſiblement à dire que tout ce qu'ont enſeigné les Philoſophes n'eſt qu'un ſimple raiſonnement qui ne conduit à rien, qui ne rémédie à rien: En un mot il n'a prétendu faire connoître autre choſe que le ſuperficiel de leur raiſonnement & que tout ce qu'il avoit dit plus haut étoit plus que ſuffiſant pour prouver que la Religion de Jeſus-

Christ est la véritable, & démontrer par là la fausseté de toutes les autres en général.

---

## III.

*Et cependant sans ce mystere le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses retours & ses plis dans l'abîme du péché originel; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystere, que ce mistere n'est inconcevable à l'homme*

---

## III.

Est-ce raisonner que de dire, *l'homme est inconcevable sans ce mystere inconcevable*: Pourquoi vouloir aller plus loin que l'Ecriture? N'y a-t'il pas de la témérité à croire qu'elle a besoin d'appui & que ces idées philosophiques peuvent lui en donner.

Qu'auroi

Qu'auroit répondu M. Pascal à un homme qui lui auroit dit, je sçai que le mystere du peché originel est l'objet de ma foi, & non de ma raison. Je conçois fort bien sans mystere ce que c'est que l'homme; je vois qu'il vient au monde comme les autres animaux, que l'accouchement des meres est plus douloureux à mesure qu'elles sont plus délicates, que quelques fois des femmes & des animaux femelles meurent dans l'enfantement; qu'il y a quelques fois des enfans mal-organisez qui vivent privez d'un ou deux sens, & de la faculté du raisonnement; que ceux qui sont les mieux organisez, sont ceux qui ont les passions plus vives, que l'amour de soi-même est égal chez tous les hommes, & qu'il leur est aussi nécessaire que les cinq sens: que cet amour propre nous est donné de Dieu pour la conservation de notre être, & qu'il nous a donné la Religion pour regle de cet amour propre; que nos idées sont justes, ou inconséquentes, obscures ou lumineuses, selon que nos organes sont plus ou moins solides, plus ou moins déliez, & selon que nous sommes plus ou moins passionnez: que nous dépendons sur tout de l'air qui environne, des alimens que nous prenons, & que dans tout cela il n'y a rien de contradictoire.

L'homme n'eſt point un énigme, comme vous vous le figurez, pour avoir le plaiſir de la deviner. L'homme paroit être à ſa place dans la nature, ſupérieur aux animaux auſquels il eſt ſemblable par les organes, inférieur à d'autres Etres auſquels il reſſemble probablement par la penſée: il eſt comme tout ce que nous voyons mêlé de mal & de bien, de plaiſir & de peine: il eſt pourvû de paſſions pour agir, & de raiſon pour gouverner ſes actions. Si l'homme étoit parfait, il ſeroit Dieu, & ces prétenduës contrarietez que vous apellez contradictions, ſont les ingrédiens néceſſaires qui entrent dans le compoſé de l'homme, qui eſt ce qu'il doit croire.

---

## III.

Si cette matiére n'étoit pas auſſi ſérieuſe par elle-même, on ſeroit tenté de rire de voir M. de V..... demander à M. Paſcal s'il ſçait raiſonner.

Je voudrois bien ſçavoir ce qu'il répondroit à quelqu'un de ces poë-

tès qu'il a placé lui-même dans une de ſes piéces, dans le bourbier du Parnaſſe, s'il venoit lui demander, M. de V.... ſçait-il faire des Vers.

En bonne foi il faut être bien téméraire pour faire une pareille queſtion, & que ce ſoit M. de V..... qui la faſſe à M. Paſcal; il faudroit être auſſi humble & auſſi compatiſſant que l'étoit ce grand Homme, pour ſuporter une pareille queſtion, connoiſſant les miſeres & les foibleſſes de l'homme, comme il faiſoit; il auroit repondu avec douceur, & en même tems avec force à notre Auteur, pour tâcher de l'inſtruire, que quoique le Myſtere du peché originel ſoit l'objet de la foi, une foi éclairée peut atteindre à ſa profondeur autant qu'un Myſtere peut être compris par des intelligences bornées; que ſans lui, un homme ſeroit énigme, quoiqu'il prétende par ſa réponſe l'avoir défini, & que malgré ſa grande pénétration, il ne le peut concevoir

que par les lumieres de la même foi, ſimple ou éclairée, & que toutes les preuves qu'il en apporte, ne ſont que matérielles, qu'il en eſt d'ailleurs ſi convaincu que dans la réflexion ſuivante, il eſt forcé de convenir que *l'homme eſt inconcevable.*

---

## IV.

*Suivons nos mouvemens, obſervons nous-mêmes, & voyons ſi nous n'y trouverons pas les caracteres vivans de ces deux natures.*

*Tant de contradictions ſe trouveroient-elles dans un ſujet ſimple?*

*Cette duplicité de l'homme eſt ſi viſible, qu'il y en a qui ont penſé que nous avions deux ames, un ſujet ſimple leur paroiſſant incapable de telles & ſi ſoudaines varietés,*

*d'une préſomption démeſurée à un horrible abbattement de cœur.*

## IV.

Nos diverſes volontez ne ſont point des contradictions dans la nature, & l'homme n'eſt point un ſujet ſimple. Il eſt compoſé d'un nombre innombrable d'organes, ſi un ſeul de ſes organes eſt un peu alteré, il eſt néceſſaire qu'il change toutes les impreſſions du cerveau, & que l'animal ait de nouvelles penſées & de nouvelles volontez. Il eſt très vrai que nous ſommes tantôt abbatus de triſteſſe, tantôt enflés de préſomption & cela doit être quand nous nous trouvons dans des ſituations oppoſées. Un animal que ſon maître careſſe & nourrit, & un autre qu'on égorge lentement & avec adreſſe pour en faire une diſſection, éprouvent des ſentimens bien contraires, auſſi faiſons nous, & les differences qui ſont en nous, ſont ſi peu contradictoires, qu'il ſeroit contradictoire qu'elles n'exiſtaſſent pas. Les foux qui ont dit que nous avons deux ames, pouvoient par la même raiſon nous en donner trente ou quarante; car un homme dans

une grande passion a trente ou quarante idées differentes de la même chose, & doit nécessairement les avoir selon que cet objet lui paroît sous differentes faces.

Cette prétenduë duplicité de l'homme est une idée aussi absurde que méthaphisique, j'aimerois autant dire que le chien qui mord & qui caresse est double; que la poule qui a tant de soin de ses petits, & qui ensuite les abandonne jusqu'à les méconnoître, est double; que la glace qui represente des objets differens est double, que l'arbre qui est tantôt chargé, tantôt dépoüillé de ses feüilles, est double. J'avoüe que l'homme est inconcevable, mais tout le reste de la nature l'est aussi, & il n'y a pas plus de contradictions apparentes dans l'homme que dans tout le reste.

## IV.

Que l'homme seroit heureux s'il pouvoit gagner sur lui de suivre un conseil si sage? mais suivons le raisonnement de l'Auteur sur cette pensée, & disons avec lui que l'homme n'est point *un sujet simple*, est-ce que

M. Pascal dit le contraire ? Mais a-t'il tort de dire que nous ne sommes que contradiction, toutes les actions de notre vie ne nous le démontrent-elles pas visiblement ; sommes-nous toûjours fixés dans nos volontés ? Je ne voudrois pour l'en convaincre, que me servir de ses propres raisonnemens : la joye & la tristesse dont tous les hommes sont susceptibles d'un quart d'heure à l'autre, n'en sont-elles pas une preuve bien sensible ? ces deux sortes d'états, ne font-ils pas deux hommes differens ?

Si donc la Religion ne venoit pas à nôtre secours quand le génie de l'homme se plonge dans ces pensées, ne seroit-il pas tenté de croire, comme le dit M. Pascal, que ce même homme qui en si peu de tems, passe si vîte de la joye à la tristesse, est doüé de deux ames differentes l'une de l'autre. Mais le but qu'il faut fraper, & que notre critique ne touche nullement, est la Religion que

M. Pascal a eu en vûë dans son raisonnement, pour nous apprendre qu'elle seule peut éloigner de nous des idées de cette nature, & que c'est au contraire une preuve de sa réalité & de son existance.

Toutes les ridicules comparaisons dont M. de V..... fait usage, ne servent, comme je viens de le dire, il n'y a qu'un moment, qu'à faire voir qu'il tombe à chaque instant en contradiction avec lui-même, puisque le résultat de tout son raisonnement se réduit à dire; comme l'illustre Pascal que *l'homme est inconcevable*. Ne suis-je donc pas en droit à mon tour, & avec bien plus de raison, de lui dire, *est-ce la raisonner*? Non en vérité, c'est parler pour avoir le plaisir de contredire, & voilà l'homme.

## V.

*Ne point parier que Dieu eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt pas, lequel prendrez-vous donc? Peſons le gain & la perte en prenant le parti de croire que Dieu eſt, ſi vous gagnez vous gagnez tout, ſi vous perdez vous ne perdez rien; pariez donc qu'il eſt ſans heſiter. Oüi il faut gager, mais je gage peut-être trop. Voyons puiſqu'il y a pareil hazard de gain & de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager.*

## V.

Il eſt évidemment faux de dire, ne point parier que Dieu eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt

pas, car celui qui donne & demande à s'éclaicir, ne parie assûrément ni pour, ni contre.

D'ailleurs cet article paroît un peu indécent & puerile: cette idée de jeu de perte & de gain; ne convient point à la gravité du sujet.

De plus l'interêt que j'ai à croire une chose, n'est pas une preuve de l'existance de cette chose. Je vous donneray me dites-vous, l'Empire du monde, si je crois que vous ayez raison; je souhaite alors de tout mon cœur que vous ayez raison, mais jusqu'à ce que vous me l'ayez prouvé, je ne puis vous croire. Commencez, pourroit-on dire à M. Pascal, par convaincre ma raison; j'ai interêt sans doute qu'il y ait un Dieu; mais si dans vôtre sistéme Dieu n'est venu que pour si peu de personnes, si le petit nombre de Elus est si effrayant, si je ne puis rien du tout par moi-même, dites-moi, je vous prie, quel interêt j'ai à vous croire? N'ai-je pas un interêt visible à être persuadé du contraire? De quel front ozez-vous me montrer un bonheur infini, auquel d'un million d'hommes, un seul à peine a droit d'aspirer; si vous voulez me convaincre, prenez-vous y d'une autre façon, & n'allez pas tantôt me parler de jeu de ha-

zard, de pari, de croix & de pile, & tantôt m'effrayer par les épines que vous semez sur le chemin que je veux & que je dois suivre. Votre raisonnement ne serviroit qu'à faire des Athées, si la voix de toute la nature ne vous crioit avec autant de force que ces subtilitez ont de foiblesses.

---

## V.

Si l'auteur avoit pris le sens de la pensée de M. Pascal, il ne seroit pas pas tombé dans l'absurdité du raisonnement qu'il fait, d'où il conclut à son ordinaire avec toute la légereté dont il est capaple, que celui de ce grand homme *ne serviroit qu'á faire des Athez.*

Il faut cependant avant de réfuter son raisonnement vous rappeller qu'elle étoit l'idée de M. Pascal. Il avoit en vuë dans cette pensée (*Voyez l'avis du septieme chapitre des pensees de M. Pascal pag.* 38.) que *certaines personnes qui n'etant pas convaincuës des preuves de la Religion demeurent dans un etat*

*de ſuſpenſion entre la foi & l'infidelité.* Selon cette idée il ne leur parle que ſelon leurs principes & ſuivant les ſeu les lumieres de la raiſon, & de là convenant avec eux qu'il y a un infini dont ils ignorent la nature, il leur apprend comment ils doivent raiſoner ſur l'éxiſtance de Dieu par *leurspropres principes* & les force de convenir qu'il eſt certain que Dieu eſt, ou qu'il n'eſt pas: dans cette incertitude il ſuppoſe qu'il faut parier de toute neceſſité, & delà il conclut que *ne point parier que Dieu eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt pas:* y a-t'-il une conſequence plus juſte, le bon ſens, la raiſon même, permettent-ils de faire balancer ſur le choix à un homme qui penſe? où eſt donc la fauſſeté de ce raiſonement, pouroit-on avec juſtice demander à M. de V....? Servez-vous de votre raiſon & rappellez vos idées, car quoique vous en diſiez vous me paroiſſez aſſez dans le cas de ceux que M. Paſcal vouloit inſtruire de la verité de la Religion, & c'eſt

vouloir s'étourdir que de ne pas se rendre à un tel raisonnement, & *si vous avez interest qu'il y ait un Dieu*, pourquoi encore une fois balancez-vous à prendre le parti qu'on vous propose, c'est le plus sûr, puisque *vous gagnez tout & que vous ne pouvez rien perdre.*

Un homme qui n'auroit jamais entendu parler de Religion, & qui seroit seulement dans le doute s'il y a un Etre ou s'il n'y en a point & à qui l'on feroit pareille proposition, pourroit-il s'y refuser? Non, sans doute: Mais de tout ceci il faut se réduire à dire que M. de V.... est de mauvaise foi lorsqu'il fait d'une supposition une réalité, qu'il nous annonce un sistême prétendu de M. Pascal, qui n'est point placé & dont ce grand homme ne parle point du tout dans cet endroit: Mais la démangeaison de parler à tort & à travers l'emporte toûjours & *pourvu qu'il contredise il est content.*

## VI.

*En voyant l'aveuglement & la misere de l'homme & ses contrarietez étonnantes qui se découvrent dans sa nature, & regardant tout l'Univers muet : & l'homme sans lumiere, abandonné à lui-même & comme égaré dans ce recoin de l'Univers, sans scavoir qui l'y a mit, cequ'il y est venu faire, cequ'il deviendra en mourant, j'entre en effroi comme un homme qu'on auroit porté endormi dans une Isle deserte & effroyable, & qui s'éveilleroit sans connoître où il est & sans avoir aucun moyen d'en sortir ; & sur cela j'admire comment on n'entre pas en desespoir d'un si miserable état.*

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0140
DFG

## VI.

En lisant cette réfléxion, je reçois une lettre d'un de mes amis qui demeure dans un pays fort éloigné. Voici ses paroles.

" Je suis ici comme vous m'y avez laissé, " ni plus gay ni plus triste, ni plus riche ni " plus pauvre, joüissant d'une santé parfaite, " ayant tout ce qui rend la vie agréable, sans " amour, sans avarice, sans ambition & sans " envie, & tant que tout cela durera, je m'a- " pellerai hardiment un homme trés-heureux.

Il y a beaucoup d'hommes aussi heureux que lui, il en est des hommes comme des animaux; tel chien couche & mange avec sa maîtresse, tel autre tourne la broche & est aussi content; tel autre devient enragé & on le tuë. Pour moi quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce desespoir dont parle M. Pascal; je vois une Ville qui ne ressemble en rien à une Isle deserte, mais peuplée, opulente, policée & où les hommes sont heureux autant que la nature humaine le comporte. Quel est l'homme sage qui sera prêt à se pendre, parce qu'il ne sçait pas comme on voit Dieu face à face & que sa raison ne peut débroüil-

ler le mystere de la Trinité ? Il faudroit autant se desespérer de n'avoir pas quatre pieds & deux aîles.

Pourquoi nous faire horreur de notre être ? Notre éxistance n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'Univers comme un cahos & tous les hommes comme des criminels qu'on va executer, est l'idée d'un Fanatique ; croire que le monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un Sibarite ; penser que la terre, les hommes & les animaux sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, est, je crois, d'un homme sage.

---

## VI.

Que cet image de l'homme que nous dépeint M. Pascal est effrayante en effet ! J'en conviens : Mais que M. V..... en fait une mauvaise application, aussi-bien que son ami qui lui écrit d'un Pays si éloigné ! Si ils avoient bien compris tous deux le plan de M. Pascal, ils se seroient aperçus que cet

homme si rempli de la vérité du Christianisme faisoit la peinture *d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par son propre raisonnement*, & qu'il faut de nécessité avoir recours à quelqu'autre chose de plus solide pour le trouver: C'est l'Ecriture à qui il commence d'avoir recours, mais les commencemens de cette lecture lui font faire de nouvelles réfléxions qui souvent l'embarassent, faute d'en entendre le véritable sens, mais qui à force d'application & de persévérance le consolent sur son état de misere & le déterminent à suivre la loi que cette lecture lui prescrit.

L'homme abandonné à lui-même dans Paris ou Londres est dans une Isle deserte lorsqu'il ne connoit pas Dieu, elle a beau être peuplée, les autres hommes peuvent être heureux tant qu'ils voudront, tout cela n'est rien par rapport à lui, il n'en voit pas plus clair pour cela, la seule connoissance de Dieu peut donc seule lui

rendre la vûë & le tirer de cet état de deſeſpoir qui étonne avec raiſon M. Paſcal.

M. V..... a donc grand tort de le blâmer de nous répreſenter l'homme dans cet état, il me paroit au-contraire que l'horreur qu'il nous en fait eſt un avis ſalutaire qu'il donne à ceux qui y ſont plongez en leur donnant les moyens de s'en tirer par le ſecours de la foi éclairée, que l'on ne trouve ailleurs que dans l'Ecriture.

---

## VII.

*Les Juifs penſent que Dieu ne laiſſera pas éternellement les autres Peuples dans ces tenebres, qu'il viendra un Libérateur pour tous, qu'ils ſont au monde pour l'annoncer, qu'ils ſont formez exprès pour être les Herauts de ce grand avénement & pour appeller tous les Peuples à*

*s'unir à eux dans l'attente de ce Liberateur.*

## VII.

Les Juifs ont toûjours attendu un Liberateur, mais leur Liberateur eſt pour eux & non pour nous ; ils attendent un Meſſie qui rendra les Juifs maîtres des Chrêtiens, & nous eſpérons que le Meſſie réünira un jour les Juifs aux Chrêtiens ; ils penſent préciſément ſur cela le contraire de ce que nous penſons.

## VII.

Il faut avoir bien envie d'écrire pour ne dire rien, ou plûtôt pour convenir de tout ce qu'un auteur avance! Où M. de V ..... a-t'il pris que M. Paſcal ait voulu dire que le Liberateur que les Juifs attendent, ſoit pour nous! Il ne faut que lire le texte pour le confondre & c'eſt vouloir á plaiſir brouiller du papier : Cela ne merite pas d'autre reponſe.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0145
DFG

## VIII.

*La Loi par laquelle ce Peuple est gouverné, est tout ensemble la plus ancienne Loi du monde, la plus parfaite & la seule qui ait toûjours été gardée sans interruption dans un Etat. C'est ce que Philon Juif montre en divers lieux, & Joseph admirablement contre l'Appion, où il fait voir qu'elle est si ancienne, que le nom même de Loi n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après; ensorte qu'Homere qui a parlé de tant de Peuples, ne s'en est jamais servi; & il est aisé de juger de la perfection de cette Loi par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvû à toutes choses avec tant*

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0146
DFG

*de ſageſſe, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens Légiſlateurs Grecs & Romains en ayant quelque lumiere, en ont emprunté leurs principales Loix, ce qu'il paroit par celle qu'ils appellent des douze Tables & par les autres preuves que Joſeph en donne.*

## VIII.

Il eſt très faux que la Loi des Juifs ſoit la plus ancienne, puiſqu'avant Moïſe leur Legiſlateur, ils demeuroient en Egipte, le Pays de la terre le plus renommé pour ſes ſages Loix.

Il eſt très faux que le nom de Loi n'ait été connu qu'après Homere : Il parle des Loix de Minos. Le mot de Loi eſt dans Heſiode ; & quand le nom de Loi ne ſe trouveroit ni dans Heſiode ni dans Homere, cela ne prouveroit rien. Il y avoit des Rois & des Juges ; donc il y avoit des Loix.

Il eſt encore très faux que les Grecs & les Romains ayent pris des Loix des Juifs :

Ce ne peut être dans les commencemens de leurs Républiques, car alors ils ne pouvoient connoître les Juifs; ce ne peut être dans le tems de leur grandeur, car alors ils avoient pour ces barbares un mépris connu de toute la terre.

## VIII.

Il faut avoüer que M. de V..... est fertile en démentis, & qu'il les donne avec une impudence dont il n'y a que lui-seul qui soit capable. Son autorité cependant n'est pas assez respectable pour qu'on l'en croye sur sa parole, & je croi que je ne pêcherai point en m'en tenant à celle de Philon & de Joseph, aussi-bien qu'au célébre Auteur qui les cite avec plus de connoissance de cause qu'un Auteur tel que lui si souvent accusé & convaincu de faire.

## IX.

*Ce Peuple eſt encore admirable dans ſa ſincérité. Ils gardent avec amour & fidélité le livre où Moïse déclare qu'ils ont toûjours été ingrats envers Dieu, & qu'il ſçait qu'ils le ſeront encore plus après ſa mort, mais qu'il appelle le Ciel & la Terre à témoin contre eux, qu'il le leur a aſſez dit; qu'enfin Dieu s'irritant contre eux, les diſperſera par tous les Peuples de la terre; que comme ils l'ont irrité en adorant des Dieux, qui n'étoient point leurs Dieux, il les irritera en appellant un Peuple qui n'étoit pas ſon Peuple. Cependant ce Livre qui les déshonore en tant de façons, ils le*

*conſervent aux dépens de leur vie. C'eſt une ſincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni ſa racine dans la nature.*

## IX.

Cette ſincérité a par tout des exemples, & n'a ſa racine que dans ſa nature. L'orgeüil de chaque Juif eſt intéreſſé à croire que ce n'eſt point ſa déteſtable politique, ſon ignorance des Arts, ſa groſſiereté qui l'a perdu, mais que c'eſt la colere de Dieu qui le punit, il penſe avec ſatisfaction qu'il a fallu des miracles pour l'abattre, & que ſa Nation eſt toûjours la bien aimée du Dieu qui la châtie.

Qu'un Prédicateur monte en chaire & diſe aux François: *Vous êtes des miſerables qui n'avez ni cœur ni conduite, vous avez été battus à Hochtet & à Ramilly, parce que vous n'avez pas ſçû vous deffendre*, il ſe fera lapider; mais s'il dit, "vous êtes des Catholiques „ chéris de Dieu, vos péchez infâmes avoient „ irrité l'Eternel qui vous livra aux Héréti- „ques à Hochtet & à Ramilly, mais quand

vous

« vous êtes revenus au Seigneur, alors il a « beni votre courage à Denain : „ Ces paroles le feront aimer de l'Auditoire.

## IX.

Quel raport le Prédicateur que l'Auteur fait monter en chaire pour dire des sottises aux François, a-t'il avec la sincérité des Juifs, & leur exacte fidelité à garder le Livre ou Moïse leur reproche à chaque instant leur ingratitude envers Dieu, convient-il en vérité, à M. de V..... de vouloir donner un sens à une pensée qu'il n'entend point? Non encore une fois, peut-on lui dire en sûreté, *cette sincerité n'a point d'exemple ni sa racine dans la nature;* puisque c'est Dieu qui permet qu'ils ayent toûjours ce Livre devant les yeux; & c'est un genre nouveau de punition pour eux qui durera autant que sa colere.

D'ailleurs les Juifs ne sont point assez simples, tout aveugles qu'ils sont, pour ne pas sentir le bras invisible qui les frape; ils trouvent dans tous les Livre de l'ancienne Loi & des Prophêtes, le genre de punition que leurs crimes méritent, & sentent trop visiblement le poids de la colere de Dieu, pour être encore persuadez qu'ils soient son Peuple cheri; je ne dis pas cependant que toute esperance de retour leur soit ôtée, puisque ce même retour leur est promis. Jusqu'à quand Seigneur exercerez-vous vôtre justice sur ce miserable Peuple.

---

## X.

*S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, & non les Créatures.*

## X.

Il faut aimer & très-tendrement les créatures; il faut aimer sa Patrie, sa femme, son pere, ses enfans, & il faut si bien les aimer, que Dieu nous les fait aimer malgré nous. Les principes contraires sont propres à faire de Barbares Raisonneurs.

## X.

Ne sied-t'il pas bien à V..... de taxer M. Pascal de Barbare Raisonneur? Quelles qualifications ne mériteroit-il pas si on lui rendoit justice? Mais avec un tel Censeur, le mépris est le parti le plus convenable. Abandonnons cet Aveugle à son aveuglement, & ne craignons pas de le repeter après M. Pascal qui n'a parlé lui-même que d'après l'Ecriture, la tradition & le bon sens; que puisqu'*il y a un Dieu, il ne faut*

*aimer que lui & non les Creatures.*

Non, il ne paroîtra jamais à tout homme tant soit peu raisonnable, que ce premier des commandemens ce premier précepte de la Religion, donne atteinte à l'amour du prochain qu'il renferme, & qui en est inséparable. M. Pascal veut qu'on aime Dieu pour lui-même, & non les creatures qui ne doivent être aimé qu'en Dieu & pour Dieu.

Mais un amour spirituel, un amour Chrêtien est trop contraire à cet amour *tendre*, à cet amour mondain qu'il plaît à M. de V..... de nous tracer, pour qu'il puisse le goûter.

---

## XI.

*Nous naissons injustes, car chacun tend à soy, cela est contre tout ordre. Il faut tendre au general, & la pente vers soy est le commen-*

*rement de tout desordre en guerre, en police, en œconomie.*

## XL.

Cela est selon tout ordre; il est aussi impossible qu'une societé puisse se former & subsister sans amour propre, qu'il seroit impossible de faire des enfans sans concupiscence, de songer à se nourir sans apetit. c'est l'amour de nous-même qui assiste l'amour des autres, c'est par nos besoins mutuels que nous sommes utiles au genre humain, c'est le fondement de tout commerce, c'est l'éternel lien des hommes, sans lui il n'y auroit pas eu un Art d'inventé, ni une societé de dix personnes formée; c'est cet amour propre que chaque animal a reçû de la nature, qui nous avertit de respecter celui des autres. La Loi dirige cet amour propre & la Religion la perfectionne; il est bien vrai que Dieu auroit pû faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui; dans ce cas les Marchands auroient été aux Indes par charité, & le Masson eut scié de la pierre pour faire plaisir à son pro-

chain. Mais Dieu a établi les choses autrement, n'accusons point l'instinct qu'il nous donne, & faisons-en l'usage qu'il commande.

## XI.

Pourquoi l'Auteur a-t'il ici l'infidélité de tronquer la pensée de M. Pascal, puisqu'elle est vraye dans toutes ses parties, & bien plus facile à comprendre que ce qu'il en a extrait? qu'a-t'il pû y blâmer, puisque ce qu'il en raporte, n'est même qu'une juste conséquence de ce qui précede? faisons-en l'application sur lui-même. Toutes les actions de sa vie, au-moins toutes celles qui sont à la connoissance du Public, ont-elles eu d'autre principe que lui-même, *cela n'est-il pas contre tout ordre*? n'a-t'il pas été jusqu'ici l'ennemi du genre humain; dans cet ouvrage même que je refute, n'y paroît-il pas l'ennemi de la Religion, de l'Etat

de son propre Pays; y a-t'il rien de plus injuste?

Peut-il disconvenir, pour revenir à la proposition en elle-même, que tous les hommes ne naissent avec un penchant pour le mal: si la proposition est vraye; comme il n'en faut pas douter, & que la Religion ne vienne pas à nôtre secours, où en sommes-nous? Où ne nous entraînera pas cet amour de nous-même qui fait raisonner si fort M. de V...? Où a-t'il trouvé que nos besoins fussent utiles au genre humain? S'ils étoient pris indifféremment à la lettre, que d'abus ne s'en ensuivroit-il pas? & de plus ces prétendus besoins qui nous font avoir recours au genre humain, & qui font *le fondement du commerce*, ne nous dénotent-ils pas notre propre impuissance; Est-ce par raport aux autres hommes que nous nous servons d'eux, si nous pouvions nous en passer & trouver ces ressources dans nôtre propre fond, irions-nous les chercher?

Mais ce n'eſt pas de tout cela dont il s'agit, tous ces vains raiſonnemens ne ſignifient rien, & ne frapent point au but que M. Paſchal s'eſt propoſé: il a prétendu avec raiſon, condamner l'homme qui ne ſonge qu'à établir ſa fortune ſur les ruïnes de ſon prochain, qu'à préferer ſon interêt particulier au préjudice du general; & tout cela n'eſt point ſelon l'eſprit du Chriſtianiſme, & c'eſt ce qu'il veut faire entendre en diſant *qu'il faut tendre au general.* Nous ne ſommes faits que pour nous aider les uns les autres, que pour nous ſecourir; voilà la loi que tout Chrêtien doit ſuivre & ce que l'Auteur des penſées voudroit qu'on ſuivit; c'eſt la Religion qui la perfectionne & qui en rend la pratique aiſée. Dieu n'a point établi les choſes autrement, *l'inſtinct* qu'il nous fait la grace de nous donner pour le bien, eſt celui dont il faut faire uſage, & qu'il commande.

## XII.

*Le ſens caché des Propheties, ne pouvoit induire en erreur, il n'y avoit qu'un peuple auſſi charnel que celui-là qui s'y pût mépreudre.*

*Car quand les biens ſont promis en abondance, qui les empêchoit d'entendre les véritables biens, ſinon leur cupidité qui déterminoit ce ſens aux biens de la terre.*

## XII.

En bonne foi, le peuple le plus ſpirituel de la terre, l'auroit il entendu autrement? ils étoient eſclaves des Romains; ils attendoient un Liberateur qui les rendroit victorieux, & qui feroit reſpecter Jeruſalem dans tout le monde. Comment avec les lumieresde leur raiſon, pouvoient-ils voir ce Vainqueur, ce Monarque dans

Jesus pauvre & mis en Croix? Comment pouvoient-ils entendre par le nom de leur Capitale une Jerusalem céleste, eux à qui le Décalogue n'avoit pas seulement parlé de l'immortalité de l'ame? Comment un Peuple si attaché à la Loi, pouvoit-il sans une lumiere supérieure reconnoître dans les Prophéties qui n'étoient pas leur Loi, un Dieu caché sous la figure d'un Juif circoncis, qui par sa Religion nouvelle a détruit & rendu abominables la Circoncision & le Sabbath, fondemens sacrez de la Loi Judaïque? Pascal né parmi les Juifs s'y seroit trompé comme eux. Encore une fois adorons Dieu sans vouloir percer dans l'obscurité de ses misteres.

---

## XII.

Il faut faire profession d'impieté aussi ouvertement que fait V..... pour vomir les blasphêmes qui se trouvent dans cette réflêxion. Les Japonois parleroient-ils autrement de Jesus-Christ crucifié que le fait cet Auteur. Oüi, Monsieur, je fremis quand je vois un pareil aveuglement &

quand j'entends parler ainſi un Chrêtien.

Cet Auteur devroit-il ignorer que les Prophêtes qui eſtoient parmi eux ont preſque tous annoncé la venuë de notre divin Redempteur, les miracles que cet Homme-Dieu a operé pendant qu'il a vêcu avec eux, les prodiges que l'on a vûs à ſa mort, la Nature bouleverſée, ſa glorieuſe Reſurrection, tout cela n'eſtoit-il pas plus que ſuffiſant pour les perſuader, ſuppoſé que *le ſens caché des Propheties eut pu les induire en erreur*; il faut être V.... pour s'y laiſſer tromper & non pas le religieux Paſcal.

## XIII.

*Le tems du premier avenement de Jeſus-Chriſt eſt prédit, le tems du ſecond ne l'eſt point; parceque le premier devoit être caché, au lieu que*

*le ſecond doit être éclatant, & tellement manifeſte que ſes ennemis mêmes le reconnoîtront.*

---

## XIII.

Le tems du ſecond avenement de Jeſus-Chriſt a été prédit encore plus clairement que le premier; M. Paſcal avoit apparament oublié que Jeſus-Chriſt dans le chap. 21. de S. Luc, dit expreſſément:

" Lorſque vous verrez une armée environner Jeruſalem, ſçachez que la deſolation " eſt proche. Jeruſalem ſera foulée aux pieds " & il y aura des ſignes dans le ſoleil & dans " la lune & dans les étoiles; les flots de la mer " feront un très-grand bruit ..... les voûtes " des Cieux ſeront ébranlées, & alors ils " verront le Fils de l'homme qui viendra " ſur une nuée avec une grande puiſſance & " grande Majeſté. "

Ne voilà-t'il pas le ſecond avenement prédit diſtinctement? mais ſi cela n'eſt point arrivé encore, ce n'eſt point à nous d'ozer interroger la Providence.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0162
DFG

## XIII.

Qu'appren-t'on de nouveau dans cette réflexion de M. de V.....? Il faut avoir aussi peu de jugement qu'il en a pour ne pas s'appercevoir de la verité de cette pensée. Le passage de Saint Luc aussi-bien que le commentaire qu'il en fait, font sa conviction: mais notre Auteur n'y regarde pas de si près.

## XIV.

*Le Messie selon les Juifs charnels doit être un grand Prince temporel. Selon les Chrêtiens charnels il est venu nous dispenser* d'aimer Dieu *& nous donner des Sacremens qui opérent tout sans nous : Ni l'un ni l'autre n'est la Religion Chrêtienne en Juive.*

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0163
DFG

## XIV.

Cet article est bien plûtôt un trait de satyre qu'un réflexion Chrêtienne. On voit que c'est aux Jesuîtes à qui on en veut ici, mais en vérité aucun Jesuîte a-t'il jamais dit que Jesus-Christ *est venu nous dispenser* d'aimer Dieu? la dispute sur l'amour de Dieu, est une pure dispute de mots, comme la plûpart des autres querelles scientifiques qui ont causé des haines si vives & des malheurs si affreux. Il y a encore un autre deffaut dans cet article, c'est qu'on y suppose que l'attente d'un Messie, étoit un point de Religion chez les Juifs: c'étoit seulemeut une idée consolante répanduë parmi cette Nation. Les Juifs esperoient un Liberateur, mais il ne leur étoit pas ordonné d'y croire, comme article de foi. Toute leur Religion étoit renfermée dans le Livre de la Loi; les Prophêtes n'ont jamais été regardez par les Juifs comme Legislateurs.

## XIV.

Que cette belle reflêxion eſt bien digne de V..... l'on doit avec bien plus de raiſon la taxer de ſatyrique, que celle de M. Paſcal.

Je ne ſçai ſi les Jeſuîtes lui ſçauront gré de la prétenduë apologie qu'il veut faire de leur Doctrine; mais il me ſemble que tout Lecteur de bon ſens trouvera qu'elle eſt au moins fort déplacée, & que M. Paſcal n'a point eu envie de multiplier ici le nombre des coupables, ni de déſigner ceux qui le ſont, mais ſeulement de dire des véritez qui ſont certaines, & qui n'ont pas moins certainement été contredites.

Il ne marque pas moins d'ignorance ou d'infidélité dans la cenſuré qu'il fait de la penſée de M. Paſcal; & quoiqu'il en diſe, il ſera toûjours vrai que l'idée conſolante de l'atten-

te d'un Messie étoit réellement un point essentiel de la Religion des Juifs. De plus où a-t'il trouvé que les Prophêtes fussent regardés comme des Legislateurs: M. Pascal en parle-t'il? Ils étoient seulement les Ministres de la Loi, & Dieu les suscitoit à ce Peuple aveugle, pour leur reprocher leur infidélité, & pour être les Précurseurs de sa Loi de Grace qui nous a regenerez en Jesus-Christ.

## XV.

*Pour examiner les Propheties, il faut les entendre; car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le Messie ne sera point venu, mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en Jesus-Christ.*

## XV.

La Religion Chrêtienne est si véritable, qu'elle n'a pas besoin de preuves douteuses: or si quelque chose pouvoit ébranler les fondemens de cette sainte & raisonnable Religion, c'est ce sentiment de M. Pascal: il veut que tout ait deux sens dans l'Ecriture; mais un homme qui auroit le malheur d'être incrédule, pourroit lui dire: celui qui donne deux sens à ses paroles, veut tromper les hommes, & cette duplicité est toûjours punie par les Loix. Comment donc pouvez-vous sans rougir, admettre dans Dieu ce qu'on punit & ce qu'on déteste dans les hommes? Que dis-je! Avec quel mépris & avec quelle indignation ne traitez-vous pas les Oracles des Payens, parce qu'ils avoient deux sens? ne pourroit-on pas dire plûtôt que les Propheties qui regardent directement Jesus Christ, n'ont qu'un sens, comme celles de Daniel, de Michées & autres? Ne pourroit-on pas même dire que quand nous n'aurions aucune intelligence des Propheties, la Religion n'en seroit pas moins prouvée.

## XV.

Tout ce beau raisonnement est un galimathias qui n'a aucun raport à la pensée de M. Pascal. Si l'Auteur avoit suivi son raisonnement, il se seroit bien gardé de taxer ce grand Homme *d'ébranler les fondemens* de notre Religion, lui qui n'a prétendu nous démontrer autre chose, sinon que la Loi des Juifs étoit la figure de celle de Jesus-Christ. Il les avoit trop méditées l'une & l'autre pour s'y méprendre, & ses plus grands ennemis ne lui ont jamais fait un pareil reproche, il étoit réservé au seul V.....

## XVI.

*La distance infinie des corps aux esprits, figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle.*

## XVI.

Il est à croire que M. Pascal n'auroit pas employé ce galimathias dans son ouvrage, s'il eut eu le tems de le faire.

## XVI.

Tout ceque cet Auteur n'entend pas est *galimathias* pour lui; cela n'est pas extraordinaire, il en donne souvent des preuves, en y tombant souvent lui-même. Si c'estoit cependant un homme comme un autre on pourroit lui apprendre que ceque M. Pascal appelle ici *charité*, est Jesus-Christ lui-même, y a-t'il quelque chose de plus *surnaturel*? Et combien la distance des esprits à Jesus-Christ est-elle grande? Et comment peut elle se demontrer autrement? qu'il lise le reste de ce chapitre, il verra si on en peut donner une plus haute idée.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0169
DFG

## XVII.

*Les foibleſſes les plus apparentes ſont des forces à ceux qui prennent bien les choſes. Par exemple, les deux Genealogies de S. Mathieu & de S. Luc; Il eſt viſible que cela n'a pas été fait de concert.*

## XVII.

Les Editeurs des penſées de Paſcal auroient ils dû imprimer cette penſée, dont l'expoſition ſeule peut être capable de faire tort à la Religion. Aquoi bon dire que ces Genealogies, ces point fondamentaux de la Religion Chrétienne, ſe contrarient, ſans dire enquoi elles peuvent s'accorder. Il falloit preſenter l'antidote avec le poiſon. Que penſeroit-on d'un Avocat qui diroit: Mapartie ſe contredit; Mais cette foibleſſe eſt une force pour ceux qui ſçavent bien prendre les choſes.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0170
DFG

## XVII.

M. de V .... toujours fertile en comparaisons qui clochent n'est pas heureux pour les faire adopter avec la même complaisance qu'il les avance ; Pour moi je ne vois rien dans cette pensée qui puisse *faire tort a la Religion*, au contraire ; Elle ne peut tout au plus que nous faire regretter qu'il n'ait pas plû à la divine providence que ce Grand Homme ait executé le projet qu'il s'étoit formé de rédiger ces Pensées en un Corps d'ouvrage, qui auroit été d'une si grande utilité pour la Religion.

M. Pascal ne dit pas que les deux Genealogies se contrarient mais qu'il s'y trouve quelque difference, & il a raison d'en conclure 1. que Saint Mathieu & S. Luc ne se sont pas copiez, qu'ainsi tout ce qu'ils ont dit de la Divinité de Jesus-Christ & de la

Religion ne pouvoit que leur avoir été inspiré d'en-haut.

2. Qu'il n'y a point dans ces Ecrivains Sacrez des foiblesses réelles, mais seulement apparentes, c'est-à-dire, qui ne paroissent telles qu'à ceux qui s'attachent sans reflexion à la seule écorse du Texte, mais qui donnent un nonveau degré de lumiere à ceux qui l'approfondissent, parce qu'ils apperçoivent plus clairement dans les Evangiles, leur bonne foi & leur sincerité jusque dans les endroits les moins frappans & les moins decisifs.

## XVIII.

*Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession; Mais que l'on reconnoisse la verité de la Religion dans l'obcurité même de la Religion, dans le peu de lumiere que nous en avons, & dans l'indifference que nous avons de la connoître.*

## XVIII.

Voilà d'étranges marques de Verité qu'apporte Pascal : Quelles autres marques a donc le mensonge? Quoi ! Il suffiroit pour être crû de dire, *je suis obscure je suis inintelligible* ; Il seroit bien sensé de ne presenter aux yeux que les lumieres de la foi, aulieu de ces tenebres d'érudition.

## XVIII.

Voila un étrange raisonnement! n'est on pas en droit de le dire à M. de V ....? propose-t'on autre chose dans ce te pensée à un Chrétien, que de regarder notre Religion avec des yeux de la foi. Son obscurité pour nous dans ce qui est au dessus de la verité ne nous devient-elle pas une lumiere éclatante, quand on sçait qu'elle parle d'un Etre qui est si éleve au-dessus de la raison, mais qui estant la verité même, ne peut rien nous

enseigner que de certain & que d'indubitable.

## XIX.

*S'il n'y avoit qu'une Religion, Dieu seroit trop manifeste.*

## XIX.

Quoi ! vous dites que s'il n'y avoit qu'une Religion, Dieu seroit trop manifeste ? Eh oubliez-vous que vous dites à chaque page, qu'un jour il n'y aura qu'une Religion; selon vous, Dieu sera donc alors trop manifeste.

## XIX.

Oüi, M. de V....., il faut vous l'apprendre puisque vous l'ignorez, il estoit sinon nécessaire, au-moins très-utile aux vûës de Dieu sur l'Eglise qu'il y eut plus d'une Religion; si c'est un mystere pour vous, je vous plains

plains : Mais ce jour dont M. Pascal vous parle à *chaque page* est le grand jour du jugement dernier, où le reste des humains avec vous, rendra compte de ses actions devant le Tribunal suprême ; c'est-là où les Reprouvez *grinceront les dents* de n'avoir pas voulu connoître la véritable, & que les Elûs beniront le Seigneur d'avoir sçû mettre à profit le Sang de Jesus-Christ versé pour le genre humain ; en un mot c'est ce grand jour qui faisoit avec tant de raison trembler Monsieur Pascal.

## XX.

*Je dis que la Religion Juive ne consistoit en aucunes de ces choses ; mais seulement en l'amour de Dieu & que Dieu réprouvoit toutes les autres choses.*

## XX.

Quoi, Dieu réprouvoit tout cequ'il ordonnoit lui-même avec tant de soin aux Juifs, & dans un détail si prodigieux? n'est-il pas plus vrai de dire que la Loi de Moyse consistoit & dans l'amour & dans le culte. Ramener tout à l'amour de Dieu, sent bien moins l'amour de Dieu que la haine que tout Janséniste a pour son prochain Moliniste.

## XX.

Qui se seroit attendu que tout ce qui à raport à *l'Amour de Dieu* fut un sujet perpetuel de satyre pour M. de V ... passons néanmoins là-dessus: Je me contenteray de lui dire que le Grand Pascal en connoissoit toute la necessité, qu'il étoit persuadé que cet amour est le principe de tout, qu'avec cet amour qui entraîne necessairement après lui le culte, tout le reste n'est rien; Et c'est avec

raiſon je le répete, qu'il dit que la Religion des Juifs, ne conſiſtoit en aucune des choſes que V ..... ne raporte point, & c'eſt encore une preuve de ſon infidelité, il n'avoit qu'à lire.

## XXI.

*La choſe la plus importante à la vie c'eſt le choix d'un métier; le hazard en diſpoſe, la Coutume fait les Maçons, les Soldats, les Couvreurs.*

## XXI.

Qui peut donc déterminer les Soldats, les Maçons, & tous les onvriers mécaniques, ſinon ce qu'on appelle hazard & la Coutume? Il n'y a que les Arts de Génie auſquels on ſe détermine de ſoi même; Mais pour les Métiers que tout le monde peut faire, il eſt très-naturel & très-raiſonable que la Coutume en diſpoſe.

## XXI.

Il faut avoir bien envie de parler & de contredire, je le repeteray peut-être plus d'une fois; Je ne veux point d'autre preuve que la penſée de M. Paſcal & la réflexion de l'Auteur qui ne fait que la repeter & eſt forcé comme malgré lui de convenir de la verité.

## XXII.

*Que chacun éxamine ſa penſée il la trouvera toûjours occupée au paſſé & à l'avenir. Nous ne penſons preſque point au preſent, & ſi nous y penſons, ce n'eſt que pour en prendre la lumiere pour diſpoſer l'avenir. Le preſent n'eſt jamais notre but; Le paſſé & le preſent ſont nos moyens, le ſeul avenir eſt notre objet.*

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0178
DFG

## XXII.

Il faut, bien-loin de se plaindre, remercier l'Auteur de la nature, de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous emporte sans cesse vers l'avenir : le trésor le plus précieux de l'homme est cette *espérance* qui nous adoucit nos chagrins & qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs presens. Si les hommes étoient assez maheureux pour ne s'occuper que du present, on ne semeroit point, bâtiroit point, on ne planteroit point, on ne pourvoyeroit à rien; on manqueroit de tout au milieu de cette fausse joüissance. Un esprit comme M. Pascal, pouvoit-il donner dans un lieu commun aussi faux que celui-là ? La nature a établi que chaque homme joüiroit du present en se nourrissant, en faisant des enfans, en écoûtant des sons agréables, en occupant sa faculté de penser & de sentir, & qu'en sortant de ces états, souvent au milieu de ces états mêmes il penseroit au lendemain, sans quoi il periroit de misere aujourd'hui.

## XXII.

N'y auroit-il pas de quoi rire d'entendre V..... dire à M. Pascal qu'il donne dans des lieux communs; il faut être aussi hardi qu'il est toûjours infidele: de quelles expressions ne se sert-il pas, pour tâcher s'il étoit possible, d'insinuer que M. Pascal n'a eu en vûë cette esperance *qui nous peint des plaisirs futurs*; s'imagine-t'il que tout le monde soit aussi corrompu qu'il le paroît, le piége est trop grossier pour donner dedans; ce grand homme connoissoit trop l'homme charnel pour n'en pas faire le portrait au naturel; ce sont donc les hommes de cette espece qu'il attaque dans cette pensée, c'est à ces hommes mondains qu'il reproche de ne penser qu'au passé, & qui se repentent de n'en avoir pas joüi comme ils auroient pu en satisfaisant toutes

leurs passions : si ils pensent à l'avenir, ce n'est point à l'avenir éternel, auquel cependant tout Chrêtien devroit aspirer. Mais cette façon de penser n'est pas du goût de V..... aussi s'est-il bien donné de garde d'achever la conclusion de la pensée, il n'y auroit pas trouvé son compte.

A qui donc prétend-t'il en imposer? ce ne ne peut-être tout-au-plus qu'à des libertins de sa trempe, qui l'en croiront peut-être sur sa parole, ce livre se trouve néanmoins dans les mains de tout le monde, ne craint-il pas qu'on l'accuse de l'avoir tronqué? Non M. cet Auteur ne craint rien, il oze tout hazarder, le faux préferablement au vrai est tout ce qu'il adopte avec plus de complaisance; les Auteurs les plus respectables en tous genres sont ceux qu'il attaque le plus ouvertement, il nous en a fourni la preuve dans plus d'un endroit, mais il a mis le comble à sa témérité en ozant attaquer M. Pascal

lui qui jusqu'ici s'est attiré le respect de ses ennemis même.

## XXIII.

*Mais quand j'ai regardé de plus près, j'ai trouvé cet éloignement que les hommes ont du repos, & de demeurer avec eux-memes, vient d'une cause bien effective, c'est-à-dire du malheur naturel de notre condition foible & mortelle & si miserable que rien ne nous peut consoler, lorsque rien ne nous empêche d'y penser, & que nous ne voyons que nous.*

## XXII.

Ce mot *ne voir que nous*, ne forme aucun sens.

Qu'est-ce qu'un homme qui n'agiroit point, & qui est supposé se contempler?

non-seulement, je dis que cet homme seroit un imbécile, inutile à la societé; mais je dis que cet homme ne peut exister; car que cet homme contempleroit-il, son corps, ses pieds, ses mains, ses cinq sens? Ou il seroit un idiot, ou il feroit usage de tout cela: resteroit-il à contempler sa faculté de penser? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exerçant; ou il ne pensera à rien, ou bien il pensera aux idées qui lui sont déja venuës, ou il en composera de nouvelles: or il ne peut avoir d'idées, que du déhors. Le voilà donc nécessairement occupé, ou de ses sens, ou de ses idées, le voilà donc hors de soi ou imbécile.

Encore une fois, il est impossible à la nature humaine de rester dans cet engourdissement imaginaire; il est absurde de le penser, il est insensé d'y prétendre. L'homme est né pour l'action, comme le feu tend en haut, & la pierre en bas. N'être point occupé & n'exister pas, est la même chose pour l'homme; toute la difference consiste dans les occupations douces ou tumultueuses, dangereuses ou utiles.

## XXIII.

N'eſt-ce pas ici le comble de l'égarement, ou plûtôt de la folie? Et c'eſt être dans cet anéantiſſement de ſoi-même dont parle M. Paſcal, que de penſer de la ſorte.

Peut-on pouſſer la mauvaiſe foi plus loin? Car une ligne plus bas; ne voit-il pas que *ce ſont ceux qui ſe regardent ſans aucune vuë de Religion*, dont on veut parler: il faut être auſſi groſſier que M. Paſcal étoit délicat, pour prendre cette penſée à la lettre.

Quelles expreſſions baſſes! En ſupoſant l'homme ne voir que lui, & croire qu'il n'eſt occupé que des parties de ſon corps en détail, cela peut-il tomber ſous le bon ſens?

En vérité un homme qui n'auroit jamais entendu parler de M. Paſcal s'exprimeroit-il de la ſorte? Il faut être dans cet *engourdiſſement* que V...

qualifie d'imaginaire, mais qui n'eſt que trop réel chez lui.

N'eſtes-vous pas bien étonné de l'entendre traiter ce grand Homme d'inſenſé! Mais n'eſt-ce pas l'être ſoi-même! & qu'un homme qui penſe de cette façon eſt à plaindre!

## XXIV.

*Les hommes ont un inſtinct ſecret qui les porte à chercher le divertiſſement & l'occupation au-déhors qui vient du reſſentiment de leur miſere continuelle; & ils ont un autre inſtinct qui reſte de la grandeur de leur premiere nature, qui leur fait connoître que le bonheur n'eſt en effet que dans le repos.*

## XXIV.

Cet instinct secret étant le premier principe & le fondement nécessaire de la societé; il vient plûtôt de la bonté de Dieu, & il est plûtôt l'instrument de nôtre bonheur, qu'il n'est le ressentiment de nôtre misere. Je ne sçai pas ce que nos premiers Peres faisoient dans le Paradis Terrestre; mais si chacun d'eux n'avoit pensé qu'à soi, l'existance du genre humain étoit bien hazardée. N'est-il pas absurde de penser qu'ils avoient des sens parfaits, c'est-à-dire, des instrumens d'actions parfaits, uniquement pour la contemplation? & n'est-il pas plaisant que des têtes pensantes, puissent imaginer que la paresse est un titre de grandeur, & l'action un rabaissement de nôtre nature.

## XXIV.

*N'est-il pas bien plaisant*, pour me servir des mêmes termes de l'Auteur de la réflexion, de voir une tête pensante, comme la sienne faire un pareil raisonnement. Disons mieux & plaignons la misere de l'homme dans sa personne, qui occupée uniquement de

cet *instinct secret* dont parle M. Pascal, & de cet autre *instinct qui lui reste de sa premiere nature*, se plonge de plus en plus dans ce repos mortel qui le conduit insensiblement à l'impenitence & par une suite nécessaire à la réprobation éternelle; & bien éloigné d'être le fondement de nôtre bonheur, il est l'instrument fatal de notre perte, lorsque l'on ne sçait pas s'en retirer. Semblable à un malade qui est aux portes de la mort, qui faute d'un émétique préparé, perit miserablement, & qui, s'il avoit été secouru à propos en auroit réchapé.

Combien de créatures, Grand Dieu, sont plongées dans cette léthargie mortelle, & qui sans vôtre secours salutaire y demeureront éternellement!

---

## XXV.

*C'est pourquoi lorsque Cineas disoit à Pirrus qui se proposoit de*

*joüir du repos avec ſes amis, après avoir conquis une grande partie du monde ; qu'il ſeroit mieux d'avancer lui-même ſon bonheur en joüiſſant dès-lors de ce repos, ſans l'aller chercher par tant de fatigues ; il lui donnoit un conſeil qui recevoit de grandes difficultés, & qui n'étoit guéres plus raiſonnable que le deſſein de ce jeune ambitieux ; l'un & l'autre ſuppoſoit que l'homme ſe pût contenter de ſoi-même & de ſes biens preſens, ſans remplir le vuide de ſon cœur d'eſperances imaginaires, ce qui eſt faux, Pirrus ne pouvoit être heureux ni devant ni après avoir conquis le monde.*

## XXV.

L'exemple de Cineas est bon dans les satyres de Despreaux, mais non dans un Livre Philosophique. Un Roi sage peut être heureux chez lui, & de ce qu'on nous donne Pirrus pour un fou, cela ne conclud rien pour le reste des hommes

## XXV.

L'exemple de Cineas est un terrible exemple de ce que je viens de dire, sur la réflexon précedente de M. de V..... & peut être placée non-seulement dans un Livre Philosophique, mais encore dans ceux qui nous apprennent à connoître la Religion & la pratiquer, il n'est point de félicité parfaite, ni pour les Rois, ni pour le reste des humains, sans la connoissance de Dieu, ni sans l'execution de sa Loi.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0189
DFG

## XXVI.

*On doit donc reconnoître que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuyeroit même, sans aucune cause étrangere d'ennuy, par le propre état de sa condition naturelle.*

## XXVI.

Au contraire, l'homme est si heureux en ce point, & nous avons tant d'obligation à l'Auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par-là à être utiles au prochain & à nous mêmes.

## XXVI.

Quelle est l'affectation de l'Auteur de retrancher le mot de naturelle qui fait un sens tout different, & de ne pas même achever la phrase. Ce retranchement

franchement lui étoit néceſſaire apparamment, pour pouvoir faire regarder comme un bien dans l'homme, ce qui n'eſt effectivement qu'une ſuite de ſa miſere & de ſon aveuglement.

## XXVII.

*D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu ſon fils unique & qui accablé de procez & de querelles, étoit ce matin ſi troublé, n'y penſe plus maintenant? Ne vous en étonnez pas: il eſt tout occupé à voir par où paſſera un cerf que ſes chiens pourſuivent avec ardeur depuis ſix heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme quelque plein de triſteſſe qu'il ſoit, ſi l'on peut gagner ſur lui de le faire entrer en quelque di-*

*vertissement, le voilà heureux pendant ce tems-là.*

## XXVII.

Cet homme fait à merveille, la dissipation est un remede plus sûr contre la douleur, que le Quinquina contre la fiévre: ne blâmons point en cela la nature, qui est toûjours prête à nous secourir.

## XXVII.

N'est-ce pas une des plus grandes preuves de la misere humaine, que de ne pas sçavoir se faire un mérite salutaire de ses pertes, & des malheurs qui nous arrivent? Y a-t'il rien de plus consolant pour un Chrêtien que d'imiter dans ses malheurs la patience du St homme Job, & tant d'autres exemples que les saintes Ecritures & la tradition nous fourniſſent; c'est-là le

véritable remede à toutes les afflictions de la vie humaine, c'eſt aux pieds de Jeſus-Chriſt que l'on trouve la veritable conſolation, & non-pas dans ces vains amuſemens dont M. Paſcal fait une deſcription ſi vive, qui ne font qu'étourdir pour un moment la douleur, mais qui n'aident nullement à la ſuporter. C'eſt cependant ce que V..... regarde comme un bienfait de la nature.

---

## XXVIII.

*Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, & tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jours égorgez à la vûë des autres, ceux qui reſtent voyent leur propre condition dans celle de leurs ſemblables, & ſe regardant les uns les autres avec douleur, &*

*sans esperance attendent leur tour. C'est l'image de la condition des hommes.*

## XXVIII.

Cette comparaison assurément n'est pas juste: des malheureux enchaînez qu'on égorge l'un après l'autre, sont malheureux, non-seulement parce qu'ils souffrent, mais encore parce qu'ils éprouvent ce que les autres hommes ne souffrent pas. Le sort naturel d'un homme, n'est ni d'être enchaîné, ni d'être égorgé, mais tous les hommes sont faits comme les animaux, les plantes pour croître, pour vivre un certain tems pour produire leur semblable, & pour mourir. On peut dans une satyre montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté, mais pour peu qu'on se serve de sa raison, on avoüera que de tous les animaux l'homme est le plus parfait, le plus heureux, & celui qui vit le plus long-tems. Au lieu donc de nous étonner & de nous plaindre du malheur & de la brieveté de la vie, nous devons nous étonner & nous féliciter de nôtre bonheur

& de sa durée. A ne raisonner qu'en Philosophe, j'oze dire qu'il y a bien de l'orgueil & de la témérité à prétendre que par notre nature nous devons être mieux que nous ne sommes.

## XXVIII.

Peut-on voir une peinture, ni une image plus vives de la condition des hommes nés avec le peché; il ne s'agit pas ici de raisonner en Philosophe, il faut raisonner en Chrêtien, comme M. Pascal: il est encore moins question de faire une satyre sur l'homme, & *de le faire voir du mauvais coté*; cela n'est pas difficile, l'on en trouve que trop souvent l'occasion; mais il faut le representer tel qu'il est, & le portrait que nous en trace M. Pascal, est d'après nature; Quelle foule de réflêxions cette pensée n'entraîne-t'elle pasaprès elle? car l'homme en se regardant comme le plus parfait de toutes les créatures, doit en même tems

se regarder comme le plus malheureux, lorsqu'il ne tend pas à la fin que Dieu s'est proposée en le créant; & la mort que cet image nous fait envisager, n'a rien que d'effrayant pour un homme qui n'a pas rempli ses devoir pendant sa vie : qui est l'homme qui oseroit s'en flatter, s'il n'avoit recours à la miséricorde de Jesus-Christ.

## XXIX.

*Les Sages parmi les Payens qui ont dit qu'il n'y a qu'un Dieu, ont été persecutez, les Juifs haïs, les Chrêtiens encore plus.*

## XXIX.

Ils ont été quelques fois persecutez, de même que le seroit aujourd'hui un homme qui viendroit enseigner l'adoration d'un Dieu indépendante d'un culte reçû. Socrate

n'a pas été condamné pour avoir dit, *il n'y a qu'un Dieu*; mais pour s'être élevé contre le culte extérieur du Pays, & pour s'être fait des ennemis puissans fort mal-à-propos. A l'égard des Juifs ils étoient haïs, non parce qu'ils ne croyoient qu'un Dieu, mais parce qu'ils haïssoient ridiculement les autres Nations; parce que c'étoient des barbares, qui massacroient sans pitié leurs ennemis vaincus, parce que ce vil Peuple, superstitieux, ignorant, privé des Arts, privé du commerce, mépriſoit les Peuples les plus policez. Quand aux Chrêtiens ils étoient haïs des Payens, parce qu'ils tendoient à abattre la Religion & l'Empire, dont ils vinrent enfin à bout; comme les Proteſtans ſe ſont rendus les maîtres dans les mêmes Pays où ils furent long-tems haïs, perſecutez & maſſacrez.

## XXIX.

Il étoit bien inutile de broüiller du papier pour dire en beaucoup de mots ceque Mr. Paſcal explique ſi nettement en trois lignes, mais la verité échape ſouvent malgré qu'on en ait; ç'en eſt ici une grande preuve.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0197
DFG

## XXX.

*Les deffauts de Montaigne ſont grands ; il eſt plein de mots ſales & déshonnêtes. Cela ne vaut rien, ſes ſentimens ſur l'homicide volontaire & ſur la mort ſont horribles.*

## XXX.

Montaigne parle en Philoſophe, non en Chrêtien ; il dit le pour & le contre de l'homicide volontaire. Philoſophiquement parlant, quel mal fait à la ſocieté un homme qui la quitte, quand il ne peut plus la ſervir ? Un vieillard a la pierre & ſouffre des douleurs inſupportables ; on lui dit, ſi vous ne vous faites tailler, vous allez mourir, ſi l'on voustaille, vous pourrez encore radoter, baver & traîner pendant un an, à charge à vous-même & aux vôtres. Je ſuppoſe que le bonhomme prenne alors le parti de n'être plus à charge à perſonne : voilà à peu près le cas que Montaigne expoſe.

## XXX.

Quelle étrange Philoſophie l'Auteur de cette réflêxion vient-il ici nous annoncer, ne rencherit-il pas ſur Montaigne lui-même?

Dans quelle Philoſophie ces deux Auteurs ont-ils puiſé des maximes ſi barbares & qui repugnent ſi fort à la nature; car quoique ſur la terre tout tende à ſa deſtruction, les plus vils inſectes la fuyent le plus qu'ils peuvent: Je ne ſuis point embaraſſé du parti que prendra le vieillard à qui l'on donne l'alternative de mourir ou de radoter encore; Et ſi Montaigne lui-même ſe fut trouvé dans le cas, il ſe ſeroit rangé du parti du bonhomme qui auroit tenu à la vie, en courant les riſques de toutes les infirmités de la vieilleſſe la plus décrepite.

Mais revenons à la penſée de M.

Pascal & au jugement qu'il fait de cet Auteur, qui est juste & solide, il le fait en Chrêtien, comme Montaigne auroit dû l'écrire.

## XXXI.

*Combien de lunettes nous ont-elles découvert d'Astres qui n'étoient point pour nos Philosophes d'auparavant ? On attaquoit hardiment l'Ecriture, sur ce qu'on y trouve en tant d'endroits, du grand nombre des étoiles : Il n'y en a que* 1022, *disoit-on, nous le sçavons.*

## XXXI.

Il est certain que la Ste. Ecriture en matiere de Phisique, s'est toûjours proportionée aux idées reçuës ; Ainsi elle suppose que la Terre est immobile, que le Soleil

marche &c. Ce n'eſt point du tout par un rafinement d'Aſtronomie qu'elle dit que les Etoiles ſont innombrables ; Mais pour s'accorder aux idées vulgaires En effet quoyque nos yeux ne decouvrent qu'environ 1022. Etoiles ; Cependant quand on regarde le Ciel fixement, la vûë ébloüie croit alors en voir une infinité, l'Ecriture parle donc ce prejugé vulgaire ; Car elle ne nous a pas été donnée pour faire de nous des Phiſiciens, & il y a grande apparence que Dieu ne révéla ni à Abacuc, ni à Baruc, ni à Michée qu'un jour un Anglois nommé Famſtead, mettroit dans ſon catalogue plus de 7000. Etoiles aperçûës avec le Teleſcope.

## XXXI.

Cette réflêxion ne paroit ici placée que pour faire une plaiſanterie indécente aux depends des Prophêtes qu'il cite, & dont tout le reſte n'a aucun raport avec l'idée du raiſonnement de M. Paſcal.

## XXXII.

*Est-ce courage à un homme mourant d'aller dans la foiblesse & dans l'agonie affronter un Dieu tout puissant & éternel.*

## XXXII.

Cela n'est jamais arrivé & ce ne peut être que dans un violent transport au cerveau qu'un homme dise, je croy un Dieu & je le brave.

## XXXII.

Nous ne voyons que trop de ces tristes exemples d'impenitence, sans compter ceux que le respect humain ensevelit dans le cœur de certains hommes, qui par leurs desordres cachez éprouvent jusqu'à ce moment terrible les effets de la colere & de

la juſtice divine : Plût à Dieu que ces effets ne fuſſent cauſez que par le delire dont l'auteur parle.

---

XXXIII.

*Je croi volontiers les hiſtoires dont les témoins ſe ſont égorger.*

---

## XXXIII.

La difficulté n'eſt pas ſeulement de ſçavoir ſi on croira des témoins qui meurent pour ſoûtenir leur dépoſition, comme ont fait tant de Fanatiques ; mais encore ſi ces témoins ſont effectivement morts pour cela, ſi on a conſervé leurs dépoſitions, s'ils ont habité les pays où on dit qu'ils ſont morts. Pourquoi Joſephe né dans le tems de la mort du Chriſt, Joſephe peu attaché au Judaïſme, Joſephe ennemi d'Herode n'a-t'il pas dit un mot de tout cela ? Voilà ce que M. Paſcal eut débroüillé avec ſuccès, comme ont fait depuis tant d'Ecrivains éloquens.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0203
DFG

## XXXIII.

Pourquoi douter d'une chose que l'Auteur convient avoir été débroüillée avec succès par tant d'Ecrivains? C'est donc pour avoir le fade plaisir de contredire : V..... n'est pas méconnoissable à un pareil procedé.

## XXXIV.

*Les sciences ont deux extrémités qui se touchent, la premiere est la pure ignorance naturelle où se donnent tous les hommes en naissant, l'autre extrémité est celle où arrivent les grandes ames, qui ayant parcouru tout ceque les hommes peuvent sçavoir, trouvent qu'ils ne sçavent rien & se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis.*

## XXXIV.

Cette penſée eſt un pur ſophiſme & la fauſſeté conſiſte dans ce mot *d'ignorance* qu'on prend en deux ſens differens ; celui qui ne ſçait ni lire ni écrire eſt un ignorant, mais un Matématicien pour ignorer les principes cachez de la nature, n'eſt pas au point d'ignorance dont il étoit parti, quand il commença à apprendre à lire ; M. Newton ne ſçavoit pas pourquoi l'homme remuë ſon bras quand il le veut ; mais il n'en étoit pas moins ſçavant ſur le reſte. Celui qui ne ſçait point l'Hebreu & qui ſçait le Latin eſt ſçavant par comparaiſon avec celui qui ne ſçait que le François.

## XXXVI.

N'étes-vous pas bien ſurpris, Mr, du raiſonnement que fait V.....ſur les ſens différens qu'il prétend trouver dans cette penſée & renfermez ſous le mot *d'ignorance* : Croit-il que M. Paſcal ait beſoin d'un interprête comme lui, pour donner une plus

grande clarté à ſes penſées. Il faut être auſſi prévenu en ſa faveur, que l'eſt cet Auteur, pour ozer taxer de Sophiſte un des plus grands Logiciens qui ait paru, ou n'être point ſorti de cette *ignorance naturelle* avec laquelle nous naiſſons tous. Car rendons-nous juſtice puiſqu'il ne veut pas ſe la rendre, & convenons avec cet illuſtre Logicien, que M. Nevvton lui-même tout experimenté qu'il étoit, ayant même pouſſé plus loin qu'aucun ſçavant de ſon tems ſes belles connoiſſances, elles étoient néanmoins imparfaites, puiſqu'il ignoroit les principes cachez de le nature; cela eſt ſi vrai que les plus ſçavans hommes de nos jours, plus ils approfondiſſent les matieres qui leur ſont les plus familieres, & plus, quand ils en veulent convenir de bonne foi, ils ſe retrouvent dans *cette premiere ignorance d'où ils eſtoient partis.*

## XXXV.

*Ce n'eſt pas être heureux que de pouvoir eſtre réjoüi par le divertiſſement ; car il vient d'ailleurs & de dehors, ainſi il eſt dépendant & par conſéquent ſujet à eſtre troublé par mille accidens qui ſont les afflictions inévitables.*

## XXXV.

Celui-là eſt actuellement heureux qui a du plaiſir, & ce plaiſir ne peut venir que de déhors ; nous ne pouvons avoir de ſenſations ni d'idées que par les objets extérieurs comme nous ne pouvons nourrir nôtre corps qu'en y faiſant entrer des ſubſtances étrangeres qui ſe changent en la nôtre.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0207
DFG

## XXXV.

Tout ce qui fait la félicité du monde eſt un ſiſtême que M. de V.. adopte volontiers; il faut convenir de tous les principes de ſa réflêxion, j'y conſens; mais ce ſiſtême du réformateur de M. Paſcal, ne fera pas fortune chez les amateurs de la morale de Jeſus-Chriſt, & c'eſt cette morale que ce grand Homme ne perdoit point de vûë, qu'il mettoit ſi bien en pratique, & l'objet de toutes ſes méditations, dont il donne une leçon ſalutaire dans cette penſée, & dont on ne peut trop faire uſage.

## XXXV.

*L'extrême eſprit eſt accuſé de folie, comme l'extrême deffaut; rien ne paſſe pour bon que la médiocrité.*

## XXXVI.

Ce n'eſt point l'extrême eſprit, c'eſt l'extrême vivacité & volubilité d'eſprit qu'on accuſe de folie, l'extrême eſprit, eſt l'extrême juſteſſe l'extrême fineſſe, l'extrême étenduë oppoſée diamétralement à la folie.

L'extrême deffaut d'eſprit eſt une marque de conception, un vuide d'idées; ce n'eſt point là folie, c'eſt ſtupidité. La folie eſt un dérangement dans les organes qui fait voir pluſieurs objets trop vîte, ou qui arrête l'imagination ſur un ſeul avec trop d'application & de violence; ce n'eſt point non-plus la médiocrité qui paſſe pour bonne, c'eſt l'éloignement des deux vices oppoſés, c'eſt ce qu'on apelle juſte milieu, & non médiocrité.

## XXXVI.

Tout ce qui eſt extrême dans les actions de l'homme, viſe à la folie, cela n'eſt pas douteux: l'extrême eſprit comme l'extrême deffaut n'en ſont donc pas éloignez, du propre

aveu de l'Auteur; car que veut dire l'extrême esprit? Et comment peut-on définir un homme qui est dans le cas de l'extrême? Ne dit-on pas cet homme a de l'esprit infiniment, ses idées sont vastes, il les pousse à l'infini, il a une extrême vivacité? Fera-t'on voir quelque tort au même homme de l'accuser de folie? Cet homme, en un mot, aura un esprit extrême, mais il n'aura point cette extrême justesse, cette extrême finesse, &c. qui font une partie de l'esprit, & qui ne font pas cependant ce qu'on apelle esprit.

Il en est de même de l'extrême deffaut d'esprit, les qualifications que l'Auteur lui donne sont justes, j'en conviens: je veux même que c'est ce qu'on apelle stupidité; mais est-ce moins une folie d'une differente espece, l'une est un dérangement dans les organes qui opere le dérangement de l'imagination, & l'autre procede de ce que les organes étant bou-

chez, ils ne peuvent donner l'essort à l'imagination: cette médiocrité donc à qui M. Pascal donne la préference & qu'il appelle aussi bien que V..... juste milieu, est à bien juste titre préferable à ces deux extrémitez. C'est donc vouloir faire la guerre aux mots, en entreprenant de la combattre.

## XXXVII.

*Si nôtre condition étoit veritablement heureuse, il ne faudroit pas nous divertir d'y penser.*

## XXXVII.

Nôtre condition est précisément de penser aux objets extérieurs avec lesquels nous avons un raport nécessaire, il est faux qu'on puisse divertir un homme de penser à la condition humaine, car à quelque chose qu'il applique son esprit, il l'applique à

quelque chose de lié nécessairement à la condition humaine, & encore une fois, penser à soi avec abstraction des choses naturelles, c'est ne penser à rien, je dis à rien du tout, qu'on y prenne garde.

Loin d'empêcher un homme de penser à sa condition, on ne l'entretient jamais que des agrémens de sa condition, on parle à un Sçavant de réputation & de science, à un Prince de ce qui a raport à sa grandeur, à tout homme on parle de plaisir.

## XXXVII.

L'Auteur de cette réflexion peut-il ignorer que cette pensée comme quelques unes des précédentes, est une pensée morale, & qui par conséquent a tout un autre objet que la félicité humaine, qui est l'unique à laquelle il semble s'attacher.

L'illustre Pascal bien different de lui, occupé uniquement de la misere de nôtre condition, prétend avec raison, que de l'avoir toûjours pour objet, c'est l'unique moyen de la

rendre plus heureuse, & que pour peu qu'on la perde de vûë, c'est vouloir être miserable.

## XXXVIII

*Les grands & les petits ont mêmes accidens, mêmes facheries & mêmes passions. Mais les uns sont au haut de la rouë, & les autres près du centre, & ainsi moins agitez par les mêmes mouvemens.*

## XXXVIII

Il est faux que les petits soient moins agités que les grands, au contraire leurs desespoirs sont plus vifs, parce qu'ils ont moins de ressource; de cent personnes qui se tuent à Londres, il y en a quatre-vingt-dix-neuf du bas peuple, & à peine une d'une condition relevée. La comparaison de la rouë est ingénieuse & fausse.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0213
DFG

## XXXVIII.

Toûjours fécond en démentis, l'Auteur croit en être quitte pour oppoſer à une vérité de fait, confirmée par une expérience journaliere, un exemple, qui quoiqu'il vienne d'Angleterre, n'en eſt pas plus convainquant, & qui pourroit être vrai en ſoi, ſans rien ôter à la juſteſſe de la penſée de M. Paſcal avec laquelle cet exemple n'a aucune liaiſon, comme tout homme capable de raiſonnement s'en appercevra facilement.

## XXXIX

*On apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, & on leur apprend tout le reſte, & cependant ils ne ſe piquent de rien tant que de cela; ainſi ils ne ſe piquent de ſçavoir*

*que la seule chose qu'ils n'apprennent point.*

## XXXIX.

On apprend aux hommes à être honnêtes gens, & sans cela peu parviendroient à l'être. Laissez vôtre fils dans son enfance, prendre tout ce qu'il trouvera sous sa main, à quinze ans il volera sur le grand chemin, loûez-le d'avoir dit un mensonge, il deviendra faux témoin, flattez sa concupiscence, il deviendra sûrement débauché, on apprend tout aux hommes, la vertu, la Religion.

## XXXIX.

Je lis dans le cœur de M. de V... combien il s'applaudit de croire avoir trouvé prise sur M. Pascal. Toûjours accoûtumé à ne lire un Auteur que suivant ses préventions, son esprit ne peut se déterminer à en pénétrer le vrai sens & la véritable idée; un peu plus d'attention lui eût fait sentir que

ce que M. Pascal appelle ici apprendre à être honnêtes gens, c'est apprendre à être juste & équitable, non seulement dans des occasions telles que celles dont parle le Censeur, ou le contraire est trop grossier & trop capable de déshonorer & d'entraîner dans des suites funestes pour être commun, mais en tout tems & en toute occasion, ce qui est extrêmement rare, & ce qu'on s'avise peu d'apprendre dans le grand monde. Ne voyons-nous pas tous les jours, sur tout dans les personnes d'un certain rang & d'un certain état, que l'on donne des maîtres de toutes especes à la jeunesse, & que non-seulement les maîtres en Israël en sont exceptez le plus souvent, mais même qu'on débite en presence de cette jeunesse, quantité de fausses maximes que l'on dit être propre à ceux qui entrent dans le grand monde, & dont on seroit faché qu'elle s'écartât: & voilà ce dont M. Pascal avoit raison de se plaindre.

## XL.

*Le sot projet qu'a eu Montaigne de se peindre, & cela non-pas en passant & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir, mais par ses propres maximes, & par un dessein premier & principal; car de dire des sotises par hazard & parfoibl esse, c'est un mal ordinaire; Mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas suportable, & d'en dire de telle que celle là.*

## XL.

Le charmant projet que Montaigne a eu de se peindre naïvement comme il a fait! Car il a peint la nature humaine, & le pauvre projet de Nicole, de Mallebranche, de Pascal, de décrier Montaigne.

## XL.

Il ne faut pour toute reponſe à cette imprudente réflêxion que celle qui ſe trouve dans la réponſe que fait M. Paſcal à Montaigne dans cette même penſée ou V .....eſt ſi bien dépeint. Que dis-je ! un parfait mépris ne ſeroit-il pas mieux placé ? de pareilles impertinences font aſſez l'apologie des trois Grands Hommes qu'il oze mettre en parallelle avec le voluptueux & l'immoderé Montaigne.

## XLI.

*Lorſque j'ai conſideré d'où vient qu'on ajoûte tant de foi à tant d'impoſteurs qui diſent qu'ils ont des remédes, juſqu'à mettre ſouvent ſa vie entre leurs mains : Il m'a paru que la véritable cauſe eſt, qu'il y a de*

*vrais remédes ; car il ne seroit pas possible qu'il y en eut tant de faux, & qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avoit de véritables. Si jamais il n'y en avoit eu & que les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginez qu'ils en pourroient donner, & encore plus, que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantez d'en avoir de même ; que si un homme se vantoit d'empêcher de mourir, personne ne le croiroit, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remédes qui se sont trouvez véritables par la connoissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par-là, parce que la chose ne pouvant être niée en*

*général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables, le peuple qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.*

*Ainsi il me paroît aussi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortileges, que parce qu'il y en a de vrais.*

---

## XLI.

Il me semble que la nature humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fausses influences à la lune, avant qu'on imaginât le moindre rapport véritable avec le flux de la mer. Le premier homme qui a été malade, a crû sans

peine le premier Charlatan ; personne n'a vû de Loups-garoux, ni de sorciers & beaucoup ont crû : Personne n'a vû de transmutation de métaux & plusieurs ont été ruinez par la créance de la Pierre Philosophale. Les Romains, les Grecs, les Payens, ne croyoient-ils donc aux faux miracles dont ils étoient inondez, que parce qu'ils en avoient vû de véritables.

## XLI.

L'Auteur toûjours ingénieux à prendre des avantages qui ne lui réussissent point, auroit pû se passer de rapporter les exemples qui forment sa réflexion, pour prouver que *la nature humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux*, & qui deviennent inutiles par la suite de la pensée de M. Pascal, qu'il a pris la peine de retrancher. Ce raisonnement étoit trop clair pour favoriser son esprit de contradiction, aussi ne s'en est-il pas servi : Mais malgré tout cela, dans son propre raisonnement, ne

tombe-t'il pas en contradiction avec lui-même, lorsqu'il semble douter que *les Romains ne croyoient aux faux miracles que parce qu'ils en avoient v de veritables.* N'est-ce pas le même raisonnement qu'il trouve dans la pensée qu'il prétend combattre ? Y en a-t'il en effet de plus naturel que de dire que s'il n'y avoit pas une veritable Religion, il n'y en auroit pas de fausses.

Peut-on pousser plus loin l'illusion ? Mais tout cela est digne de M. de V.....

---

## XLII.

*Le port regle ceux qui sont dans un vaisseau, mais où trouverons-nous ce point dans la morale.*

## XLII.

Dans cette seule maxime reçuë de toutes les Nations: "Ne faites pas à autrui ce que "vous ne voudriez pas qu'on vous fit.

## XLII.

Qui se seroit imaginé que l'Auteur eut voulu apprendre quelque chose de nouveau à M. Pascal, en lui remettant devant les yeux une maxime qu'assûrement ce grand homme n'ignoroit pas, mais que le Censeur n'a jamais sçû mettre en pratique.

Il croit cependant avoir tout dit, mais cette maxime ne suffit pas seule & ce n'est pas là le point qui embarrassoit M. Pascal. Si notre Auteur eut rapporté la pensée dans son entier, il n'auroit pû appliquer la maxime en question, car il s'agit ici de ceux qui sont dans le déréglement & qui

croyent être dans l'ordre, du-moins le disent-ils à ceux qui y sont réellement, semblables, dit M. Pascal, *á ceux qui sont dans un vaisseau & qui croyent que ceux qui sont au bord s'eloignent; le langage est egal de tous costez*, continue-t'il, *il faut avoir un point fixe pour en juger.* C'est de ce point dont il s'agit & qui embarasse M. Pascal. Jugez s'il est tiré d'embarras par la maxime citée.

---

XLIII.

Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat.

*Ils aiment mieux la mort que la paix, les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préferée à la vie dont l'amour paroît si fort & si naturel.*

XLIII.

C'eſt des Catalans que Tacite a dit cela; mais il n'y en a point dont on ait dit & dont on puiſſe dire, *elle aime mieux la mort que la guerre.*

XLIII.

Le raiſonnement de cette penſée eſt ſi conſéquent & la réflêxion de V..... ſi miſerable & ſi peu concluante, qu'elle ne mérite pas d'autre réponſe.

XLIV.

*A meſure qu'on a plus d'eſprit on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.*

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0225
DFG

XLIV.

Il y a très-peu d'hommes vraiment originaux : presque tous se gouvernent, pensent & sentent par l'influence de la coûtume & de l'éducation. Rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle, mais parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche que les vûës fines apperçoivent.

XLIV.

Il y a plus d'hommes vraiment originaux que V..... ne pense, il en est un modéle bien parfait dans son espece, il paroît même qu'il auroit voulu faire son portrait d'après lui dans cette réflêxion, qui par parenthese n'a aucun rapport à la pensée de M. Pascal, & la route nouvelle dans laquelle il marche ne trouvera pas beaucoup de partisans. Tenons-

nous en à la penſée du celébre Paſcal, car malgré les vûës fines de l'Auteur, il ne nous y fera appercevoir aucun deffaut ni aucune contrarieté.

---

XLV.

*Il y a donc deux ſortes d'eſprit, l'un de pénétrer vivement & profondément les conſéquences des principes, & c'eſt là l'eſprit de juſteſſe ; l'autre de comprendre ungrand nombre de principes ſans les confondre, & c'eſt là l'eſprit de Géométrie.*

---

XLV.

L'uſage veut, je crois, aujourd'hui, qu'on appelle *eſprit géométrique*, l'eſprit méthodique & conſequent.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0227
DFG

XLV.

Cette penſée eſt une ſuite de la précédente & l'Auteur ne la réfute pas avec plus de juſteſſe dans la réflêxion. Il eſt ſeulement ridicule de vouloir faire entendre que l'uſage a changé dans la definition de ce qui s'appelle *eſprit geometrique*.

XLVI.

*La mort eſt plus aiſée à ſupporter ſans y penſer, que la penſée de la mort ſans péril.*

XLVI.

On ne peut pas dire qu'un homme ſupporte la mort aiſément ou mal-aiſément quand il n'y penſe point du tout. Qui ne ſent rien, ne ſupporte rien.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0228
DFG

XLVI.

Il falloit au-moins, convenant du premier principe, adopter le second, puisqu'il est selon la nature.

XLVII.

*Nous supposons que tous les hommes conçoivent & sentent de la même sorte les objets qui se presentent à eux, mais nous le supposons bien gratuitement, car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occasions & que toutes les fois que deux hommes voyent, par exemple, de la neige, ils expriment tous deux la vûë de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un & l'autre qu'elle est blanche, & de*

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0229
DFG

*cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée, mais cela n'est pas absolument convaincant, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative.*

---

XLVII.

Ce n'étoit pas la couleur blanche qu'il falloit apporter en preuve. Le blanc qui est un assemblage de tous les rayons, paroît éclatant à tout le monde, ébloüit un peu à la longue, fait à tous les yeux le même effet ; mais on pourroit dire que peut-être les mêmes couleurs ne sont pas aperçûës de tous les yeux de la même maniere.

---

XLVII.

Rempli du sistême de M. Newton, l'Auteur veut mettre de la Philosophie par-tout, mais il n'est pas encore assez initié dans les mysteres pour ozer lutter avec M. Pascal. D'ailleurs

ce n'eſt point ici la place de l'aſſemblage des rayons qui ſe trouvent dans *le blanc*; il ne s'agit ici que de la couleur de la neige, qui eſt blanche: qui que ce ſoit au monde n'en a jamais vû d'une autre couleur & je parierois contre l'Auteur même avec toute ſa Philoſophie, qu'il n'en a jamais vû d'une autre eſpéce.

---

XLVIII.

*Tout notre raiſonnement ſe réduit à ceder au ſentiment.*

---

XLVIII.

Notre raiſonnement ſe reduit à ceder au ſentiment, en fait de goût, non en fait de ſcience.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0231
DFG

XLVIII.

L'Auteur veut toûjours mettre du ſien par-tout : Sa réflêxion auroit été paſſable néanmoins, ſi M. Paſcal avoit determiné un objet fixe dans ſa penſée ; ainſi la diſtribution de goût ou de ſcience que fait M. de V .... ne peut point s'appliquer au raiſonnement de M. Paſcal.

XLIX.

*Ceux qui jugent d'un ouvrage par regle, ſont à l'égard des autres comme ceux qui ont une Montre, à l'égard de ceux qui n'en ont point, l'un dit, il y a deux heures que nous ſommes ici : L'autre dit, il n'y a que trois quarts d'heure ; je regarde ma Montre ; je dis à l'un, vous vous*

*ennuyez, & à l'autre le tems ne vous dure guerre.*

---

XLIX.

En ouvrage de goût, en Musique, en Poësie, en Peinture, c'est le goût qui tient lieu de Montre, & celui qui n'en juge que par regles, en juge mal.

---

XLIX.

En voulant decider sur cette pensée, l'Auteur ne s'apperçoit pas que son jugement porte à faux. Car independamment du goût, ne faut-il pas juger d'une bonne ou mauvaise musique, aussi bien que de tous les ovurages de Poësie, par regles puisqu'elles en ont; mais comme V... n'en connoit aucune, ou dumoins n'en veut point mettre en pratique, je ne suis point étonné qu'il ne soit point du sentiment de M. Pascal.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0233
DFG

## L.

*Cæsar étoit trop vieux, ce me semble, pour aller s'amuser à conquerir le monde; cet amusement étoit bon à Alexandre, c'étoit un jeune homme qu'il étoit difficile d'arrêter; mais Cæsar devoit être plus meur.*

## L.

L'on s'imagine d'ordinaire qu'Alexandre & Cæsar sont sortis de chez eux dans le dessein de conquerir la terre: Ce n'est point cela; Alexandre succeda à Philippe dans le Généralat de la Grece, & fut chargé de la juste entreprise de vanger les Grecs des injures du Roy de Perse: Il battit l'ennemi commun, & continua ses conquêtes jusqu'à l'Inde: de même que le Duc de Malborough seroit venu jusqu'à Lion sans le Marêchal de Villars.

Al'égard de Cæsar il étoit un des premiers de la Republique, il se broüilla avec Pompée comme les Jansenistes avec les Molinistes, & alors ce fut à qui s'exermineroit: Une seule Bataille où il n'y eut pas dix mille homme de tuez, decida de tout.

Au reste la pensée de M. Pascal peut être fausse en tout sens. Il falloit la maturité de Cæsar pour se démeler de tant d'intrigues & il est étonnant qu'Alexandre à son âge ait renoncé au plaisir pour faire une guerre si pénible.

---

## L.

C'est ici peut-être pour la premiere fois que M. de V .... n'accuse point ouvertement de fausseté le célebre Pascal, puisque sa réfléxion n'est fondée que sur le doute. On ne laisse pas de lui être obligé de sa complaisance; mais ne lui en deplaise, avec ses traits d'histoire, sa comparaison d'Alexandre avec M. de Malborough est fausse en tous

sens, & celle de Cæsar & de Pompée avec les Jansenistes & les Molinistes est plus que ridicule.

## LI.

*C'est une plaisante chose à considerer de ce qu'il y a des gens dans le monde qui ayant renoncé a toutes les loix de Dieu & de la nature s'en sont faites eux mêmes ausquelles ils obéissent exactement, comme par exemple, les Voleurs, &c.*

## LI.

Cela est encore plus utile que plaisant à considerer, car cela prouve que nulle societé d'hommes ne peut subsister un seul jour sans regles.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0236
DFG

## LI.

L'utilité des régles que les voleurs obſervent entr'eux me paroît charmante, en verité! Il faut être d'un goût bien depravé pour y applaudir & bien aveugle en même tems pour ne pas ſentir l'idée que M. Paſcal veut en donner: Car enfin quelle eſt cette idée, que vous repreſente-t-elle? Si ce n'eſt la depravation de l'homme laiſſé à lui même, qui s'aſſujetit exactement à des loix folles & inſenſées qu'il s'eſt preſcrittes & qui ſouvent nuiſent à ſa ſanté, à ſa fortune, à ſa reputation; au lieu qu'il refuſe d'obéïr à celles de Dieu qui en conſervant l'une & l'autre le conduiſent au port de ſalut.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0237
DFG

## LII.

*l'homme n'eſt ni Ange, ni Bête & le malheur veut que qui veut faire l'Ange fait la Bête.*

## LII.

Qui veut détruire les paſſions aulieu de les régler, veut faire l'Ange.

## LII.

Cette penſée n'eſt point contraire à celle de M. Paſcal. Ce grand homme n'a jamais pretendu qu'il fut impoſſible de detruire abſolument les paſſions en cette vie; il ſçavoit mieux que M. de V .... qu'il falloit s'appliquer à les bien regler; & quand il dit que qui conque *veut faire l'Ange fait*

*fait la Beſte*, il veut dire ſeulement que c'eſt ſortir de ſon état que de vouloir s'élever juſqu'à celui des Anges & affecter un orgeüil qui nous rabaiſſe au rang des Bêtes.

---

## LIII.

*Un Cheval ne cherche point à ſe faire admirer de ſon compagnon, on voit bien entr'eux quelque ſorte d'émulation à la courſe, mais c'eſt ſans conſequence, car étant à l'étable le plus peſant & le plus mal taillé, ne céde pas pour cela ſon avoine à l'autre; il n'en eſt pas de même parmi les hommes, leur vertu ne ſe ſatisfait pas d'elle même, & ils ne ne ſont point contens s'ils n'en tirent avantage contre les autres.*

## LIII.

L'homme le plus mal taillé ne cede pas non plus son pain à l'autre, mais le plus fort l'enleve au plus foible, & chez les animaux & chez les hommes les gros mangent les petits.

## LIII.

Cette réflexion n'est pas juste: Car il n'est ici question que de la volonté chez les hommes & de l'égalité parmi les animaux de même espece.

## LIV.

*Si l'homme commençoit par s'étudier lui même, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment se pourroit il faire qu'une partie connut le tout? Il aspirera peut-être à connître au moins les Parties avec lesquelles il y a de la proportion:*

*Mais les parties du monde ont toutes un tel raport & un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connoître l'une sans l'autre & sans le tout.*

## LIV.

Il ne faudroit point détourner l'homme de chercher ce qui lui est utile par cette consideration qu'il ne peut tout connoître.

*Non possis quantum contendere linceus.*
*Non tamen idcircò contemnas lippus inungi.*

Nous connoissons beaucoup de veritez, nous avons trouvé beaucoup d'inventions utiles : consolons-nous de ne pas sçavoir les raports qui peuvent être entre un araignée & l'anneau de Saturne, & continuons à examiner ce qui est à nôtre portée.

## LIV.

Convenons de la verité de cette pensée qui est juste dans tous ses points ; mais disons aussi qu'elle n'ex-

clut point l'homme de chercher non-seulement ce qui lui est utile, mais encore ce qui pourroit l'être à ses freres; & quoique la pensée de M. Pascal lui fasse envisager son impuissance, ce n'est pas à dire pour cela qu'il ne puisse toûjours approfondir ce qu'il cherche, quoiqu'il soit moralement sûr de ne pas attraper le point de perfection.

J'en trouve la preuve dans les chercheurs de Pierre Philosophale qui en travaillant pour trouver ce qu'ils ne trouveront jamais, ont néanmoins trouvé des secrets admirables qui leur ont été très-utiles & au public.

---

## LV.

*Si le foudre tomboit sur les lieux bas, les Poëtes & ceux qui ne sçavent raisonner que sur les choses de cette nature, manqueroient de preuves.*

## LV.

Une comparaiſon n'eſt preuve ni en Poëſie ni en Proſe, elle ſert en Poëſie d'embelliſſement, & en Proſe elle ſert à éclaircir & à rendre les choſes plus ſenſibles: les Poëtes qui ont comparé les malheurs des grands à la foudre qui frappe les montagnes, feroient des comparaiſons contraires, ſi le contraire arrivoit.

## LV.

Il me ſemble que notre Poëte quitte bien vîte la Philoſophie, pour peu que l'on attaque ſes Confreres: Il n'a pas tort, car il trouve mieux ſon compte en faiſant des vers, qu'il ne feroit avec la Philoſophie; ſon coup d'eſſai ne fera pas fortune.

Je ſuis cependant bien étonné de le voir ſe récrier avec tant de vivacité contre les comparaiſons, lui qui dans cet Ouvrage ſur tout, n'a don-

né autre chose, pour preuve de ce qu'il avançoit : Il faut convenir aussi qu'elles ne lui ont pas réussi.

## LVI.

*C'est cette composition d'esprit & de corps qui a fait que presque tous les Philosophes ont confondu les idées des choses & attribués aux corps ce qui n'appartient qu'aux esprits, & aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps.*

## LVI.

Si nous sçavions ce que c'est qu'esprit nous pourrions nous plaindre de ce que les Philosophes lui ont attribué ce qui ne lui appartient pas, mais nous ne connoissons ni l'esprit ni le corps, nous n'avons aucune idée de l'un, & nous n'avons que des idées très-imparfaites de l'autre, donc nous ne pouvons sçavoir quelles sont leurs limites.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0244
DFG

## LVI.

L'Auteur se contredit lui-même dans cette réflexion ; il ne songe pas qu'il a prétendu définir l'esprit dans plus d'un endroit de son Ouvrage ; il faut cependant avoüer que nous n'avons aucune connoissance ni du corps ni de l'esprit, cependant l'un & l'autre sont notre propre être : Contentons-nous donc de dire comme M. Pascal, *modus quo corporibus adhaeret spiritus, comprehendi ab hominibus non potest ; & hoc tamen homo est.*

## LVII.

*Comme on dit Beauté poëtique, on devroit dire Beauté Geometrique & Beauté Médicinale, cependant on ne le dit point & la raison*

*en eſt, qu'on ſçait bien quel eſt l'objet de la Géometrie & quel eſt l'objet de la Medecine, mais on ne ſçait pas en quoi conſiſte l'agrement qui eſt l'objet de la Poëſie. On ne ſçait ceque c'eſt que ce modele naturel qu'il faut imiter, & à faute de cette connoiſſance, on a inventé de certains termes bizarres, ſiécle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel aſtre, &c. Et on appelle ce jargon beauté Poëtique. Mais qui s'imaginera une femme vêtüe ſur ce modele, verra une jolie damoiſelle toute couverte de miroirs & de chaines de laiton.*

---

## LVII.

Cela eſt très faux, on ne doit point dire beauté Géometrique, ni beauté medicinale, parce qu'un Theorême & une purgation n'affectent

n'affectent point les sens agréablement, & qu'on ne donne le nom de beauté qu'aux choses qui charment les sens, comme la Musique, la Peinture, l'éloquence, la Poësie, l'Architecture réguliere, &c.

La raison qu'apporte M. Pascal est toute aussi fausse ; on sçait très bien en quoi consiste l'objet de la Poësie ; il consiste à peindre avec force, netteté, délicatesse & harmonie ; la Poësie est l'éloquence harmonieuse : Il falloit que M. pascal eut bien peu de goût pour dire que *fatal Laurier*, *bel Astre*, & autres sotises sont des beautés poëtiques & il falloit que les éditeurs de ces pensées fussent des personnes bien peu versées dans les belles Lettres, pour imprimer une réflexion si indigne de son illustre Auteur.

## LVII.

Il falloit bien que l'Auteur finit ses réflexions comme il avoit commencé, je veux dire par un démenti formel, quoique donné bien à la legére & sans pourtant le mériter, car M. Pascal sçavoit assez la force des termes pour ne pas s'y tromper. Mais

comme son enjouëment dans cette pensée porte un peu sur la Poësie & par conséquent sur les prétenduës beautez poëtiques des Auteurs de son tems, notre Auteur en vrai Dom Quixotte qui est prêt à prendre la défense de tout le monde, quand son humeur le porte de ce côté-là, s'irrite du vrai aussi aisément qu'il s'arme en faveur du faux : c'est une grande marque de foiblesse pour un homme qui se met au-dessus de tout & qui s'imagine être le Phenix de son siecle.

Toutes ces réflêxions si absurdes & si peu mesurées, ne font pas regretter assûrement les autres remarques que cet imprudent Auteur dit avoir faites : Ne regardez-vous pas, Monsieur, avec quelque sorte de pitié la forfanterie de cet Auteur, qui se vante d'avoir apperçu *quelques erreurs d'inattention*, dans les pensées de ce sublime génie, & cette modestie affectée de dire que " c'est une con-

« ſolation pour un eſprit auſſi borné « que le ſien d'être perſuadé que les « Grands Hommes ſe trompent com- « me le vulgaire „ ne mérite-t'elle pas un parfait mépris. Mais il eſt impoſſible d'y pouvoir tenir ; tout révolte dans cet ouvrage, la Religion, la Patrie, l'Etat, le bon ſens, tout y eſt bleſſé : Et ſi l'on en eut voulu faire une critique exacte, il eut fallu faire une récapitulation de tout le livre dans ſon entier, au lieu que je me ſuis borné à ne vous parler que des endroits les plus frapans.

Au reſte la Critique de cet Auteur contre les Penſées de M. Paſcal, eſt ce qui a le plus révolté tous les gens de bon ſens : En effet qui pourroit ſoûtenir une pareille témérité, ſur tout de la part d'un Auteur auſſi décrié par ſes irrégularitez ? S'étoit-il imaginé que depuis plus de ſoixante & dix ans que ce Livre eſt entre les mains de tout le monde, approuvé generalement des ennemis mêmes de

ce Grand Homme, qui n'auroient pas mieux demandé d'y trouver matiere à censurer, s'étoit-il imaginé, dis-je, qu'il fut reservé à lui-seul de le critiquer ? Quels éloges le celébre Bayle n'en fait-il pas nommément; avec quelle force l'Auteur du "Traité de la verité de la Religion "contre les Athées, les Déïstes & "les nouveaux Pyrrhoniens „ n'en pren-t'il pas la deffense & ne les dévelope-t'il pas ! L'Abbé de Villars dans son Traité *de la delicatesse* ne voulut-il pas attaquer avec aussi peu de succès que M. de V....: a fait, une des Pensées de cet Auteur; mais comment fut-il reçu ?

C'est le sort de tous les Critiques de ne pas être regardez d'un œil favorable, lorsqu'ils s'adressent à des hommes comme M. Pascal, & courent les risques infâmans que notre Auteur a éprouvé dans l'Arrêt du premier Parlement du Royaume du 10 Juin 1734. qui peint & l'Au-

teur & ſon ouvrage avec des couleurs telles qu'ils le méritent l'un & l'autre. Il faut avoüer que cet ouvrage ne méritoit pas une autre Critique, & que c'eſt la meilleure qu'on en puiſſe faire : Je m'y étois toûjours bien attendu & je compte en vous envoyant cet Arrêt avec mes réflêxions ſuppléer à tout ce que j'aurois dû vous dire. J'apprens dans le moment qu'il paroît une Critique de ce même Ouvrage par un Auteur Anonime ; ſi je puis en faire l'acquiſition pour vous l'envoyer avant de fermer mon paquet, je l'y joindrai avec plaiſir.

Je ne doute pas, Monſieur, qu'au nom de l'amitiée dont vous m'honorez depuis long-tems, vous ne me faſſiez grace ſur quantité de traits qui me ſont échapez malgré moi, ne vous en prenez cependant qu'à votre impatience qui ne m'a pas donné tout le tems qu'il auroit fallu pour faire toutes les recherches dont j'aurois eu

besoin pour entreprendre une Critique en regle d'un Ouvrage qui donne tant d'atteinte sur l'Auteur.

Au reste je croi avoir rempli tout ce que vous deviez attendre de moi, je vous en fais juge vous-même en vous envoyant les Lettres de l'Auteur qui suppléeront par elles-mêmes à tout ce que je n'ai pu traiter, faute de lumieres, elles parlent assez.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris ce 14 Juin 1735.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0252
DFG

*POST SCRIPTUM.*

J'avois oublié Monsieur, à vous parler d'une édition des lettres de M. de V .... imprimée à Londres, sous le titre de Basle & qui a precedée celle dont je vous ai parlé jusqu'à present un de mes amis qui me l'envoye fort à propos, va me donner occasion de vous en toucher un mot en passant; Il s'y trouve une preface qui, quoi-qu'elle paroisse venir des Editeurs, est néamoins donnée au public de concert avec l'Auteur, dumoins à ce qu'il paroit, puis qu'on lui fait faire une espece d'amande honorable en assurant que ces lettres n'avoient été imprimées que malgré lui, & que *son intention n'avoit jamais été de les rendre publiques*: L'on sçait à quoi s'en tenir sur ces desaveux si communs parmi les Auteurs, & où il ne manque pour l'ordinaire que la sincerité: Quoi-qu'il en soit on ne trouve point dans cette édition la

lettre sur les pensées de M. Pascal, & l'on ignore ce qui a empeché l'Auteur ou l'Editeur de lui donner place dans ce receüil : On y a substitué une lettre de l'Auteur sur l'incendie *d'Athena*, qui est un desaveu de ce qu'il avoit avancé inconsiderément dans la vie de Charles XII. au préjudice de la verité, contre une Ville celébre du Nord : Je vais vous rapeller le fait en deux mots.

M. de V .... dans cette lettre accuse les Hambourgeois d'avoir acheté à prix d'argent la perte *d'Athena* sous pretexte que le commerce de cette Ville leur faisoit ombrage ; Il leur reproche encore leur barbarie de n'avoir pas rempli les devoirs de l'hospitalité, lors qu'après l'incendie de leur Ville, ils leurs refuserent l'azile & les secours que l'humanité exige en pareil cas, sous un faux pretexte de contagion qui regnoit dans *Athena* : Des reproches si outrageans, attirerent à l'Auteur une lettre contre lui

qui se trouve dans la seconde partie du neuvieme tome *de la bibliotheque raisonnée*; Et c'est cette lettre qui l'a determiné au desaveu solemnel qu'il fait de ce qu'il a témérairement avancé dans son histoire, sur de faux memoires de gens partiaux, qui apparament avoient leurs raisons pour mettre sur le compte de la Ville de Hambourg des traits d'inhumanité & de perfidie dont on ne trouve point d'exemple chez les peuples les plus barbares.

Notre Auteur, après avoir raporté dans sa lettre cette triste expedition du Comte de Steinbock & s'être justifié d'avoir suivi trop exactement des mémoires infideles, en fait le desaveu en historien mieux instruit, & justifie pleinement les Hambourgeois de la calomnie que l'on lui avoit fait avancer sans fondement: Il promet même authentiquement de faire corriger cet endroit de la vie de Charles XII. dansune nouvelle édition commencée à Amsterdam.

Je ne desespere pas M. que puisque cet Auteur est en train de se retracter, il ne fasse aussi un desaveu de tout ce qui se trouve d'irrégulier dans ses lettres Philosophiques, ou que plûtôt, il ne fasse lui même une censure publique de tout l'ouvrage. Une action pareille de sa part feroit seule bien plus d'effet que toutes les critiques du monde, & seroit capable de faire revenir bien des esprits prévenus avec raison sur son compte & rendre la justice qui, d'ailleurs, est dûe à ses grands talens.

Je ne sçaurois cependant lui pardonner son animosité trop marquée contre M. Rousseau, sur de pretenduës lettres de ce Poëte celebre contre lui, qui se trouvent dans de petits ouvrages periodiques, & qu'il s'est néanmoins attirées par son peu de menagement pour un homme aussi recommandable que M. Rousseau, par son grand Génie & les Ouvrages en tous genres que nous avons de lui. FIN.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0256
DFG

# TABLE DES LETTRES

## Contenuës dans ce Volume.


PRemiere Lettre servant de Préface. p. 1

II. Lettre servant de réponse aux quatre Lettres sur les Quakers. 14

III. Lettre ou réponse aux cinq, six & septiéme Lettres sur la Religion Anglicane, sur les Presbitériens & les Sociniens. 25

IV. Lettre ou réponse aux huit, neuf & dixiéme Lettres sur le Parlement, le Gouvernement & le commerce d'Angleterre. 35

V. Lettre ou réponse aux onze & douziéme Lettres sur l'Insertion de la petite Vérole & le Chancelier Bacon. 44

VI. Lettre ou réponse à la treiziéme Lettre sur Monsieur Lock. 53

VII. Lettre ou réponse aux quatorze, quinze, seize & dix-septiéme Lettres sur Descartes & Newton, sur le Système de l'Attraction, sur l'Optique de M. Newton, sur l'Infini & la Chronologie du méme. 63



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0257
DFG

VIII. *Lettre ou réponse aux dix-huit & dix-neuviéme Lettres sur la Tragedie & la Comedie.* 78
IX. *Lettre ou réponse à la vingtiéme Lettre sur les Seigneurs qui cultivent les Lettres.* 88
X. *Lettre ou réponse aux vingt & une & vingt-deuxieme Lettres sur le Comte de Rochester, Monsieur Waller, sur Monsieur Pope & autres Poëtes fameux.* 93
XI. *Lettre ou réponse aux vingt-trois & vingt-quatriéme Lettres sur les Gens de Lettres & sur les Academies.* 100
XII. *& derniere Lettre servant de réponse à la vingt-cinquiéme Lettre sur les Pensées de Monsieur Pascal, avec un* Post scriptum *sur la Lettre sur l'incendie d'*Athena *inserée dans l'édition de Londres.* 110

FIN DE LA TABLE.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0258
DFG



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0261
DFG



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn862914825/phys_0262
DFG

s la seconde partie
ne *de la bibliotheque*
cette lettre qui l'a
aveu solemnel qu'il
émérairement avan-
re, sur de faux me-
artiaux, qui appa-
eurs raisons pour
ipte de la Ville de
raits d'inhumanité
ont on ne trouve
chez les peuples les

après avoir raporté
te triste expedition
nbock & s'être jus-
i trop exactement
deles, en fait le de-
mieux instruit, &
t les Hambourgeois
ne l'on lui avoit fait
lement: Il promet
lement de faire cor-
e la vie de Charles
uvelle édition com-
dam. Y